LE
PASSE-TEMS AGREABLE.
TOME SECOND.





J. Schawberg

LE PASSE-TEMS AGREABLE, OU NOUVEAU CHOIX DE BONS-MOTS,

De Penſées ingénieuſes, de Rencontres plaiſantes, de Saillies vives, de Gaſconnades, de Contes divertiſſans, d'Hiſtoriettes nouvelles & galantes, &c.

TANT EN PROSE QU'EN VERS,

Avec des Réflexions.

CINQUIEME EDITION.

Revue, corrigée & conſidérablement augmentée.

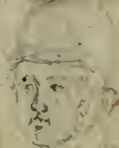
TOME SECOND.

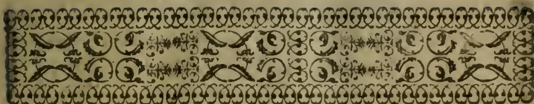


A AMSTERDAM & A LEIPZIG,

Chez ARKSTÉE ET MERKUS.

MDCCXLIII.





LE PASSE-TEMS AGREABLE OU *NOUVEAU CHOIX* DE BONS-MOTS

avec des Réflexions.

ON a eu de tout tems une idée peu avantageuſe de l'eſprit d'une perſonne dont le corps eſt difforme, comme ſi l'imperfection du corps étoit une marque certaine de celle de l'eſprit. On eſt un peu revenu de cette erreur ; & l'exemple de quantité de perſonnes dont le corps diſgracié n'a pas laiſſé que de renfermer un eſprit vif, agréable & ſolide, devroit en diſſuader entierement. L'Hiſtoire ancienne & moderne en fournit pluſieurs. *Sca-*

ron qui n'eſt mort que depuis peu d'années, étoit l'homme du monde le plus difforme, & dans ſa jatte il avoit l'air d'un petit Monſtre. Cependant il avoit un génie admirable, & il étoit un des plus beaux & des plus agréables Eſprits de ſon tems. Mais entre tous ceux en qui il ſemble que le Ciel & la Nature ayent, à l'envi l'un de l'autre, raſſemblé ce qu'il y a de plus deſagréable & de plus beau, *Eſope* eſt ſans contredit le plus digne de remarque. On diroit que la Nature en le formant eut deſſein de former un Monſtre, & le Ciel, une Créature accomplie. Car à conſiderer ſa figure & la forme de ſon corps, rien de plus laid dans la Nature qu'*Eſope*; rien de plus hideux à la vûë que lui. Il avoit la tête en pointe, le nez plat, le cou gros & court, les levres groſſes, & le teint noir & livide. Outre cela, il avoit le ventre prodigieuſement gros, il étoit boſſu & tortu. Sa laideur ſurpaſſoit ce qu'il y avoit de plus laid. Joignez à cela, qu'il n'avoit pas au commencement de ſa vie l'uſage libre de la langue. Mais le conſidere-t-on du côté du cœur & de l'eſprit, c'étoit un Philoſophe ſage & modeſte; un homme (*) d'un eſprit vif, ſouple, délié, inſinuant, plein d'inventions, & qui trouvoit ſur le champ toutes ſortes d'expédiens dans les affaires les plus délicates & les plus embrouillées. On l'a admiré, & on l'admire encore avec raiſon. Ceux qui n'ont jamais lû l'Hiſtoire de ſa Vie, pourront juger par la lecture de ce qui ſuit, quel il étoit. La

(*) *Bellegarde*, *Vie d'*Eſope.

La premiere fois qu'il montra que ſon eſprit differoit infiniment de ſon corps, fut lors que les autres domeſtiques ayant mangé des figues réſervées pour leur Maître, accuſerent l'innocent *Eſope* de les avoir mangées. Son Maître ajoutant foi à cette calomnie, d'autant plus aiſément qu'*Eſope* ayant de la peine à s'énoncer, ne diſoit rien pour ſa défenſe, il alloit le faire châtier très-ſévérement ; mais *Eſope* s'étant jetté la larme à l'œil aux pieds de ſon Maître, demande pour toute grace qu'on en ſuſpendît un moment l'exécution. Il courut dans la cuiſine ; il en apporta de l'eau tiéde qu'il avala, ſe provoquant avec le doigt à vomir. Il rendit l'eau toute claire ; parce qu'il n'avoit encore rien mangé de tout le jour. Il pria enſuite ſon Maître d'ordonner à ſes Accuſateurs d'en faire autant. Cette vivacité & cette adreſſe furent admirées du Maître, qui voulut que les faux témoins avalaſſent ſur le champ de l'eau tiéde en ſa preſence. Ils en prirent en effet ; mais au lieu de ſe fourrer le doigt dans le goſier, ils ne faiſoient que le tourner autour des machoires. L'eau fit cependant ſon effet ; car à peine eurent-ils achevé de la boire, que le mal de cœur, & l'envie de vomir les prit. Ils la rejetterent avec les figues. Leur méchanceté & leur crime parurent alors évidemment. Leur Maître ordonna qu'on les mît tout nuds pour les foüetter. Quelque tems après, la charité & la piété d'*Eſope* envers des Prêtres de Diane qui s'étoient égarez, lui mériterent la facilité de l'expreſſion. Sa

langue fut déliée, & il n'eut plus de peine à s'énoncer comme auparavant.

Ne pouvant ſouffrir que *Zénas* Intendant de la maiſon de campagne où il travailloit, maltraitât les domeſtiques ſans ſujet, il l'avertit qu'il s'en plaindroit au Maître. *Zénas* ayant ſujet de craindre cette menace prévint *Eſope*, ſe plaignit de lui à ſon Maître, & fit en-ſorte qu'*Eſope* fut abandonné à ſa diſcrétion. Il le vendit pour trois oboles. Le Marchand qui l'avoit acheté, trafiquant d'Eſclaves, vint à Samos, où il expoſa en vente *Eſope* avec deux autres Eſclaves, dont l'un étoit Grammairien, & l'autre Muſicien. Il avoit fait habiller ces derniers; mais il n'avoit revêtu *Eſope* que d'un ſac, & l'avoit placé au milieu des deux autres. Quoiqu'il ſe vid exposé aux railleries & aux inſultes des paſſans, il ne perdit point contenance, & les regardoit tous fixement. Quelques Acheteurs ſe préſenterent; entre autres le Philoſophe *Xantus* qui faiſoit en ce tems-là ſéjour à Samos. Il demanda au Grammairien & au Muſicien ce qu'ils ſavoient faire. *Toutes choſes*, répondirent-ils. Cela fit ſourire *Eſope*. Les Diſciples de *Xantus* l'ayant vû rire, & remarqué ſes dents, le prirent pour quelque Monſtre, & ſe moquoient de lui. Ils voulurent tous s'informer du ſujet qui l'avoit fait rire; de-ſorte que l'un d'eux lui demanda pourquoi il avoit ri? *Brebis de Mer*, lui repliqua *Eſope*, *retire-toi d'ici*. La cherté des deux autres Eſclaves dégoûta *Xantus*. Mais pour ne pas retourner chez

chez lui ſans avoir fait quelque emplette, ſes Diſciples lui conſeillerent d'acheter *Eſope*. *Xantus* y conſentit; mais il voulut voir auparavant s'il ſavoit quelque-choſe. Alors s'approchant de lui: *Rejouiſſez-vous*, lui dit-il. *Pourquoi*, demanda Eſope, *étois-je triſte? Je vous donne le bon-jour*, repartit Xantus. *Je vous le rends*, répondit Eſope. Xantus lui demanda, *de quel Pays il étoit? Je ſuis Noir*, lui dit Eſope. *Ce n'eſt pas ce que je vous demande*, dit Xantus; *mais je ſouhaite d'apprendre le nom de votre Patrie, & le lieu d'où vous étes ſorti. Du ventre de ma Mere*, lui repartit Eſope. *Je ne dis pas cela*, repliqua Xantus; *je vous demande en quel lieu vous êtes né? Ma Mere ne m'a pas informé*, dit Eſope, *ſi je ſuis né dans un lieu haut, ou dans un lieu bas. Que ſavez vous faire?* lui demanda le Philoſophe. *Rien du tout*, repartit Eſope. *Que voulez-vous aire?* pourſuivit Xantus. *Ceux-ci*, repliqua Eſope, *ayant dit qu'ils ſavoient tout, ils ne m'ont rien laiſſé à faire.* Les Diſciples du Philoſophe étoient fort émerveillez de ces réponſes, & admiroient la vivacité d'*Eſope*. *Voulez-vous que je vous achete?* lui demanda Xantus. *C'eſt une affaire*, lui dit Eſope, *où vous n'avez nullement beſoin de mon conſeil. Achetez-moi, ou ne m'achetez pas, ſelon que vous le jugerez plus à propos: un homme ne doit rien faire par force ou par contrainte; cette affaire dépend entierement de votre volonté. Si vous voulez m'avoir, ouvrez votre bourſe, & comptez l'argent. Si vous ne me voulez pas, ceſſez de vous moquer de moi. Si je vous achete*, dit Xantus, *vous tâ-*

cherez peut-être de vous dérober par la fuite? Eſope ſe mettant à rire : *Si l'envie m'en prend*, repliqua-t-il, *je ne vous demanderai pas conſeil ſur cela, comme vous n'avez pas beſoin du mien pour ce que vous voulez faire. Vous avez raiſon*, dit Xantus ; *mais vous êtes bien laid. Il faut*, repliqua-t-il, *qu'un Philoſophe regarde l'eſprit, & non pas le viſage.* Alors *Xantus* accorda du prix avec le Marchand, & prit *Eſope* avec lui comme ſon Eſclave. Je ne rapporterai pas ici tout ce qu'*Eſope* a fait & dit durant le tems qu'il fut Eſclave de ce Philoſophe. On n'a qu'à lire là-deſſus ce que *Mr. de Bellegarde* en a écrit dans la Vie d'*Eſope* qu'il a traduite de Planudes; elle eſt à la tête de la traduction qu'il a faite des Fables d'*Eſope*. Je vais ſeulement vous faire part de ce que j'ai trouvé de plus remarquable & de plus divertiſſant dans l'hiſtoire de ſa Vie.

Un jour *Xantus* étant au bain, il y rencontra quelques-uns de ſes amis qu'il retint à dîner, & ordonna à *Eſope* de courir promptement au logis, pour y faire cuire un grain de lentille. *Eſope* obéït à la lettre, & ne mit qu'un ſeul grain dans le pot, & l'y fit bouillir. *Xantus* étant de retour du bain avec ſes amis, ſi-tôt qu'ils furent rentrez dans ſa maiſon : *Donnez-nous*, dit-il à Eſope, *de l'eau du Bain pour nous rafraîchir, & pour boire. Eſope* courut promptement au bain, & apporta de l'eau de l'égoût qu'il préſenta à *Xantus*. Après qu'il en eut goûté, ne pouvant en ſupporter la mauvaiſe odeur : *Où avez-vous puiſé cette*

te eau? demanda-t-il à Esope. *Dans le Bain, comme vous me l'avez ordonné*, répondit-il. Il ordonna à *Esope* d'apporter un bassin; il l'apporta, & se tint debout devant la compagnie. *Ne donnes tu pas à laver*, demanda Xantus à Esope? *Non*, répondit-il; *car je ne fais précisément que ce qu'on me commande. Vous ne m'avez point dit: Verse de l'eau dans le bassin, lave-moi les pieds, apporte-moi mes Pantoufles, & toutes les autres choses nécessaires.* La presence des amis de *Xantus* l'empêcha de se mettre en colere; il se contenta de dire en s'adressant à eux: *Ce n'est pas un Esclave que j'ai acheté, c'est un Maître.* Quand ils se furent mis à table, *Xantus* demanda à *Esope: Si la lentille étoit cuite? Esope* tira du coquemar le grain de lentille qu'il avoit fait cuire, & le leur servit. *Xantus* le prit, croyant que ce n'étoit qu'un essai, pour voir si elles étoient assez cuites; & le pressant entre ses doigts: *Apporte*, dit-il à Esope, *cela est bien.* Alors il versa l'eau dans les écuelles, & la servit aux Conviez. *Où est la lentille?* demanda Xantus. *Je vous l'ai donnée*, repartit Esope. *Eh quoi!* reprit Xantus, *n'en avez-vous fait cuire qu'un grain? Non*, répondit l'Esclave; *car vous m'avez dit expressément: Faites cuire une lentille, & non pas des lentilles.* Cette réponse déconcerta entierement *Xantus*, à qui *Esope* vouloit donner à connoître, qu'il faut s'exprimer clairement, & ne laisser aucune ambiguïté dans les ordres qu'on donne.

Xantus irrité contre *Esope* de la piéce qu'il

venoit de lui jouer, & cherchant un prétexte pour le faire battre, tira furtivement du pot un des quatre pieds de cochon qu'*Esope* y avoit mis par son ordre, & le cacha. *Esope* ne trouvant à son retour que trois pieds dans le pot; s'apperçut de la supercherie qu'on lui avoit faite. Il courut dans l'étable où on engraissoit un cochon. Il lui coupa un pied qu'il mit bouillir dans la marmite avec les trois autres qui y étoient déjà. *Xantus* craignant qu'*Esope* ne prît la fuite, quand il s'appercevroit qu'il manquoit un pied de cochon, le remit dans le pot. Après qu'*Esope* les eut servis, *Xantus* voyant qu'il y en avoit cinq : *Qu'est ceci*, dit-il à Esope ? *J'avois ordonné de n'en acheter que quatre. Il est vrai*, repartit Esope. *Mais combien de pieds ont deux Cochons ? Ils en ont huit*, répondit Xantus. *Oh bien*, reprit Esope, *vous en voyez cinq*, *& le Cochon qu'on engraisse ici près*, *en a trois.*

Une autrefois son Maître voulant faire un festin à ses Disciples : *Allez*, dit-il à Esope, *acheter tout ce que vous trouverez de meilleur & de plus excellent. Esope*, pour apprendre à son Maître à lui donner une autrefois des ordres plus précis, n'acheta que des langues, & ne servit à chaque service que ces langues. Les Disciples ennuyez de ne voir que des langues ; *Eh quoi!* dirent-ils à *Esope* avec une espéce d'indignation, *ne verrons-nous tout le jour que des langues ? Esope* sans se mettre en peine de leurs plaintes, ne leur servit rien autre chose; & lors que *Xantus* lui eut deman-

dé

dé tout en colere, s'il n'avoit pas autre chose à leur donner. *Non*, répondit Esope d'un air tranquille. *Je vous ai pourtant commandé*, continua Xantus, *de m'acheter tout ce qu'il y a de meilleur & de plus exquis. Cela est vrai*, reprit Esope, *& c'est la raison pour laquelle je n'ai acheté que des langues, & que je ne vous ai pas servi d'autres choses*; & en même tems il fit un petit discours, pour prouver qu'il n'y a rien de plus excellent que la langue. Les Disciples de *Xantus* en furent si satisfaits, qu'ils avouerent qu'*Esope* avoit raison, & donnerent le tort à leur Maître. *Xantus* croyant toujours de pouvoir l'attraper pour se venger de lui, fit encore un festin à ses Disciples, & ordonna en leur presence à *Esope*, *d'acheter tout ce qu'il trouveroit de plus méchant, & à meilleur marché. Esope* sans changer de méthode acheta encore des langues, & ne servit aux Conviez que de ce seul mets. *Xantus* étrangement irrité contre son Esclave, lui demanda: *Pourquoi il n'avoit encore acheté que des langues*; *Ne vous ai-je pas ordonné*, ajouta-t-il, *de m'acheter ce qu'il y a de plus méchant, & à meilleur marché*? Il est vrai, Monsieur, répondit *Esope*; & faisant alors un discours par lequel il prouvoit qu'il n'y a rien de plus méchant, ni de plus pernicieux que la langue, il mit encore son Maître dans le tort, & justifia son procédé.

Il tira un jour, par son esprit, son Maître d'un embarras où l'excès du vin l'avoit fait tomber. *Xantus* se trouvant dans un festin

avec ſes Diſciples, où le vin commençant à lui monter à la tête, il gagea ſur la propoſition de l'un de ſes Diſciples, qu'il boiroit la Mer; conſentant de perdre ſa maiſon, s'il ne la bûvoit pas. Il donna ſon anneau pour gage, & le Diſciple le ſien. Le lendemain ne ſe ſouvenant plus de ce qui s'étoit paſſé le jour précedent, il fut étonné de voir qu'il n'avoit plus ſa bague. *Eſope* lui ayant appris ce qu'elle étoit devenue, il ſe trouva dans une terrible peine, jugeant bien que ce qu'il avoit entrepris, étoit une choſe impoſſible à exécuter. Dans cette rencontre fâcheuſe il eut recours à *Eſope*, & le pria de mettre en uſage tout ſon eſprit, toute ſon adreſſe, toutes ſes ſubtilitez, & toute ſon expérience pour dégager ſa parole, & pour retirer avec honneur le gage qu'il avoit dépoſé. *Eſope* s'aviſa de cette défaite, dont le Philoſophe ſe ſervit. Quand le jour fut venu pour exécuter la gageure, tout le peuple de Samos s'étant aſſemblé ſur le rivage, pour voir de quelle maniere *Xantus* ſe tireroit d'embarras, ce Philoſophe y vint, & ayant fait étendre des tapis & dreſſer une table, il ordonna à ſes Valets de lui préſenter dans des coupes l'eau de la Mer pour la boire; & tenant une de ces côupes entre les mains, il demanda à haute voix à celui qui avoit les gages, quelles étoient les conditions du traité? Il lui répondit: *Qu'il s'étoit engagé de boire toute l'eau de la Mer.* Alors ſe tournant vers l'Aſſemblée, il dit: *Habitans de Samos; vous ſavez que les rivieres, & les fleuves ſe vont rendre dans la Mer. Pour moi*

moi je ne me ſuis engagé qu'à boire l'eau de la Mer ſeulement, & non l'eau des Rivieres qui s'y déchargent. Il faut donc que cet Ecolier empêche premierement les Fleuves de rentrer dans la Mer; & quand il l'aura fait, je la boirai. Cette invention réuſſit entierement L'Ecolier ſe jetta aux pieds de *Xantus*, avouant qu'il étoit vaincu, & le pria de diſſoudre la gageure ; ce qu'il accorda très-volontiers à la priere de tout le Peuple, qui ne pouvoit pas aſſez admirer la vivacité de l'eſprit d'*Eſope*.

Xantus ayant invité à un feſtin pluſieurs Philoſophes & pluſieurs Rhéteurs, il ordonna à *Eſope* de ſe tenir à la porte, pour faire les honneurs du logis, & pour n'y laiſſer entrer que des gens habiles & de mérite. L'heure du feſtin étant venue, *Eſope* ferma la porte, & ſe tenoit au dedans de la maiſon. L'un des Conviez arriva, & frappa à la porte. *Eſope* ſans ouvrir lui demanda: *Qu'eſt-ce que le Chien remue?* Cet homme croyant qu'on l'appelloit Chien, ſe retira en colere. Pluſieurs autres venant après celui-ci s'en retournerent de même, fort fâchez de la demande qu'*Eſope* leur avoit faite. Mais l'un d'eux ayant frappé à la porte, *Eſope* lui demanda comme aux autres : *Que remue le Chien? La queuë, & les oreilles*, répondit celui-ci. *Eſope* trouva ſa réponſe bonne, lui ouvrit la porte, & le conduiſit à ſon Maître, comme le plus homme d'eſprit, & comme le ſeul de tous les Conviez, qui reſſemblât à ceux que *Xantus* avoit ordonné de laiſſer entrer, à l'excluſion des autres. Quoique

que les autres Conviez fuſſent fort irritez du compliment qu'*Eſope* leur avoit fait, & qu'ils s'en plaignirent à ſon Maître, dès qu'ils eurent entendu parler *Eſope*, néanmoins ils avouerent tous, qu'il avoit raiſon.

Eſope ne fut pas toujours Eſclave. Son mérite, ſon eſprit, & ſes autres rares qualitez, furent bien-tôt publiques par toute la Gréce, & dans les Pays voiſins, & lui obtinrent enfin la liberté qu'il méritoit ſi bien, mais dont le malheur de ſa naiſſance, l'injuſtice, & l'ingratitude de ſon Maître *Xantus*, l'avoient ſi long-tems privé. Les Samiens obligerent donc *Xantus* à l'affranchir. On peut voir dans ſa Vie de quelle utilité il fut à ce Peuple. Ses judicieux conſeils & ſes ſages avis le ſauverent du danger qui le menaçoit. Car *Créſus* Roi de Lydie leur ayant fait déclarer, que s'ils refuſoient de ſe rendre ſes tributaires, il ſauroit les y contraindre par force, & *Eſope* les ayant conſeillé de défendre leur liberté, ſes avis furent trouvez ſi ſages & ſi ſalutaires, que l'Ambaſſadeur-même de *Créſus* dit à ce Prince qui les vouloit attaquer : *Que tant qu'ils auroient* Eſope *avec eux, & qu'ils ſuivroient ſes conſeils, il auroit de la peine à les réduire à ſes volontez.* Dans la ſuite *Eſope* fut à la Cour de ce Prince, où il fut admiré, & où il reçut toutes ſortes de bons traitemens & de careſſes. A ſa conſidération *Créſus* laiſſa les Samiens en repos. Il lui prit auſſi envie de voyager, & de voir le monde. *Lycerus* Roi de Babilone le reçut favorablement à ſa Cour, où il ſe mit

en

en grand credit, par ses réponses spirituelles, & par la vivacité de son esprit à résoudre des questions difficiles & énigmatiques. Les Rois d'alors s'envoyoient des problêmes à résoudre sur toutes sortes de matieres ; à condition de se payer une espéce d'amande, selon qu'ils répondroient bien ou mal aux questions proposées; en quoi *Lycerus* assisté d'*Esope* avoit toujours l'avantage, soit à résoudre, soit à proposer. La perfidie & la trahison d'un Jeune-homme qu'il avoit adopté, l'ayant fait condamner à la mort par *Lycerus*, il fut obligé de se cacher long-tems dans un sépulchre. *Nectenabo* Roi d'Egypte le croyant mort, crut à l'avenir rendre *Lycerus* son tributaire. Il osa le provoquer, & le défia de lui envoyer des Architectes qui sussent bâtir une Tour en l'air, & par même moyen un Homme prêt à répondre à toutes sortes de questions. *Lycerus* ne connoissant personne assez capable pour lever ses difficultez, regretta *Esope*. Alors *Hermippus* qui avoit eu soin d'*Esope*, le fit revenir. Son innocence fut justifiée, & le Roi le retablit comme auparavant. Quand on lui proposa les demandes du Roi d'Egypte, il n'en fit que rire, & fit savoir à ce Prince qu'il enverroit au Printems les Architectes & le Répondant à toutes sortes de questions. *Esope* choisit entretems des Aiglons, & les fit instruire à porter en l'air chacun un panier où étoit un jeune enfant. Le Printems venu, il s'en alla en Egypte avec tout cet équipage. Quand il y fut arrivé, il fit savoir au Roi qu'il étoit prêt d'exé-

d'exécuter sa promesse, qu'il étoit le Répondant, & qu'il feroit voir les Architectes quand il seroit sur le lieu. On sortit en pleine campagne, où les Aigles enleverent les paniers avec les petits enfans, qui crioient qu'on leur donnât du mortier, des pierres, & du bois. *Vous voyez*, dit alors Esope à Nectenabo, *je vous ai trouvé les Ouvriers, fournissez-leur des materiaux. Nectenabo* avoua qu'il étoit vaincu. Il proposa néanmoins ceci à *Esope. J'ai*, dit-il, *des Cavales en Egypte, qui conçoivent au bannissement des Chevaux qui sont à Babylone. Esope* remit sa réponse au lendemain; & lorsqu'il fut retourné chez lui, il commanda à des enfans de prendre un Chat, & de le mener foüettant par les ruës. Cela scandalisa extrêmement les Egyptiens qui adoroient cet Animal. Ils l'arracherent donc des mains des enfans, & porterent leurs plaintes au Roi, qui fit venir Esope, & lui demanda pour quelle raison il avoit fait cet indigne traitement à un Animal qu'ils révéroient comme l'un de leurs Dieux? *C'est*, répondit Esope, *pour l'offense qu'il a commise envers* Lycerus; *car la nuit derniere il lui a étranglé un Coq extrêmement courageux, & qui chantoit à toutes les heures. Vous êtes un Menteur*, repartit le Roi. *Comment seroit-il possible, que ce Chat eût fait en si peu de tems un si long voyage?* Esope lui dit en souriant: *De la même maniere que vos Cavales conçoivent en entendant le bannissement des Chevaux qui sont à Babylone; l'un n'est pas plus impossible que l'autre.*

tre. Il demeura encore quelque tems en Egypte, ſe faiſant de plus en plus admirer par ſon eſprit. De-là il retourna à Babylone. Il fut enſuite à Delphes, dont les habitans qu'il avoit raillez dans ſes Fables, le firent précipiter du haut d'un rocher. Telle fut la fin d'un homme qui a été, & qui ſera l'admiration de tous les ſiécles. Ses Fables ingénieuſes par leſquelles il ſavoit montrer le ridicule du vice, la fin d'une méchante action, ou la recompenſe d'une action vertueuſe, ſeront toujours conſiderées comme un des précieux bijoux de l'Antiquité. Comme elles ſont traduites en tant de façons, & qu'elles ſont preſque entre les mains de tout le monde, je vais ſeulement en rapporter ici quelques-unes traduites en Quatrains. Leur brieveté pourra peut-être plaire aux Lecteurs; d'ailleurs cette traduction n'eſt pas fort commune.

Avant ces Fables on ne ſera peut-être pas fâché de trouver ici encore quelques penſées & paroles remarquables qui lui ſont attribuées.

Un Curieux s'enquerant de lui, comment il étoit devenu ſi honnête-homme, il répondit: *En faiſant le contraire de ce que font les autres.*

Il diſoit: *Qu'il ne faut point approcher des Grands, ou qu'il faut leur plaire.*

Eſope étant lui ſeul tout le train de ſon Maître, reçut ordre un jour d'aprêter le ſouper de meilleure heure qu'à l'ordinaire. Etant donc allé pour chercher du feu, il parcourut pluſieurs maiſons, & en ayant trouvé enfin, il allu-

alluma sa chandelle. Mais parce que tournant ainsi en divers endroits, son chemin étoit devenu plus long, pour l'accourcir en revenant, il passa tout au travers du marché. Un discoureur d'entre le Peuple commença à lui dire : *Esope*, que veux-tu faire ici avec ta chandelle en plein midi ? *Je cherche un homme*, lui dit-il ; après quoi il s'en retourna promptement en sa maison.

Phedre qui rapporte dans ses Fables ce trait de la Vie d'*Esope*, y ajoute cette sage remarque. *Si*, dit-il, *cet Importun fit réflexion sur cette réponse, il reconnut sans doute, qu'il n'avoit pas paru homme à ce sage Vieillard, d'être venu ainsi à contre-tems se jouer de lui dans la grande hâte où il étoit.*

Quelqu'un se plaignant de son infortune, *Esope* inventa cette Fable pour le consoler. Un Navire étant agité par une tempête violente, & ceux qui étoient dedans étant déja dans les pleurs & dans l'appréhension de la mort, le tems se changea en un moment, & devint calme & serain. Ainsi le Vaisseau hors de péril commença à faire voile avec bon vent, & l'Equipage à s'emporter d'un excès de joye. Mais le Pilote étant devenu sage par le danger, leur dit ces paroles : *Il faut se rejouir avec modération, & se plaindre sans excès ; parce que toute la vie n'est qu'un mélange & une vicissitude continuelle de douleur & de joye.*

Un Insolent ayant frappé *Esope* d'un coup de pierre : *Je vous en estime d'autant plus*, dit *Esope* ; & en même tems il lui donne un

sol,

ſol, ajoutant : *Certes je n'ai rien davantage; mais je m'en vais vous montrer une perſonne qui vous en pourra donner. Voici un homme puiſſant & fort riche qui s'avance; frappez-le de même d'un coup de pierre, & vous en recevrez la recompenſe qui vous eſt dûe.* Lui ſe laiſſant perſuader à ces paroles fit ce qu'on lui avoit dit. Mais cet Impudent fut bien fruſtré de ſes eſperances; car ayant été pris il fut pendu, & ſouffrit la peine qu'il avoit juſtement méritée.

Tous les hommes, diſoit-il, *portent deux beſaces ; l'une ſur le dos, & l'autre devant eux. Leurs propres défauts ſont dans celle-là, & les défauts des autres, dans celle-ci. De-là vient qu'ils ſont aveugles ſur leurs propres fautes, & ſi clair-voyans ſur celles d'autrui.*

FABLE.

A la Truye en travail le Loup diſoit: Madame,
Si vous voulez, je puis vous ſoulager beaucoup?
Elle qui reconnoit l'intention du Loup,
Ne le veut point pour Sage-Femme.

AUTRE.

Deux Hommes diſputoient pour un Ane perdu,
A ſe l'approprier & l'un & l'autre bute.
Il m'appartient, dit l'un; l'autre dit, il m'eſt dû.
L'Ane en ſe dérobant emporta la diſpute.

AUTRE.

Contre le Ventre un jour les Membres diſputerent,
En ſon preſſant beſoin nul ne le ſecourut;
Tous, las de le ſervir, enfin ſe révolterent,
Et tel à qui ce Ventre appartenoit, mourut.

AUTRE.

Un de ces Médecins qui font tant de viſites,
Au Malade giſant diſoit toujours: Tant mieux;
Et le Malade fait à ce ſtyle ennuyeux,
Diſoit: Mes héritiers penſent comme vous dites.

AUTRE.

Embraſſant ſes petits le Singe s'en défait
Par une tendreſſe maudite.
A force d'applaudir ſoi-même à ce qu'on fait,
On en étouffe le mérite.

AUTRE.

Aux Brebis une fois diſoient les Loups ſubtils:
Chaſſez tous ces Mâtins, à quoi vous ſervent-ils?
Les Brebis obéïrent,
Et les Brebis périrent.

AUTRE.

Un Vaiſſeau périſſoit; & comme en ce naufrage
Chacun faiſoit des vœux au plus fort de l'orage,
Un de ceux qui nageoient, cria: Ne laiſſons pas
En faiſant bien des vœux, de remuer les bras.

AUTRE.

L'Ane qui ſe croyoit malheureux ſur la terre,
Du Cheval envia la Nobleſſe & les dons:
Mais quand il s'apperçut qu'il alloit à la guerre,
Il dit: Fi de la gloire, & vivent les chardons.

AUTRE.

Pour ſon Epoux mourant une Femme éperdue
Veut mourir. La Mort vient; & la Femme pâlit.
C'eſt pour lui, non pour moi, que vous êtes venue;
Lui dit elle en tremblant, le voilà dans ſon lit.

AUTRE.

Le Rat de Ville étoit dans la délicateſſe,
Le Rat des champs vivoit dans la ſimplicité;
L'un avoit plus de politeſſe,
L'autre étoit plus en ſûreté.

AUTRE.

L'Avare avec ſon cœur enterre ſon tréſor.
On le vole. Hà, dit-il, je ſuis à la beſace!
Mettez, répond quelqu'un, une pierre à la place,
Elle vous ſervira tout autant que votre or.

AUTRE.

Sous la patte d'un Loup plutôt friand qu'avide,
Un Chien dit : Attendez, je ſuis maigre & ſuis vuide;
Je m'en vais à la nôce, & j'en reviendrai gras.
Le Loup y conſentit, le Chien ne revint pas.

AUTRE.

Une Vache railloit avec peu de juſtice
Un Bœuf qu'à la charruë elle voyoit tirer;
Mais comme on la menoit un jour au ſacrifice:
Adieu, lui dit le Bœuf, je m'en vai labourer.

Avant que de paſſer à un autre article, voici encore quelques Fables d'un tour différent. Comme elles ne ſont pas auſſi fort communes, elles auront pour pluſieurs l'agrément de la nouveauté.

LA PIE, ET LE ROITELET,

FABLE.

Dans l'épaiſſeur d'un feuillage
Une Pie en belle humeur
Attira par ſon ramage
Les oiſeaux du voiſinage.
Là voyant maint Auditeur
Charmé de ſon beau langage,
Elle en jaſa davantage.
C'étoit un eſprit coquet
Qui cauſoit en Perroquet,
Sans reſpect de parentage,
D'amitié, de compérage;
Chacun avoit ſon paquet.
Etant donc d'humeur à rire,
Elle fit une Satire
Contre l'Aigle & le Corbeau;
Puis daubant ſur l'Etourneau,
Sur le Geai, ſur le Moineau,
Elle eut quelque-choſe à dire
Sur chaque eſpéce d'oiſeau.
Selon elle la Linotte
N'avoit ni game ni note.
A ſon gré le Roſſignol

N'avoit pas la voix fort belle.
L'Aloüette & l'Hirondelle
Dans *bécare* & dans *bémol*
Ne ſavoient rien au prix d'elle.
A l'ouïr, la Tourterelle
N'étoit chaſte ni fidelle.
Le Perroquet ſans raiſon,
Sans eſprit & ſans cervelle,
Etoit fait comme un Oiſon.
Même un jour la Demoiſelle
Soutenoit ſur ſon Ormeau,
Que le Pan n'étoit pas beau,
Quoiqu'en dit mainte femelle.
Elle jaſoit ſur ce ton,
Lorſqu'un petit (*) Berrichon
Qui ſortoit de ſon buiſſon,
Entendit la babillarde,
Et ſe dreſſant ſur l'ergot:
Vraiment, lui dit-il, *Margot*,
Vous faites bien la gaillarde.
Sus donc la femme de bien,
Puiſque vous n'épargnez rien
Dans votre humeur libre & franche,
Tournons ſur vous l'entretien.
Là-là, nous vous voyons bien,
Vous n'êtes pas toute blanche.

Apres

(*) *Roitelet.*

Apren d'ici, Médiſant,
Q e le plus pet.t plaiſant
Te peut donner la revanche.

LE LABOUREUR, ET SON POTAGE,

FABLE.

Il y revient à ſon petit ménage.
Le Villageois ſortant du labourage.
En arrivant il ſe met ſur ſon lit;
Puis il ſe léve avec bon appétit,
Etend la nappe, & dreſſe ſon potage.

Mangeant trop vîte il ſe brûle; il enrage:
Au Diable ſoit. dit-il, le tripotage.
Mais cependant la ſoupe refroidit,
Il y revient.

Un pauvre Amant qu'une Infidele engage,
Voudroit ſortir de ſon triſte eſclavage,
Et fait ſouvent éclater ſon dépit.
Mais c'eſt en vain que le malheureux dit:
Non, je ne veux plus voir cette Volage;
Il y revient.

L'ECREVISSE, ET SA FILLE,

FABLE.

L'Ecreviſſe une fois s'étant mis dans la tête,
Que ſa fille avoit tort d'aller à reculons,
Elle en eut ſur le champ cette réponſe honnête:
Ma Mere, nous nous reſſemblons:
J'ai pris pour façon de vivre
La façon dont vous vivez;
Allez droit ſi vous pouvez,
Je tâcherai de vous ſuivre.

DE L'ANE MALADE, ET DES LOUPS.

FABLE.

Il n'eſt pas mort, & n'en voudrois jurer,
S'il n'en meurt pas, qu'on ne puiſſe eſperer
De le guerir. Naïve repartie
Que fait l'Anon avecque modeſtie
Aux Loups gloutons qui vont Baudet fleurer.

Nous venons tous, diſent-ils, enterrer
Défunt Baudet. Il faudra differer,
Leur dit l'Anon; remettez la partie,
Il n'eſt pas mort.

Adonc

Adonc convient aux Loups ſe retirer
Tout doucement, mais non ſans murmurer.
Souvent ainſi dans longue maladie,
Pour l'héritier avare, quoi qu'il die,
Ces quatre mots ſont durs à digérer:
Il n'eſt pas mort.

LES POTS FLOTANS,

FABLE.

Les Pots caſſez font bruit; oyez comment?
Entiers & ſains ſur l'humide Elément
Deux Pots flottoient differens de ſtructure.
L'un de Métal relevé d'encolure,
Sans ſoin, ſans peur, voguoit arrogamment.

L'autre de terre alloit plus humblement,
De ſon voiſin craignant l'attouchement,
Et d'augmenter par une atteinte dure
Les Pots caſſez.

Du Pot craintif voici l'enſeignement.
Quand un Petit s'allie imprudemment
Avec un Grand pour trop haute avanture,
Le Grand en ſort en fort bonne poſture;
Et le petit paye ordinairement
Les Pots caſſez.

LE SINGE, ET LE MIROIR, FABLE.

Un gros Singe mal bâti
Des pieds jusques à la tête,
S'estimoit pourtant genti
Plus que pas une autre bête.

De soi-même étant épris,
A chacun il faisoit piéce;
Le fat avoit à mépris
Tout Animal d'autre espéce.

Il osa bien s'élever,
A ce que l'on dit, le traître,
Jusques-là que de braver
L'Homme, son Seigneur & Maître.

Qu'a-t il, disoit ce brutal
D'un style blasphématoire,
L'Homme, ce fier animal,
Pour s'en faire tant accroire?

J'ai plus que lui de beauté,
D'adresse & de bonne grace;

En

En ruse, en agilité,
De beaucoup je le surpasse.

S'il a des pieds & des mains,
C'est par là qu'il me ressemble;
Et ses traits les plus humains,
Ce sont les miens, ce me semble.

C'est ainsi que raisonnoit
Ce Fou transporté d'audace.
Mais un jour qu'il badinoit
Auprès d'une belle Glace,

Le voilà tout éperdu
D'y voir sa face hideuse;
Son orgueil est confondu,
Il trouve sa mine affreuse.

Se reconnoître étoit bien,
S'il en eût fait bon usage:
Mais l'Insensé n'en fait rien,
Il s'abandonne à la rage.

Dans l'excès de son courroux
Un gros bâton il empogne,
Et sur la Glace à grands coups
L'Insolent cogne, & recogne.

Du grand Miroir fracassé,
Il en fait plus de cinquante;

Dans chaque morceau caſſé
Sa confuſion s'augmente.

Ce beau Magot, cet adroit,
Alors de honte ſe cache;
Mais avec vingt coups de foüet,
Au Billot on le ratache.

Avons-nous quelque talent,
Uſons-en ſans arrogance;
L'amour-propre eſt violent,
Bridons ſon intempérance.

Ecoutons ſur nos défauts
L'Ami capable & fidelle;
Sinon craignons mille maux
De la critique cruelle.

LA PIE, ET LE PINCON.

FABLE.

Un jour la Pie & le Pinçon
S'entretenoient enſemble, & vantoient leur eſpéce;
Qui ne ſait de quelle façon
La Pie à caqueter s'empreſſe?
Son intérêt encor ſe venant là mêler,
Vous jugez bien qu'elle parla ſans ceſſe;

Car

Car plus que tout, l'intérêt fait parler.
Que de fausses raisons sont par elles citées,
Et d'un tour different vainement répétées!
Un tel discours pourroit ennuyer le Lecteur,
    Et même fatiguer l'Auteur
    Qui doit n'étaler de la chose
Que le fort. Le voici. Personne presque n'ose,
Dit la Pie, attenter sur notre liberté;
    Dans les Bois, & parmi les Plaines,
    Nous sommes fort en sureté?
    Tandis que les cages sont pleines
De Pinçons se plaignant de leur captivité.
Contre vous l'Oiseleur exerce son adresse;
    Mais il respecte notre espéce.
    Le Pinçon lassé d'écouter,
    Répondit de cette maniere:
De ce paisible état ne soyez point si fiere,
    Et n'allez plus vous en vanter.
L'ignorez-vous? votre peu de mérite
    Fait qu'aucun n'attente sur vous,
    Quand notre douce voix invite
    A tendre des rets contre nous.
Belles, quand par chagrin une Prude sans charmes
Viendra vous insulter, & dire sans raison,
Qu'on la void à couvert de ces tendres allarmes
Dont nos cœurs qu'on attaque, ont souvent à foison;
    Si vous avez dessein de la confondre,

Il ne vous faut que lui répondre
Preſque de la même façon,
Qu'à la Cauſeuſe a fait notre Pinçon.

On n'a gueres d'eſtime dans le monde pour des perſonnes infatuées de leur propre mérite, ou de leur capacité. Si on eſt habile dans quelque Art, ou dans quelque Science, ou ſi on a quelque mérite diſtingué, on ne doit pas être le premier à s'admirer, & à faire ſon éloge. Le véritable moyen de ſe faire mépriſer, c'eſt de vouloir faire croire au monde qu'on eſt digne de louange, & qu'on a une capacité extraordinaire. Un certain Muſicien habile dans ſon art, mais extrêmement rempli de ſon mérite, ayant un jour l'honneur de ſaluer *Louis le Grand*, ce Prince lui voyant de fort méchans bas, lui demanda s'il étoit le Muſicien dont on lui avoit parlé avec tant d'éloge. *Je ne ſai*, *Sire*, répondit-il; *mais je puis me vanter d'avoir une voix dont je fais tout ce que je veux. Si cela eſt*, lui dit le Roi, *je vous conſeille d'en faire une paire de Bas; car vous en avez grand beſoin.* C'eſt ainſi que le Roi ſe moqua de la vanité ridicule de ce Muſicien.

¶ *La Belle qui veut enfiler une Aiguille, par Mr.* Lebrun.

Belle, quel eſt votre deſſein?
Pourquoi cette aiguille à la main?
Vos yeux expliquent le miſtere;

A leur regard tendre & charmant
On devine facilement
L'ouvrage que vous voulez faire.

Imitation d'une Epigramme d'Owen, *par l'Auteur de* Rome, Paris, & Madrid ridicules.

On peut bien mettre en parallêle
La Matiere & Philis, ſans offenſer quelcun;
Car ſi l'une reçoit toutes formes en elle,
Philis pour l'argent reçoit auſſi chacun.

Epigramme de Mr. V E** ſur deux Sœurs qui ſe piquoient de Nobleſſe, & qui voyoient force Comtes Allemands.*

Ces deux Sœurs céderoient en race aux Rois d'Eſpagne?
Non, non; ſi par hazard elles ont des enfans,
Ils pourront compter pour Parens
Tous les Comtes de l'Allemagne.

Epigramme à une Brune qui mettoit force mouches.

A quoi te ſert, aimable Brune,
De mouches cette quantité?
Tu peux bien, ſans en mettre aucune,
Servir de mouche à quelque autre Beauté.

Epi-

Epigramme à un Médisant.

Je vous loue en tous lieux, & pour ma recompense
Je suis toujours l'objet de votre médisance.
Je ne sai cependant qui se conduit le mieux;
Car il est sûr, Damon, que nous mentons tous deux.

Un Prince dont les Etats n'étoient pas fort considérables, ayant fait fortifier une Place d'une trop grande étenduë; *Machiavel* dit: *Qu'il seroit contraint d'y mettre tous ses Sujets en garnison pour la garder.*

Le vieux *Caton* donnoit quelques avis pour l'Economie; & comme on lui demandoit, si on ne gagneroit pas beaucoup à donner son argent à usure: *J'aimerois autant*, répondit-il, *que vous me demandassiez, si on ne gagneroit pas beaucoup à tuer un homme.*

On demanda à *Thémistocle*, à qui il donneroit le plus volontiers sa fille, à un homme de probité, mais de peu de bien, ou à un homme riche, mais qui ne seroit pas en bonne réputation; il répondit: *Qu'il aimoit mieux un homme sans argent, que de l'argent sans homme.*

Comme on disoit un jour à *Trajan*, qu'il ne soutenoit pas assez la Dignité Impériale, il répondit: *Je veux paroître aux Particuliers ce que je souhaiterois qu'un Empereur me parût, si j'étois Particulier moi-même.*

Etienne Roi de Pologne disoit à ceux qui le vouloient porter à contraindre ses Sujets d'une

d'une Religion differente, d'embrasser la sienne: *Je suis Roi des hommes, & non des consciences. Il y a trois choses qui appartiennent à Dieu; Créer quelque-chose de rien; prédire l'avenir; & dominer sur les consciences.*

Quelqu'un disant à l'Abbé de *B.* qu'il avoit perdu son procès tout d'une voix: *Non*, dit-il, *ce fut tout d'un somne, car mes Juges dormoient à la Grand-Chambre.*

Un homme d'esprit voyant une de ces éminences de commodes d'une hauteur extraordinaire, dit à celle qui la portoit: *Vous avez trouvé le secret, Madame, de mettre votre tête au milieu de votre corps.*

Mr. *de Bautru* considerant un jour au-dessus d'une cheminée, la Justice & la Paix en sculpture qui se baisoient: *Voyez-vous*, dit-il en s'adressant à une ami avec qui il étoit, *elles s'embrassent, elles se baisent, elles se disent adieu, pour ne se revoir jamais.*

La Justice par le Chevalier de Cailly.

La Justice a les yeux bandez,
Nous en sommes persuadez;
Elle ne regarde personne.
Mais pour voir s'il est bon & beau
L'argent que son Greffier lui donne,
Elle léve un coin du bandeau.

Avis du même Poëte aux Juges.

O Juges! dans vos ſaints & ſuprêmes emplois
Vous nous repréſentez la Majeſté des Rois,
Quand l'Equité ſoutient vos Arrêts légitimes:
Mais lorſque l'Intérêt, les Amis, les Parens,
Font que vous appuyez l'injuſtice & les crimes,
O Juges! vous voilà l'image des Tyrans.

Owen veut auſſi dans les Juges un deſintéreſſement à toute épreuve.

Non volo te ſurdum, non mutum, te volo cæcum,
Non claudum, mancum te, Deciane, *volo.*

Traduction par Mr. Le B.

Je ne te veux point ſourd, ni muet, ni boiteux:
Mais je te veux, *Rufin*, & ſans mains & ſans yeux.

Detrahere aliquid alteri, & hominem hominis incommodo ſuum augere commodum, magis eſt contra naturam quam mors, quam paupertas, quam dolor, quam cætera quæ poſſunt aut corpori accidere, aut rebus externis. Paroles de l'Orateur Romain (*) que je traduis ainſi. „ Un homme qui ſuit les pures lumieres de „ la raiſon, craint plus de ravir à quelqu'un ſon „ bien, ou de ſe procurer des commoditez „ aux

(*) *Cicero Lib. 3. de Officiis Cap. 5.*

„ aux dépens d'autrui, qu'il ne craint ni la „ mort, ni la pauvreté, ni la douleur, ni quoi „ que ce ſoit de funeſte qui pourroit arriver „ ou à ſa perſonne, ou à ce qui le touche au „ dehors „. Mais, ſi ravir à quelqu'un ſon bien, ſous quelque prétexte que ce ſoit, eſt criminel dans un Particulier, cela l'eſt infiniment davantage dans un Juge, qui, outre qu'il doit être mieux inſtruit, a encore plus de moyens en main pour s'approprier ce qui ne lui appartient pas.

Quand les Dévots en traitant des intérêts du Ciel s'aviſent de réfléchir ſur leurs agrémens, l'entretien devient dangereux, & la dévotion périclite beaucoup. *Il n'arrive que trop ſouvent*, diſoit autrefois le bon vieux Portier d'un Couvent, *que les Dévots commencent par je crois en Dieu le Pere tout puiſſant, & qu'ils finiſſent par la réſurrection de la chair.*

Un Juge ayant paſſé la nuit à boire, interrogea le matin un Criminel condamné à la mort; & après lui avoir demandé ſon nom, ſon âge, & le reſte, les vapeurs du vin l'aſſoupirent. S'éveillant enſuite: Comment te portes-tu, lui demanda-t-il croyant parler à quelque ami? Le Criminel le regardant fixement: *Si je me portois auſſi-bien que vous*, lui répondit-il, *je n'aurois pas ſoif.* Cette réponſe fit rire les autres Juges, qui adoucirent ſon ſupplice, & lui ſauverent la vie.

Un Eſpagnol étant dans une Ville d'Italie le jour de la Fête-Dieu, ſe mit à blâmer les Italiens de ce qu'ils ne ſe faiſoient pas un de-

voir indiſpenſable d'accompagner le Sacrement quand on le porte publiquement en proceſſion; ce que les Eſpagnols faiſoient très-aſſiduement. Ce diſcours déplaiſant à un Gentilhomme Florentin, il dit à l'Eſpagnol: *Dieu n'a pas beſoin de compagnie en ce Pays, il eſt en terre d'amis*

Un Gentilhomme ayant un procès ſe ſouvint un jour qu'il devoit de l'argent à ſon Procureur, & lui envoya une piſtole par ſon Valet. Celui-ci garda la piſtole, & en donna une fauſſe au Procureur, qui trouvant quelques jours après qu'elle ne valoit rien, la rapporta au Gentilhomme. Le Valet appellé, le Gentilhomme lui dit: Je t'ai donné une bonne „ piſtole pour porter à Monſieur, pourquoi lui en „ as-tu donné une fauſſe?„ *Monſieur*, répondit le Valet, *il y a bien ſix mois que je la garde; mais voyant qu'elle ne valoit rien, je l'ai miſe entre les mains de la Juſtice.*

Un jeune Barbier qui avoit le poil rouge, demandant à un Drôle avec lequel il plaiſantoit, ce qu'il jugeoit de ſa phyſionomie; il eut pour réponſe: *Je juge à ton poil de vache, que tu es un Veau.*

Laurens de Médicis étant un jour à Piſe, & voyant un Ecolier préſomptueux & louche: *Celui-ci*, dit-il, *ſera le plus ſavant homme de la compagnie, parce que d'un coup-d'œil il lit les deux faces d'un livre.*

Il eſt preſque inconcevable juſqu'à quel point de certaines perſonnes pouſſent l'Amour-propre. Ils ſont de vrais Eſclaves

de

de leur corps, dont ils ont un ſoin qui ne differe pas beaucoup de la folie. En effet, quand on voit *Eraſte*, *Philiſte*, *Aminte*, *Climéne*, & mille autres, employer la plus grande partie du jour, à luſtrer, à parer, & à nourrir ſeulement leur corps, n'a-t-on pas raiſon de traiter cette conduite d'extravagance? Y a-t-il de la ſageſſe dans les précautions bizarres & recherchées dont ces gens-là ſe ſervent, pour ſe conſerver les avantages que la Nature a donné à leur corps? Les pommades, les onguens, le rouge & le blanc, qu'ils employent pour l'embellir, ou pour racommoder ce que l'âge ou des infirmitez ont détruit, ſont-ce des marques de ſageſſe? Non, ſans doute. *Telon* qui ne ſort jamais de chez lui qu'il n'ait paſſé deux ou trois heures devant un miroir à s'ajuſter, & à ſe donner les airs qu'il croit être à la mode, eſt-il exempt de folie? S'il remarque que ſes cheveux ſont mal friſez, que ſa Cravate ou quelqu'autre de ſes ajuſtemens ne ſont pas à la mode, il rentre au plutôt, & ne ſort point que tout ne ſoit remis dans l'ordre qu'il demande. Cette délicateſſe, ces excès de propreté, ces caprices ſont-ils fort différens de l'égarement de l'eſprit? Voici le portrait qu'en fait un Auteur moderne (*) dans la Satire que vous allez lire.

(*) Mr. Bourſault.

NARCISSE,

Ou le Ridicule de

L'AMOUR-PROPRE,

SATIRE.

Narciſſe l'autre jour étant à ſa toilette,
Je fus fort étonné qu'une odeur de civette
Me ſaiſit l'odorat, en arrivant chez lui;
Je le fus encor plus quand j'apperçus l'étui
Qui ſert toutes les nuits, pendant que l'hyver dure,
A garantir ſon nez de la moindre froidure.
Hà! lui dis-je auſſi-tôt, que ce ſecret eſt beau!
L'uſage m'en paroît ſurprenant & nouveau;
Cela s'appelle aimer comme il faut ſa perſonne.
Peu de choſe, Monſieur, reprit-il, vous étonne;
Et pour me conſerver j'ai bien d'autres ſecrets:
Par exemple, dit-il, pour avoir le teint frais,
Voici dans mes quarrez dix ſortes de pommades:
Et lorſque j'ai les yeux échauffez ou malades,
J'ai des eaux dont l'effet eſt de les embellir,
Et qui ſervent encor à me faire dormir.
Je conſerve mes dents avec un ſoin extrême.
Voici d'une opiate, & je la fais moi-même,
Rare par ſa bonté, douce par ſon odeur.

J'ai pour les mains auſſi des pâtes de ſenteur.
Eſſayez-en, Monſieur; & vous verrez ſur l'heure,
Qu'on ne ſauroit jamais en trouver de meilleure.
Ma main, dis-je au plutôt, ne le mérite pas;
Je croi ſans l'éprouver qu'on en doit faire cas.
Mais à quoi ſert, Monſieur, cette poudre écarlate
Que je vois ici, là près de votre opiate?
Eſt-ce quelque reméde? Où? Dans ce papier fin?
Un reméde! Monſieur, comment? C'eſt du Carmin,
Qui fait par ſa beauté honte au rouge d'Eſpagne;
Il faut être, Monſieur, nourri dans la campagne
Ou dans quelqu'autre lieu du moins auſſi déſert,
Pour n'être pas inſtruit à quoi le Carmin ſert.
Etonné d'un diſcours ſi plein d'extravagance,
J'en mépriſe l'auteur, en gardant le ſilence;
Et ſans lui témoigner la moindre émotion,
Je regarde, & j'écoute avec attention
Tout ce que fait & dit cette Tête légere.
Il appelle à l'inſtant Doris ſa Ménagere.
Elle entre, & lui préſente un bouillon ſucculent,
Qu'il avale auſſi tôt, & qu'il trouve excellent.
Il lave après ſes mains, les eſſuye, & ſe mouche,
Nettoye auſſi ſes dents, lave ſes yeux, ſa bouche,
En grimaçant très-fort devant un grand miroir:
Enſuite, ſe ſervant d'un coin de ſon mouchoir,
Il s'en frotte long-tems tout le bas du viſage;
Et puis de ce Carmin dont j'ignorois l'uſage,

Je le vois qu'il s'en peint en cinq ou ſix endroits,
Sur les levres, la jouë, & juſqu'au bout des doigts.
Quand cela fut fini, ſon Valet, nommé Baſque,
Lui met au même inſtant ſur le viſage un maſque;
Et dépapillottant après tous ſes cheveux,
Il le peigne, l'eſſence, & le poudre des mieux.
Narciſſe met enfin un habit d'écarlate,
Dont la magnificence étonne, enleve, éclate,
Par la quantité d'or dont on le void couvert;
Et prenant ſon chapeau garni d'un plumet vert,
Il faut bien-tôt, dit-il, que j'aille à la toilette,
Où je ſai que m'attend l'adorable Liſette.
Voici l'heure à-peu-près, Monſieur, que je m'y rens.
Je ſuis chargé du ſoin de nouer ſes rubans.
C'eſt moi, tous les matins, qui fait tout auprès d'elle;
Je la ſers beaucoup mieux qu'aucune Demoiſelle;
Je chauffe ſa chemiſe, & trouſſe ſon manteau;
Je lui donne moi-même un bouillon de gruau;
A mon intention je lui place une mouche;
J'accompagne le luth de quelque air qui la touche,
Et j'obtiens un baiſer pour mon remercîment,
Dont le ſeul ſouvenir cauſe un plaiſir charmant;
Souvent en cet état je ne me ſens pas d'aiſe.
Pour m'y rendre au plutôt je vai me mettre en chaiſe.
Adieu. Mais à-propos, j'oubliois un mouchoir.
Ai-je des cure-dents, des mouches, un miroir,
Et mes gans? Je les vois, là, ſur ce canapée;

Je

Je fortirois cent fois plutôt fans mon épée,
Que de ne pas avoir avec moi tout cela.
Il va jufqu'à la chaife en chantant *Là-Là-Là*,
Et me laiffant témoin de fon ample folie.
Du moins pour m'en venger, faut-il qu'on la publie.

Dans la Comédie fans Titre.

Croyez-vous qu'à la Cour chacun ait fon vrai nom?
De tant de grands Seigneurs dont le mérite brille,
Combien ont abjuré le nom de leur famille?
Si les morts revenoient ou d'en-haut, ou d'en-bas,
Les Peres & les Fils ne fe connoîtroient pas.
Le Seigneur d'une Terre un peu confiderable
En préfere le nom à fon nom véritable:
Ce nom de Pere en Fils fe perpétue à tort,
Et cinquante ans après on ne fait d'où on fort.

On a dit du Ver à Soye.

Arte meâ pereo, tumulum mihi fabricor ipfe,
Fila mei fati duco, necemque neo.

TRADUCTION.

Je bâtis mon tombeau moi-même, étrange fort!
Je péris par mon art, & je file ma mort.

Un Amant dont la Maîtreſſe élevoit de ces admirables Inſectes, ſe plaignant en vain de ſa rigueur, il lui envoya les Vers ſuivans, pour lui donner à connoître que les peines qu'il ſouffroit, & le travail de ces induſtrieux Inſectes, ont un juſte rapport enſemble.

STANCES
A
SILVIE

ſur ſes Vers à Soye.

Lorſque les derniers Vers, adorable Silvie,
Que je fis ſur mes maux, ne vous toucherent pas,
Je jurai de ne faire aucuns Vers de ma vie;
Mais les vôtres à Soye ont pour moi des appas
Qui m'en font revenir l'envie.

Ils ont avecque moi tant de conformité,
Que je puis dire en vérité,
Qu'ils ſont de mon amour la vivante peinture.
On voit muer ces Animaux,
Qui prennent de nouvelles peaux;
Les cruels tourmens que j'endure,
Par vous à tous momens changez en de nouveaux,
Sont d'une ſemblable nature.

Com-

Comme ces petits Vers je grimpe dans les bois,
Je me roule ſur la verdure,
Je paſſe le jour quelquefois
Autour d'une brouſſaille obſcure;
Et là pour faire un Vers entier,
Comme eux je barbouille un papier,
Sans pouvoir rencontrer ni rime ni meſure.
Enfin moins que vos Vers je prens de nourriture.
Mais hélas! ſi pour moi vous ne voulez changer,
Comme eux je perdrai le manger.

Ils filent de la ſoye, & je file une vie
Plus digne mille fois de pitié que d'envie;
Mon mal eſt tel que je n'en puis guerir.
Comme ces Vers aîlez je m'en vai diſparoître;
Mais ſi la chaleur les fait naître,
Votre froideur me fait mourir.

Lorſqu'on s'eſt ſoumis aux fers d'une Inhumaine,
Ces petits Inſectes rampans
Enſeignent à tous les Amans,
Qu'on ne doit point rompre ſa chaîne.
Si-tôt qu'ils ont bâti leur plaiſante maiſon,
Ils y paſſent leur triſte vie,
Et m'apprennent par là, trop charmante Silvie,
Qu'il faut mourir dans ma priſon.

Quoi-

Quoique pour voir ma peine terminée,
Réglant ſur eux ma deſtinée,
Dans le tombeau je doive m'enfermer:
A vos yeux ravi de paroître,
Je reviendrois pour vous aimer,
Si comme eux je pouvois renaître.

C'en eſt trop, prenez les plaiſirs
Dont un heureux Hymen peut combler vos deſirs,
Et n'attendez pas davantage.
Le tems d'aimer paſſe toujours;
Et tandis que dans un jeune âge,
De vos Vers vous filez l'ouvrage,
La Parque file vos beaux jours.

PORTRAIT
du Ver à Soye.

Je ſuis le vrai Phœnix qui renaît de ſa cendre,
Et ſortant du ſépulchre où on m'a vû deſcendre,
Par un étrange ſort,
Plus digne de pitié que je ne ſuis d'envie,
Je n'occupe ma vie,
Qu'à filer lentement la trame de ma mort.

Il ne faut pas diſputer avec trop de chaleur contre ſes Supérieurs, ſi on veut ſe ménager leur pouvoir. Quand on relâche adroitement quelque-choſe de ſon droit, c'eſt le moyen de ſe rendre agréable, ſur-tout au jeu. Lorſqu'on a l'honneur de jouer avec un Prince, à un jeu où l'adreſſe a autant ou plus de part que le ſort, & qu'on remarque que le Prince joue moins bien, ou que le ſort lui eſt contraire, & qu'il court riſque de perdre; dans ce cas, ſi on ſait adroitement & ſans qu'il y paroiſſe du deſſein, faire changer le jeu à l'avantage du Prince, on s'attirera ſon eſtime & peut-être ſa faveur. Les Princes ne ſauroient voir de bon œil un homme qui en ſait plus qu'eux. Ce n'eſt pas la perte qu'ils font, qui les chagrine; c'eſt de voir qu'une perſonne qui leur eſt inférieure, ſoit plus habile qu'eux. Un Courtiſan qui jouoit à grande Prime avec un Roi de France, uſa de cette politique avec beaucoup d'eſprit. Un *Va-tout* étoit fait; le Roi avoit grand flux qui ne pouvoit être gagné que par frédon; l'autre portoit trois cinq, & dit qu'il tiroit à Prime. Le Roi dit : *J'ai donc gagné.* Le quatriéme cinq arrive au Courtiſan, & lui fait non-ſeulement prime, mais frédon. Le coup étoit gagné pour lui; mais, comme le Roi avoit dit, *J'ai gagné*, ſi-tôt que ce Joueur eut apperçu ſon frédon, il brouilla ſon jeu dans les écarts, & dit : *Je le quitte.* Ceux qui voyoient jouer, ne purent s'empêcher de témoigner de la ſurpriſe; & le Roi qui ſe douta du coup, demanda ce que c'étoit. A quoi le Courtiſan

tisan ne répondit autre chose si non : *Votre Majesté, Sire, a dit qu'elle avoit gagné, elle ne se trompe jamais.* C'en fut assez pour faire comprendre au Roi ce qui s'étoit passé. Le Courtisan se trouva fort bien dans la suite d'avoir cedé ce coup, qui auroit peut être chagriné son Maître.

Charles-Quint jouant un jour au Berlan avec un Gentilhomme de sa Cour, en presence de l'Imperatrice & de plusieurs autres Dames, ayant deux Rois en main, il dit en riant : *Je jure par la tête de l'Imperatrice, que je gagnerai le jeu.* Le Gentilhomme qui avoit jeu sûr, & qui par un *trits* se voyoit assuré du gain, mêla adroitement les cartes, & dit à l'Empereur qu'il lui cedoit le jeu. L'Imperatrice voyant la discrétion de ce Gentilhomme se mit à sourire; ce qui obligea l'Empereur d'en demander la cause; & l'ayant apprise, il pressa le Gentilhomme de lui dire, pourquoi il ne continuoit pas son jeu, puisque la fortune l'assuroit du gain? Il lui répondit galamment : *Que Sa Majesté comme son Maître tenoit lieu d'un troisiéme Roi, & qu'ainsi il emportoit le plus haut trits* Cette réponse plut si fort à l'Empereur, qu'il le fit Précepteur de son fils *Philippe* Prince d'Espagne.

Ce n'est pas une chose aussi facile qu'on se l'imagine, que d'user de flaterie à l'égard d'un Prince. Souvent on se perd par une flaterie outrée, parce qu'elle inspire à celui à qui on l'adresse, la pensée qu'on veut le surprendre. Mais la plus adroite & la plus agréable, selon

lon Mr. *le Noble* dans ſon *Ecole du Monde*, eſt celle qu'on mêle d'une liberté enjouée, qui ſemble d'abord reprendre quelque-choſe dans la perſonne qu'on flate ; mais qui en même-tems tourne cette feinte repréhenſion en une grande louange. Voici ce qu'il rapporte ſur ce ſujet. Un jour que le jeune *Cambyſe* fils de *Cyrus*, donnoit un feſtin aux Grands de ſa Cour, ſes Satrapes l'élevant au-deſſus du Roi ſon Pere, *Creſus* Roi de Lydie & homme d'eſprit donna un tour merveilleux à ce qu'il vouloit dire, pour rencherir ſur la fineſſe de leurs flateries ; & parlant à ſon rang, dit : *Qu'ils avoient tort d'élever* Cambyſe *au-deſſus de* Cyrus, *& que pour lui il le trouvoit fort inférieur à ſon Pere* ; & comme ce diſcours ſurprenoit l'Aſſemblée, & que le Roi lui-même en paroiſſoit émû, cet adroit flateur ajouta : *Qu'il le trouvoit inférieur*, *en ce que* Cambyſe *n'avoit pas encore fait*, *comme* Cyrus, *un fils qui lui reſſemblât.*

Un Médecin très-éloquent ayant prononcé devant *Alfonſe* une Oraiſon, dans laquelle il lui avoit donné des louanges extraordinaires ; le Roi lui dit : *Si votre diſcours eſt véritable*, *j'en rends graces à Dieu* : *s'il ne l'eſt pas*, *je le prie de tout mon cœur qu'il me donne les bonnes qualitez que vous m'avez attribuées.*

Quelques perſonnes s'étant vouées à la mort pour la ſanté de *Caligula*, cet Empereur les obligea d'exécuter leurs promeſſes, au lieu de les payer du retour où elles s'étoient attendues.

Un

Un Flateur lisant devant *Alexandre* ce qu'il avoit composé de son Histoire, où il n'y avoit pas moins que de le faire combattre seul contre un troupeau d'Eléphans, dont on lui en faisoit tuer un de chaque coup; ce Conquérant s'en mit tellement en colere, que se trouvant alors au passage d'une riviere, il y jetta le livre, & menaça l'Auteur de l'y faire jetter aussi, s'il ne changeoit pas de langage.

Niger qui avoit été proclamé Empereur à Antioche, répondit à un homme qui demandoit à reciter son Panégyrique: *C'est se moquer de faire l'éloge d'un homme vivant, & sur-tout d'un Empereur. Ce n'est pas le louer, parce qu'il nous fait du bien; mais c'est le flater, afin qu'il nous recompense. Pour moi je veux être aimé pendant ma vie, & loué après ma mort.*

Si les Princes répondoient comme *Caligula*, *Alexandre* & *Niger*, à tous ceux qui les approchent avec l'encensoir à la main: *Les Prodigues de louanges*, pour m'exprimer avec un Auteur moderne (*), *prendroient-ils*, comme ils font, *les Grands pour des Moulins qui ne donnent de la farine qu'autant qu'on leur donne de vent*?

Un Médisant a beau s'efforcer à noircir la réputation de quelqu'un par ses mauvais rapports, il ne réussira point, si la vertu & le mérite de celui qu'il veut décrier, sont généralement re-

(*) *Mr. Amelot de la Houssaye* dans sa note sur la 244 Maxime de *l'Homme de Cour* par *Baltasar Gracian*.

reconnus ; en ce cas la médiſance ne ſauroit porter aucun préjudice.

Si on ne prétoit pas l'oreille aux rapports, & qu'on regardât ceux qui ſe mettent ſur le pied d'en vouloir faire, comme des ennemis de la ſocieté civile & des perturbateurs du repos public ; on fermeroit la bouche à bien des gens de ce caractere. L'attention avec laquelle on les écoute, les encourage, & ſur-tout ſi on fait paroître qu'on les croit. Mais ne les écoute-t-on qu'indifferemment, & marque-t-on du mépris pour ce qu'ils diſent, on les déconcerte ſi fort qu'on leur ôte l'envie de faire de nouveaux rapports. C'eſt ainſi que *Théagene* en uſa. Quelqu'un lui vint dire qu'on ne l'avoit pas épargné dans un lieu où il s'étoit trouvé, & qu'on avoit dit de lui mille choſes qui lui auroient donné du déplaiſir, s'il les avoit ouyes. *Théagene*, homme plein d'eſprit & d'une véritable probité, reçut ce rapport d'une maniere à ſurprendre celui qui le lui avoit fait. Il lui dit : *Si on me connoiſſoit bien, Monſieur, on en pourroit dire beaucoup plus, ſans que je fuſſe en droit de me fâcher. Je ſuis extrêmement obligé à ceux qui parlent ainſi de moi en mon abſence ; s'ils en parloient en ma preſence, comme ils le pourroient, je rougirois de honte & de confuſion. Je vous prie de leur en marquer ma reconnoiſſance.*

Euthime vint dire à *Maxence*, qu'on l'avoit mis en jeu dans une compagnie, & que ſes manieres d'agir en de certaines rencontres, avoient été fort relevées & condamnées. Il

répondit; *Qu'il étoit bien obligé à ceux qui prenoient soin de remarquer ses défauts, & qu'il tâcheroit de s'en corriger.*

Thémiste étant en compagnie, *Mordan* le tira à part pour lui dire qu'un de ses amis avoit bien manqué de jugement dans une rencontre, qu'il ne racommoderoit jamais ce qu'il avoit gâté, & qu'il lui vouloit apprendre le détail de cette fâcheuse affaire. Comme il se mettoit en état de la conter, *Thémiste* lui fit ce compliment qui le surprit, & qui ne lui plût gueres: *Il y a déja du tems que je me suis mis en possession de n'entendre jamais parler mal de personne. Si vous avez quelque-chose de bon à me dire de mon ami, je l'écouterai avec plaisir; sinon, je vous prie de me dispenser d'une audience qui me feroit de la peine, & qui me donneroit du chagrin.*

Un homme mal-intentionné voulant brouiller *Platon* avec un de ses Disciples, lui dit que ce Disciple avoit tenu des discours desavantageux de son Maître. *Je n'en crois rien*, repliqua Platon, *& on auroit bien de la peine à me persuader qu'un homme que j'aime de si bonne foi, eût l'ame assez lâche pour me décrier, comme vous le dites.* Mais voyant que l'autre appuyoit par de grands sermens ce qu'il avoit avancé: *Il faut*, reprit Platon, *que j'aye effectivement les défauts dont vous me parlez; & celui que vous voulez me rendre suspect, a jugé à propos qu'on m'en avertît.*

Une

Une Femme grande parleuse,
Vint à l'Empereur *Gratien,*
Et lui dit, faisant la pleureuse:
Seigneur, je suis bien malheureuse,
Mon Mari mange tout son Bien;
Contre moi sans sujet à toute heure il s'emporte;
Et me méprise au dernier point;
Il voudroit que je fusse morte.
Mon teint étoit fleuri, j'avois de l'embonpoint...;
Hé, dit l'Empereur, *que m'importe?*
Cela ne me regarde point.
Ce n'est pas encor tout, Seigneur, ajouta-t-elle:
Mon Epoux, homme sans cervelle,
De votre Majesté parle irrévéremment,
Et médit du Gouvernement;
Car il faut qu'il morde, ou qu'il pince,
Ce sont là ses plus doux ébats.
De vos fameux exploits il ne fait point de cas.
Que vous importe, dit ce Prince?
Cela ne vous regarde pas.

Un Chevalier vint avertir un grand Seigneur, qu'un certain homme médisoit de lui devant tout le monde: *J'aime mieux*, répondit ce Seigneur, *qu'une seule personne médise de*

moi devant tout le monde, que si tout le monde parloit mal de moi à une seule personne.

Quelqu'un ayant rapporté au Poëte *le Tasse*, qu'un homme qui s'étoit déclaré son ennemi, médisoit de lui en tous lieux; *le Tasse* répondit dans le même goût.

Ce n'est point par des grimaces exterieures, ni par des protestations d'amitié, qu'un véritable ami se fait connoître. Tous ces dehors affectez cachent souvent bien de la tromperie. C'est ce que ce même Poëte donna un jour spirituellement à connoître à un homme qui voulant lui faire croire qu'il étoit de ses amis, contre l'opinion de tout le monde, demeura le dernier dans un bateau avec lui, pour lui aider à descendre. *Le Tasse* plein d'esprit connoissant son dessein, lui dit: *Ce n'est point pour descendre, Monsieur, que je voudrois être aidé, c'est pour monter.* Ils étoient tous deux à la Cour d'*Alfonse* dernier Duc de Ferrare; & *le Tasse* savoit que l'autre jaloux de sa fortune, lui nuisoit en toutes rencontres autant qu'il le pouvoit.

Un homme d'honneur & de probité ne veut jamais de mal à celui qu'il sait être envieux & jaloux de sa fortune. C'est une pensée de l'Auteur des *Réflexions sur les Défauts des Hommes &c.* Voici l'exemple qu'il en donne.

Quelqu'un ayant dit un jour au même fameux Poëte Italien, qu'il avoit une occasion favorable de se venger d'un homme qui par en-

envie & par jalousie lui avoit rendu mille mauvais services, il répondit : *Ce n'est pas le bien, la vie, ou l'honneur que je désire ôter à cet Envieux, c'est seulement sa mauvaise volonté.* Bel exemple d'une modération dont peu de personnes sont capables !

Lorsque quelqu'un entreprend de nous tourner en ridicule par ses railleries, on ne sauroit mieux montrer qu'on est véritablement sage, qu'en se taisant, & en montrant qu'on ne s'en formalise point. Un homme ayant raillé d'une maniere fort desobligeante *le Tasse* en sa presence, il demeura dans un silence qui étonna le Railleur. Un autre de la compagnie dit d'un ton assez haut pour être entendu, qu'il falloit être fou pour ne pas parler dans de semblables occasions. *Vous vous trompez*, répondit le Tasse, *un Fou ne sait pas se taire.*

C'est ainsi que M. X. en usa dans une pareille rencontre. On faisoit cent railleries de lui; on le traitoit d'homme sans cervelle & sans jugement. Tous ceux avec qui il étoit, furent surpris, lorsqu'ils remarquerent qu'il ne s'en offensoit pas ; mais pour faire cesser cette surprise, il leur apprit que *Sénéque* avoit coutume de dire : *Qu'il falloit naître Roi, ou Fou ; que n'étant pas un Roi, il s'étoit trouvé obligé de s'accommoder de l'autre titre ; & qu'ainsi celui qui l'avoit traité de Fou, n'avoit pas tant de tort qu'ils pensoient.* Cette réponse fit rougir ceux qui se l'étoient attirée, & donna une haute idée de la modération & de la vertu de celui qui l'avoit faite.

PLATON ET SES AMIS.

Les Amis.

Therſite à vos dépens oſe ſe divertir ;
Ne punirez-vous point ce Railleur téméraire ?

Platon.

Le Sage attentif à bien faire,
Punit ſes Détracteurs en les faiſant mentir.

La Ducheſſe *d'Aiguillon* ſe plaignit un jour à la Reine, que Madame de *St.-Chaumont* lui avoit reproché, qu'elle avoit eu cinq ou ſix enfans du Cardinal de *Richelieu* ſon Oncle. Sur quoi Mr. de *Charoſt* prenant la parole : *Eh quoi!* dit-il, *ne ſavez-vous pas*, *Madame*, *que de tout ce qui ſe dit à la Cour*, *il n'en faut croire que la moitié*? Quelle Apologie de la conduite de la Ducheſſe *d'Aiguillon*! On n'y regarde pas de ſi près dans les Cours.

EPIGRAMMES,

ou

BONS-MOTS

en Vers.

EPIGRAMME.

Paul vend ſa maiſon de Saint-Cloud,
A maints Créanciers engagée :
Il dit par-tout qu'il en eſt fou ;
Je le croi, car il l'a mangée.

AUTRE.

Montmaur plus goulu qu'un pourceau,
L'autre jour mordit un rouſſeau,
Et le vouloit manger en ſomme.
Et ce qu'il en faiſoit, dit-on,
Etoit à cauſe que cet homme
Sentoit l'épaule de mouton.

LE NOBLE PRELAT.

Un jour de fête un Prélat d'importance,
Mais un Prélat de ſa haute naiſſance

Fort entêté, pour faire honneur au Saint
Difoit la Meffe, & tel qu'on le dépeint,
Vouloit du Peuple & refpect & filence;
Lors dans l'Eglife entendant quelque bruit,
Qui lui parut profaner fa nobleffe,
Fort brufquement il fe retourne, & dit:
Feriez-vous pis, Peuple vil & maudit,
Quand un Laquais diroit ici la Meffe.

LE SOULIER RONGÉ.

Autrefois un Romain s'en vint fort affligé
Raconter à *Caton*, que la nuit précédente
Son foulier des fouris avoit été rongé,
Chofe qui lui fembloit tout-à-fait effrayante.
Mon ami, dit Caton, *reprenez vos efprits*,
Cet accident en foi n'a rien d'épouvantable:
Mais fi votre foulier eût rongé les fouris,
C'auroit été fans doute un prodige effroyable.

Ciceron rapporte qu'un homme effrayé auffi d'avoir trouvé un ferpent entortillé autour d'un bâton, alla confulter un Interpréte de prodiges, qui lui répondit: *C'auroit été un bien plus grand prodige, fi le bâton avoit été entortillé autour du Serpent.* C'eft-là fans doute la meilleure maniere de faire revenir certaines gens, qui ont encore aujourd'hui des idées ridicu-

dicules & fuperftitieufes fur des événemens fortuïts & très-naturels.

A JEAN.

Ma foi, *Jean*, vous avez raifon,
De nommer moitié votre Femme;
Car, lorfque vous fortez hors de votre maifon,
S'il vient quelque galand lui témoigner fa flamme,
Et qu'il ait comme vous part à fon amitié,
Elle n'eft à vous qu'à moitié.

L'AMITIE' DE LISIS.

Lifis parlant de fon Rouffin,
Dit un jour à fon Médecin,
Qu'il l'aimoit d'un amour extrême.
Le Médecin, pour l'animer,
Lui répond: *C'eft bien fait d'aimer*
Votre Prochain comme vous-même.

L'IGNORANT CURE'.

En faifant fa vifite, un Evêque affuré
De l'ignorance d'un Curé,
Lui demanda d'un ton de Maître,
Quel Ane de Prélat l'avoit pu faire Prêtre.

 L'au-

L'autre d'un ton humble & civil:
C'est vous, Monseigneur, lui dit-il.

L'AVOCAT HABILE.

Hier d'un grand Avocat j'accusois la malice,
Qui sait contre le Droit employer l'artifice:
Il répond brusquement: *As-tu le sens-commun?*
C'est un point décidé par tous les hommes sages,
Que la Raison humaine a beaucoup de visages;
Et pour moi, me dit-il, *j'en voi toujours quelqu'un.*

BLAISE.

Hier *Blaise* achetant du foin,
Demandoit avec grand soin:
Est-ce bonne ou mauvaise herbe?
Un Palfrenier gros & gras
Lui répond d'un ton superbe:
Goûtes-en, tu le sauras.

LE CHANDELIER SANS LUMIERE.

Un Chandelier qu'un procès criminel
Avoit réduit en des transes mortelles,

En

En accuſoit un Fripon ſolemnel
Qui lui donna des avis infidelles;
Mais un Gaillard lui répondit d'un coin:
Croira-t-on bien qu'un Faiſeur de chandelles
A pu manquer de lumiere au beſoin?

LA BABILLARDE.

Auteurs qui blâmez *Louiſon*,
Lorſque vous l'appellez Oiſon,
Vous me ſemblez déraiſonnables;
Mais conſidérant ſon caquet,
Je vous trouverois pardonnables,
Si vous la nommiez Perroquet.

EPIGRAMME.

Vous commettez un grand abus,
En prenant *Bordier* pour Phœbus:
Il eſt trop mal dans ſa fortune,
Pour ſouffrir ces comparaiſons;
Car Phœbus a douze maiſons,
Et le Coquin n'en a pas une.

AUTRE.

Moins rouge du péché que rouge de ſon fard,
J'ai renoncé, diſoit *Livie*

Avec un modeſte regard,
A tout ce qui plaît dans la vie,
Et j'en prens les Dieux à témoins;
Quand *Martin* répondit: *Ma bonne Créature*,
Tu n'as pas fait vœu pour le moins,
De renoncer encor à la peinture.

DEMOSTHENE AMOUREUX, CONTE.

Jadis, dans Corinthe, une Dame
Etaloit des attraits que chacun admiroit;
Attraits dignes de toucher l'ame
Des Dieux qu'alors on adoroit.
Qui ne croiroit d'abord qu'une Beauté pareille
Pour ſes Amans n'eût beaucoup de fierté?
Cependant on feroit grand tort à ſa bonté;
A tous elle prêtoit l'oreille,
Ou ſi quelqu'un en étoit rebuté,
Il ne devoit, de ce malheur extrême,
Se prendre qu'à ſoi-même,
S'accuſant d'être avare, ou bien d'être indigent.
Lâchons le mot enfin, la Belle aimoit l'argent.
Le Docte & fameux *Demoſthene*

Crut

Crut, que ſans un pareil ſecours
Il s'en feroit aimer ſans peine,
Lui qui perſuadoit toujours.
Mais ſon éloquence fut vaine,
On ne lui fait grace de rien;
Et le traitant comme un autre homme,
On lui demande une aſſez grande ſomme
Pour prix d'un ſecret entretien.
Surpris d'une telle demande,
Il fuit, diſant: *Je ne puis conſentir*
D'aller donner une ſomme ſi grande,
Pour n'acheter au fond qu'un repentir.
Moraliſons un moment ſur ce Conte?
Notre Orateur n'avoit donc point de honte
De contenter ſa paſſion,
Et ce n'eſt qu'à ſon avarice
Qu'il dût ſa modération.
Quand nous nous défaiſons d'un vice,
Souvent nous ne faiſons au fond,
Que changer ſeulement de genre de foibleſſe;
Et cependant nous en voulons
Faire honneur à notre ſageſſe.

La deſcription qu'on va lire, a paru fort ingénieuſe. Elle eſt énigmatique & paroît difficile à comprendre; elle eſt cependant tout-à-fait juſte. On en jugera; la voici.

» Il

„ Il y a préſentement ici un Prophete vêtu „ d'une robe de toutes ſortes de couleurs, laquelle n'a point de couture, quoiqu'elle „ ſoit de pluſieurs piéces. Elle n'eſt ni de fil, „ ni de coton, ni de ſoye, ni de laine, ni de „ poil ou de peau d'aucun animal, & elle „ n'eſt point faite de main d'homme. Je „ ne ſai ce que ce prétendu Prophete peut „ avoir de commun avec les Sectateurs de la „ ridicule Opinion des pré-Adamites; mais „ on fait courir le bruit que ceux dont il tire „ ſon origine, ont précédé Adam. Il porte une „ couronne ſur ſa tête, & il n'eſt point marié „ quoiqu'il ait pluſieurs femmes. Elles vivent toutes avec lui ſans jalouſie, tant il „ établit un bon ordre entre elles. Il eſt très-ſobre, ne vivant pour l'ordinaire que du „ rebut des Chiens. Il mépriſe l'or & l'argent, & n'en a jamais fait aucun cas. Il va „ toujours pieds nuds auſſi-bien l'Hyver que „ l'Eté, & il marche fort gravement. On ne „ m'a pu dire de quelle croyance il étoit; „ mais il eſt certain qu'il commence à rendre „ les louanges à Dieu dès la nuit, & avant le „ lever du Soleil. Il les continue preſque à „ toutes les heures du jour; & malgré ce ſoin „ il ne pratique point l'humilité, au contraire „ il eſt courageux & fier. Ceux qui ſe connoiſſent en phiſionomie, prétendent qu'il court „ riſque de ne point mourir de ſa mort naturelle, mais d'une mort violente.

Lec-

Lecteur, si cette Enigme est pour toi difficile,
Et si pour l'expliquer ta peine est inutile,
Ne t'amuse pas plus long-tems,
Le *Coq* en est le véritable sens.

EPITAPHES.

D'un Cocu.

Ici gît *Nicolas Tuyau*,
Qui de trois Femmes fut (*) Huyau;
Il étoit né sous chel (†) Plateme,
Qu'il l'eût été del quatriéme.

De deux Freres Cocus, par Boursault.

Ci dessous gît le corps usé
Du Lieutenant-Civil *Rusé*,
Auquel il coûta maint écu
Pour être déclaré Cocu.
A son Frere il n'en coûta rien,
Et si pourtant il l'étoit bien.
De ce nombre il en est assez.
Priez Dieu pour les Trépassez.

(*) *Cocu* en Picard.
(†) Planête.

D'une

D'une Femme fidéle, par Mr. Lebrun.

Ci gît une Femme fidelle,
Toi qui lis les Vers que voici,
Crois-tu que la tienne foit telle
Qu'a toujours été celle-ci?

D'une bonne Femme.

Ci gît, & chacun s'en étonne,
Une Femme qui fut fort bonne.
On fit pour la fauver cent efforts fuperflus.
Son Epoux a raifon d'en être inconfolable;
Cette perte eft irréparable,
A prefent on n'en trouve plus.

Sur le même fujet.

Ici gît le corps d'une Belle,
Que l'amour d'un Mari réduifit au trépas.
Ce qui doit étonner, c'eft de voir en ce cas
La premiere mode nouvelle,
Que le Beau-Sexe n'aime pas.

D'une méchante Femme.

Ci gît ma Femme. Ah! qu'elle eft bien
Pour fon repos & pour le mien!

D'une

D'une Mere pareſſeuſe dont les Enfans ne valoient rien.

Ci gît l'Oiſiveté, la Mere de tous Vices.

D'un mauvais Mari.

Ci gît *Colas*, Dieu veuille avoir ſon Ame,
Feu batteur d'or & de ſa Femme.

D'un Ouvrier en Soye.

Ci gît le corps de *Paul Arnout*,
Ouvrier en ſoye, & puis c'eſt tout.

De Mr. de Langre.

Monſieur *de Langre* eſt mort Teſtateur olographe ;
Et vous me promettez ſi j'en fais l'Epitaphe,
Les cent écus par lui léguez à cet effet:
Parbleu l'argent eſt bon dans le ſiécle où nous ſommes;
Comptez toujours : *Ci gît le plus méchant des hommes.*

De Paſſerat, *par lui-même.*

Jean Paſſerat ici ſommeille,
Attendant que l'Ange l'éveille.
Il croit qu'il ſe reveillera,
Quand la trompette ſonnera.

S'il faut que maintenant en la fosse je tombe,
Qui ai toujours aimé la paix & le repos;
De peur que rien ne pése à ma cendre, à mes os,
Amis! de mauvais Vers ne chargez pas ma tombe.

Du satyrique Regnier, *aussi par lui-même.*

J'ai vécu sans nul pensement,
Me laissant aller doucement
A la bonne Loi naturelle;
Et je m'étonne fort pourquoi,
La Mort pensa jamais en moi,
Qui ne pensai jamais en elle.

On lit dans les *Poësies de Mr. de la Monnoye*, qu'un galant-homme qui avoit passé sa vie à faire des visites, fit là-dessus, peu de tems avant sa mort, le Quatrain suivant pour être gravé sur sa tombe.

Ci gît qui d'un air enjoué,
L'ame de tout soin franche & quite,
Dit en mourant: Dieu soit loué,
Je ne ferai plus de visite.

D'un Avocat.

Ci gît qui ne cessa d'étourdir les humains,
Et qui dans le Bareau n'eut relâche, ni pause;
Le meilleur droit du monde eût péri dans ses mains;
Aussi contre la mort perdit-il pas sa cause?

D'un Gentilhomme qui avoit été Bénéficier, & qui fut tué à la guerre.

Ci gît, qui pour atteindre un éternel renom
Dedans le champ de Mars engagea sa franchise;
Passant, assûre-toi, s'il est mort d'un Canon,
Que ce n'a pas été du Canon de l'Eglise.

Il n'auroit pas encor éprouvé le malheur
Qui fait passer aux morts la fatale riviere,
S'il eût aussi bien sû ménager sa valeur,
Comme il savoit jadis épargner son Bréviaire.

Passant, pour éviter la rigueur de son sort,
A deux genoux ici dis lui des Patenôtres,
Parce que son Printems eût évité la mort,
S'il eût pris du plaisir à prier pour les autres.

D'un grand Seigneur.

Ci deſſous gît un grand Seigneur,
Qui de ſon vivant nous apprit,
Qu'un homme peut vivre ſans cœur,
Et mourir ſans rendre l'eſprit.

D'un Courtiſan.

Ci gît un Courtiſan qui d'eſpoir ſe reput,
Jadis il ſentoit bon, & maintenant il put.

D'un Médecin

Ci gît par qui les autres giſent.

Du Cardinal de Richelieu.

Quand *Armand* vit le Diable à l'entour de ſa couche,
Qui guettoit ſon eſprit au ſortir de ſa bouche,
Il conçut dans ſon cœur un généreux deſſein;
Et pour tromper encor à ſon heure derniere,
Ce ruſé Cardinal demanda le baſſin,
Et rendit finement ſon ame par derriere. (*)

(*) Voyez l'Epitaphe du Cardinal *Mazarin* à la p. 258. du Tome I. de ce Recueil.

Du Cardinal D B*.*

Grandeurs, Poupre, plaiſirs, qu'êtes-vous devenus?
D* B* qui devoit à Venus,
Malgré ſa naiſſance commune,
Son Miniſtere & ſon Chapeau,
Eſt deſcendu dans le tombeau
Par l'endroit qui fit ſa fortune.

D'un Homme qui ſe croyoit doué de qualitez qu'il n'avoit pas, par Mr. Deſpreaux.

Ci gît juſtement regreté
Un ſavant Homme ſans ſcience,
Un Gentilhomme ſans naiſſance,
Un très-bon Homme ſans bonté.

D'un Homme vain & dont tous les diſcours étoient fades, par Mr. Regnier Deſmarais.

Ci deſſous gît empaqueté
Un Homme en qui ſe raſſemblerent,
En qui toujours de pair allerent
La Fadeur & la Vanité.

Gare, qu'en cette étroite tombe
Il ne créve comme une bombe;
Il rempliroit l'air de Fadeur
A nous faire faillir le cœur.

D'un Poëte.

Ci gît, dont s'il te prend envie
De connoître quel fut son sort;
Il fit des Vers durant sa vie,
Comme il en fait après sa mort.

Du Pauvre Etienne Baluze.

Il gît ici le Sire *Etienne*,
Il a consommé ses travaux:
En ce monde il eut tant de maux,
Qu'on ne croit pas qu'il y revienne.

D'un autre Auteur qui mourut pauvre.

Ici gît qui cessa de vivre,
Accablé de froid & de faim,
Ne pouvant pas assez soudain
Achever & vendre son Livre,
Pour avoir du bois & du pain.

D'un Homme qui ſe pendit de deſeſpoir d'avoir perdu ſon Bien, par Mr. Lebrun.

Ci gît (gardons-nous de le ſuivre)
Qui ſe pendit, trop convaincu
Que l'on avoit aſſez vécu,
Quand on n'avoit plus de quoi vivre.

D'un fameux Cabaretier, par le même.

Cabaretiers, Bûveurs, vous que Bacchus gouverne,
Prenez le deuil, *Grégoire* eſt mort;
Vous ne le verrez plus briller à la taverne,
Plaignez ſon déplorable ſort.
En expirant, à ſa bouteille
Il fit les plus tendres adieux;
Il regretta ſa liqueur ſans pareille,
Des pleurs coulerent de ſes yeux.
Paſſans, ſous ce marbre funebre
Gît ce *Grégoire* ſi célebre;
C'étoit pour vivre qu'il bûvoit,
C'étoit pour boire qu'il vivoit.

D'un Savant, Ivrogne.

S** meurt après un feftin
Dont excellent étoit le vin.
Comme il étoit un bon Ivrogne,
Il doit paroître affez content
D'être enterré dans la Bourgogne,
Près du bon vin qu'il aimoit tant.

Un homme qui faifoit mettre fon attirail bacchique fur une table de marbre, ordonna qu'elle lui fervît de tombe après fa mort avec cette Infcription :

Ci gît deffous qui but deffus.

D'un Gourmand.

Ici gît qui mangea Brouage,
Et puis fon domaine engagea.
Il eût bien mangé davantage;
Mais la verole le mangea.

Sur le même fujet.

Ici gît un Gourmand infigne
Dont l'exercice le plus digne
Fut de manger tous propos;

Se

Se voyant réduit à l'extrême,
Il auroit mangé la mort-même,
Mais il n'y trouva que des os.

De Jean le Veau.

Ci gît le jeune *Jean le Veau*,
Qui en sa grandeur & puissance
Fût devenu bœuf ou taureau;
Mais la Mort le prit dès l'enfance.
Il mourut Veau par déplaisance,
Qui fut dommage à plus de neuf;
Car on dit, vû sa corporance,
Que c'eût été un maître Bœuf.

Cette Epitaphe dont *Marot* est l'Auteur, m'en rappelle une autre que ceux de la suite du Comte de *Brederode* firent jadis en Latin pour le Marquis *Vitelli*, qui étoit aussi fort gros, & qu'on tenoit de plus pour Athée.

O Deus omnipotens! crassi miserere Vitelli,
Quem mors preveniens non sinit esse bovem.
Corpus in Italiá est, tenet intestina Brabantus,
Ast animam, nemo. Cur? quia non habuit.

„ O Dieu tout-puissant! ayez pitié du gros
„ *Vitelli* ou *Le Veau* (*), qu'une mort préma-
„ turée

(*) Pour parler Grammaire, *Vitelli* est aussi le génitif du mot Latin *Vitellus*, qui signifie en notre Langue un *Veau*, un *petit Veau*.

„ turée a empêché de devenir *Bœuf.* Son „ corps a été enterré en Italie ; ſes entrail- „ les ſont quelque part dans le Brabant ; mais „ ſon ame n'eſt nulle part, parce qu'il n'en „ avoit point. „ Au reſte le Marquis *Vitelli* étoit ſi gros & ſi gras, qu'il falloit échancrer la table où il mangeoit, & qu'il ſe faiſoit bander le ventre quand il vouloit marcher. Je dois cette remarque aux *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de Hollande par le Sr.* Du Maurier.

D'un Avare.

Ci gît qui ſe plut tant à prendre,
Et qui l'avoit ſi bien appris,
Qu'il aima mieux mourir que rendre,
Un lavement qu'il avoit pris.

Sur le même ſujet.

Ci gît deſſous ce marbre blanc.
Le plus vilain homme de Rennes,
Qui mourut tout exprès le premier jour de l'an,
De peur de donner les Etrennes.

D'un Prodigue.

Ci gît le prodigue *Airanci*,
Ce glouton qui mourut plus gueux que les Apôtres;
Ne mangera-t-il point la terre où le voici ?
Il en a mangé beaucoup d'autres.

D'un

D'un Fourbe.

Ci gît à qui malice & fraude étoit commune;
Dieu veuille avoir ſon ame, au cas qu'il en eût une.

D'un Honnête-homme, quoique Sergent & Normand, par l'Auteur de Rome, Paris, & Madrid ridicules.

Ci gît qui n'eut jamais d'égal;
Puiſque pendant le cours d'une aſſez longue vie,
Il fut Sergent, rouſſeau, natif de Normandie,
Et ne fit pourtant aucun mal.

D'un Homme qui reconnoît le néant de la Vie.

Nud du Ciel je ſuis deſcendu,
Et nud je ſuis ſous cette pierre:
Donc pour avoir vécu ſur terre,
Je n'ai ni gagné ni perdu.

D'un célebre Voyageur, par Mr. Lebrun.

Celui qui gît ſous cette pierre,
Fut un Voyageur curieux;
Il avoit vû toute la Terre,
Il lui manquoit de voir les Cieux.

D'un Ignorant, par le même.

Sous cette Epitaphe repofe
Un ignorant nommé *Lanon* ;
Et qui favoit fi peu de chofe,
Qu'à peine favoit-il fon nom.

POUR UNE BELLE VIVANTE & pleine de fanté, laquelle ayant demandé qu'on lui fît fon Epitaphe, un Cavalier qui ne lui avoit encore parlé de fa paffion que par fes regards, prenant cette occafion de fe déclarer, il lui dit en montrant fon cœur :

Ci gît, *Iris.* Ce cœur où cette Belle
Repofe avec tous fes attraits,
N'eft-il pas un tombeau pour elle ?
Elle n'en fortira jamais.

Epitaphe d'une Vieille, rapportée en latin par *Papyre Maffon*, & tirée de l'Eglife Cathédrale de Bayeux. Ce font les Chanoines qui parlent avec la fimplicité & la bonne foi du vieux tems.

La vieille Femme à Maître *Jaques*
Trépaffa le beau jour de Pâques.

Pour

Pour la fourrer ici dedans,
En ce tems de rejouïſſance,
Il nous fallut, malgré nos dents,
Tronquer un repas d'importance,
Onc ne le pûmes achever;
Dont deuil plus cuiſant nous oppille,
Que ſi nous avions vû crêver
Toutes les Vieilles de la Ville.

D'une laide Dame, par un Anonyme.

Ci gît qui peut avoir l'avantage inconnu
De ne jamais ſervir aux Vers de nourriture;
En dûſſent-ils crêver, s'ils la voyoient à nu,
Ils n'oſeroient toucher cette horrible figure.

Vers ſur la mort de cette laide Dame, par le même.

La male mort, de ſa faux meurtriere,
A de ſon long étendu dans la biere,
Dame A **, qu'on vit de ſon vivant
Trotter toujours, & toujours griffonnant.
En moins de rien ſa diligente plume
Sur le Public décoloit un volume.
Satyre, encens, tout lui fut bon; ſur-tout
Elle avoit grace de coudre bout-à-bout
Des Contes bleux, Vers en proſe, Amourettes,
Joyeux

Joyeux Recits, & gentilles Sornettes.
Pour couronner tant d'écrits importans,
La bonne Dame, enfin ſur ſes vieux ans,
Nous recueillit avec un ſoin immenſe
La fine fleur des Sottiſes du tems,
Dont elle ſut vendre la quinteſſence.

Antoine de Roſſi, Milanois, excellent Sculpteur de ſon tems, dit à un Jeune-homme édenté qui ſe vouloit mêler de plaiſanter avec lui: *Je ne m'étonne pas, mon enfant, que tu ayes peu de dents; car elles ſont tombées de honte d'entendre ſortir tant de ſottiſes de ta bouche.*

Une Galeuſe diſoit en jouant aux cartes: *Hà, que j'ai une belle main! Oui, ſi elle n'étoit pas gâtée*, repliqua quelqu'un qui perdoit.

Que vaut votre Cure? diſoit un Evêque à un Curé: *Autant que votre Evêché, Monſeigneur (c'eſt-à-dire l'Enfer, ou le Paradis)* répondit le Curé.

Quelqu'un ayant fait mettre ſur la porte de ſa maiſon cette inſcription: *Que rien de mauvais n'entre par ici*; Diogéne demanda: *Par où donc entre le Maître?*

Quelqu'un jettant des os à ce Philoſophe comme à un chien, il alla piſſer contre lui, diſant: *Je veux te montrer que je ſuis tel que tu crois.*

Paſſant un jour devant la maiſon d'un nouveau Marié qui avoit fait mettre ſur ſa porte cette inſcription: *Arriere d'ici le mal*; il dit: *Après la mort le Médecin.*

S'é-

S'étant fâché un jour contre sa Sœur, quelqu'un lui représenta que la colere où il s'étoit abandonné, ne s'accordoit pas avec la Philosophie dont il faisoit profession. A quoi il répondit : *Qu'il ne vouloit pas mettre cette vertu en pratique pour une femme.*

Son Pere ayant été banni de Sinope, pour avoir fait de la fausse monnoye, *Diogéne* eut le même sort, quoiqu'il ne fût pas complice du même crime. Le Juge lui ayant prononcé sa sentence en ces termes : *Les Magistrats de Sinope vous condamnent à sortir de la Ville, & à n'y jamais rentrer* ; il répondit : *Et moi, je les condamne à y demeurer toujours.* Par-où il donnoit à entendre que ceux qui demeuroient dans un lieu tel que Sinope, étoient plus à plaindre que lui qui alloit à Athénes, ou il auroit le plaisir de converser familierement avec ce qu'il y avoit de plus poli dans toute la Gréce.

Exilé de Sinope il n'emmena avec lui qu'un Esclave nommé *Manès* qui l'abandonna. Comme on lui conseilloit de faire courir après ce lâche Domestique : *Il seroit honteux*, dit-il, *que* Manès *pût se passer de* Diogéne, *& que* Diogéne *ne pût se passer de* Manès.

Un jour qu'on vantoit devant lui le bonheur de *Callisthéne* qui avoit accepté la table d'*Alexandre*, il dit : *Je trouve ce Philosophe malheureux de ne manger que quand* Alexandre *aura appetit.*

On

On dit que Diogéne,
Philoſophe d'Athénes,
Vivoit dans un tonneau.
Cela nous ſignifie,
Que la Philoſophie
Ne s'apprend pas dans l'eau.

Vous pouvez avec juſtice m'accuſer de changement, diſoit un Eſpagnol à ſa Maîtreſſe, *puiſque tous les meubles qui étoient dans ma maiſon, ſont à preſent dans la vôtre.*

On rapport du Poëte *Théophile*, qu'étant allé chez un grand Seigneur, où il y avoit un homme qu'on diſoit fou & par conſéquent Poëte, il fit cet impromptu:

J'avouerai avec vous
Que tous les Poëtes ſont fous;
Mais ſachant ce que vous êtes,
Tous les fous ne ſont pas Poëtes.

Un Capitaine avoit une jambe de bois qu'il tenoit toujours bottée; un boulet de Canon la fracaſſa. Ce que les Soldats voyant ils crierent: Un Chirurgien pour le Capitaine. *Non*, *non*, leur dit-il, *un Menuiſier ſuffira.*

Ceux qui aiment les railleries envéloppées, approuveront-ils ce que dit un jour un Plaiſant, pour ſe moquer d'un homme qui s'en faiſoit peut-être un peu trop accroire, & qui ſe piquoit mal-à-propos d'être de qualité? Son Pere avoit

avoit été Maître-d'Auberge, au reste fort honnête-homme & de belle humeur. Pour désigner son emploi en mots couverts, le Plaisant dont je parle, disoit : *Que c'étoit un fort galant-homme, qu'il recevoit bien les gens, & que sa maison étoit ouverte à tout le monde.*

Un Avocat représentant dans un plaidoyé sa Partie adverse, & faisant des mains comme s'il l'eût couchée en jouë, le Président lui dit agréablement : *Haussez le bout, Avocat, vous blesserez la compagnie.*

Henri IV. dit un jour à l'Ambassadeur d'Espagne : „ *Qu'il avoit dessein d'aller avec son Armée en Italie, déjeûner à Milan, entendre la Messe à Rome, & dîner à Naples.* „ L'Ambassadeur répondit : *Si V. M. va si vîte ; elle pourra bien être à Vêpres en Sicile.*

La galanterie & la civilité ont cet avantage, que toute la gloire en reste à leurs Auteurs. C'est pour cela qu'un Philosophe répondit à un de ses Amis, qui lui disoit : Quoi, tu salues un homme qui ne te rend pas le salut ? *Ce n'est pas un deshonneur à moi d'être plus civil qu'un autre.*

Un Railleur parlant du Pere de *Drianiste* qui étoit Messager, disoit : *Qu'il étoit un bon homme, homme de Lettres, & un homme qui alloit toujours son grand-chemin.*

Après la mort de *Barnevelt*, ses enfans firent une conspiration contre le Prince *Maurice*. L'aîné ayant été pris, Madame de *Barnevelt* demanda audience à ce Prince, pour le prier de lui accorder la grace de son Fils ; parce qu'en

qualité de Stathouder il en avoit le pouvoir. Ce Prince ne refusa pas audience à cette Dame; mais il n'eut point d'égard à sa priere, & lui dit, qu'il étoit surpris de la voir demander grace pour son Fils, elle qui ne l'avoit point demandée pour son Mari. La Dame sentant fort bien par ce compliment, qu'elle n'obtiendroit rien, lui repartit: *Qu'elle n'avoit pas demandé grace pour son Mari, parce qu'il étoit innocent; mais qu'elle la demandoit pour son Fils, parce qu'il étoit coupable*; & elle se retira aussi-tôt.

Un Médecin, homme d'esprit & d'une humeur bouffonne, devoit manger à la Table d'un Electeur. Ce Prince qui le vouloit embarrasser pour se divertir, avoit ordonné qu'on ne lui donnât point de cuillier. On servit de la soupe, & l'Electeur invita le Médecin à en manger aussi. Celui-ci s'excusa du mieux qu'il put; mais l'Electeur pour lui ôter tout prétexte, dit: *Fripon qui ne mangera de la soupe.* A cette menace le Médecin prit un pain, le creusa, y mit la fourchette, & s'en servit comme d'une cuillier Quand la soupe fut mangée, il mordit dans cette croute de pain, & dit aussi: *Fripon qui ne mange sa cuillier.* On s'entre-regarda, l'Electeur avoua être payé, & l'imagination du Médecin divertit la compagnie.

Un Roi des Indes avoit tant d'autorité sur l'esprit de ses Sujets, qu'il se vantoit: *Que les feuilles des arbres dans ses Forêts, n'osoient se mouvoir que par ses ordres.*

Le

Le Philosophe *Thalès* disoit, qu'il n'y avoit point de différence entre la vie & la mort; parce que l'une & l'autre sont naturels aux hommes, & qu'il n'y a pas plus de mal à mourir qu'à vivre. Sur quoi quelqu'un lui dit: Pourquoi ne meurs-tu donc pas? *Parce*, répondit-il, *que la mort vient bien sans qu'on la cherche.*

Deux Banquiers qui passoient pour n'avoir pas la conscience fort délicate, ayant fait venir un Musicien pour leur enseigner la Musique, ils lui montrerent un tableau où étoit représenté un Flamand tenant un verre de vin à la main & un livre ouvert devant lui. Un de ces Banquiers voulant railler le Musicien, lui demanda ce qu'il lui sembloit de ce tableau, & si le Peintre n'avoit pas eu raison de représenter l'humeur des Musiciens qui ne peuvent chanter sans arroser le gozier. Le Musicien remarquant à leur air, qu'ils l'avoient fait venir pour le railler, leur dit: „ Vous vous trompez, Messieurs; le Peintre „ qui a fait ce tableau, avoit un autre dessein „ que vous ne comprenez pas: car ce Fla- „ mand ayant le verre à la main, témoigne „ qu'il fait raison à tout le monde; & le livre „ ouvert qu'il tient devant lui, montre qu'il „ veut tenir bon compte de ce qu'on lui donne, „ sans tromper personne.

Alphonse Duc de Calabre fit présent à son Fils d'un bouclier d'argent, sur lequel étoient gravées les bêtes suivantes.

1. Un Cerf, avec cette inscription: *Crains*

 Dieu,

Dieu, car le Cerf craint le tonnerre.

2. Une Cicogne : *Honore ton Pere & ta Mere.*

3. Un Limaçon : *Fournis ta Maison de ce qui lui est nécessaire.*

4. Un Dauphin : *Fais ce que ta charge requiert.*

Mr. de *Louvois* fit un accord (*) avec le Prince *Taxis*, que toutes les lettres de France passeroient par Lille, au lieu de passer par Bruxelles; & que celles qui viendroient en Hollande, y seroient apportées par des postes Françoises, & qu'elles viendroient deux fois la semaine. Il fit cet accord sans en rien communiquer aux Hollandois, jusqu'à ce que tout fut fait; & après cela il envoya à la Haye un certain *Monsieur* qui dit aux Ministres : „ Que Monseigneur „ de *Louvois* l'avoit envoyé pour voir Messieurs „ les Etats, & leur dire l'accord qu'il avoit fait „ avec le Prince *Taxis*, & qu'ils n'en recevroient „ aucun préjudice, &c. „ Les Etats renvoyerent cette Affaire à Mr. van *Beuningen*, & à quelques autres Commissaires, qui furent importunez trois ou quatre jours de suite par cet Envoyé, qui leur représentoit la nécessité qu'il y avoit de le dépêcher incontinent; car Monseigneur de *Louvois* lui avoit ordonné de faire toute l'expédition possible. Mr. van *Beuningen* lui dit, qu'ils avoient envoyé pour s'informer de cette Affaire chez les Marchands, & d'autres choses semblables. Mais à la fin cet Envoyé ne le laissant point en repos, & le pressant pour avoir réponse, il lui demanda: *Monsieur, est-ce ici*

(*) *En 1669. Lettres de Mr.* Temple.

ici la premiere fois que vous avez été en Hollande ? Le François répondit qu'*Oui. Et bien*, dit Monsieur van Beuningen, *c'est un fort beau Pays. Les Etrangers viennent tous les jours le voir par curiosité. Nos Villes sont belles, & assez près l'une de l'autre. Vous ferez bien de vous promener huit ou dix jours ; car en ce tems-là vous les verrez toutes, & nous serons peut-être informez de votre Affaire.* Le François après avoir fait une courte révérence sortit, & dit à tous ses Amis, *que Mr. van* Beuningen *l'avoit envoyé promener.*

Peut-on contrevenir aux Loix, & n'être point coupable, lors même qu'on ne les ignore pas ? On dira sans doute que cela n'est pas possible. Cependant ce Conte prouve le contraire.

CONTE.

Chaque Peuple a ses Loix. Le luxe dans Athenes
Etoit puni; point de dépenses vaines,
Sur-tout point de pompeux habits,
Solon en défendoit l'usage,
Il savoit que le luxe amolit le courage;
Dans les spectacles même il n'étoit pas permis
D'être en robe d'étoffe teinte,
D'abord l'amande, & souvent pis.
A l'Intendant des Jeux un jour on porta plainte
Qu'un homme en cet habit venoit d'être surpris,

Et de cette ſage Ordonnance
Il alloit ſubir la rigueur;
Lors que quelques-uns par bonheur
Du Bourgeois accuſé connoiſſant l'indigence,
Fort juſtement dirent à haute voix,
Qu'il ne pouvoit avoir enfreint les Loix,
Et d'aucun luxe au fond être coupable.
On éclaircit la choſe ; il étoit véritable
Qu'un certain Riche ayant vû ce Bourgeois
A demi-nud tout comme un miſérable,
De cette robe un peu trop remarquable
Lui fit préſent, & lui ne s'en ſervit
Que faute de plus ſimple habit.
Ne donnons point dans l'apparence,
Quand nous voyons hors d'œuvre un Blondin ſe guinder;
Et loin de nous perſuader
Que ſon air faſtueux marque ſon opulence,
Concluons-en ſon indigence,
Et diſons d'un ſemblable eſprit :
C'eſt juſtement ce Grec qui n'ayant qu'un habit,
N'en peut changer ſelon la bienſéance.

On dit ſouvent bien des ſottiſes, quand on veut faire le Plaiſant & le diſeur de Bons-Mots. C'eſt un caractere qui eſt difficile à ſoutenir. Il demande beaucoup de jugement, de délicateſſe

teſſe & de prudence. Il faut ſavoir choiſir les occaſions, & ne ſe pas hazarder trop légerement; car il arrive ſouvent qu'une plaiſanterie eſt retorquée avec tant de juſteſſe & ſi vivement, que le Plaiſant n'a rien à repliquer; ce qui l'expoſe à la raillerie de chacun.

Gratiarque, fort mauvais Plaiſant ſans croire l'être, étant un jour avec des femmes ſe mit à railler de la Métempſycoſe, & dit qu'il ſe reſſouvenoit d'avoir été le Veau d'or. Une Dame lui repliqua bruſquement : *Que depuis un ſi long-tems il n'en avoit perdu que la dorure.*

Galiot de Narni, boſſu par le devant,
Et d'une bizarre figure,
Dans la Ville de Sienne entrant ſur ſa monture,
Un Citadin mauvais plaiſant
Lui dit pour le railler: Les autres d'ordinaire
Portent leur paquet par derriere,
Pourquoi portez-vous donc le vôtre devant vous?
C'eſt, répond Galiot, *qu'en Pays de Filoux*
On agit de cette maniere.

Le Poëte *Dante* demandant à un Bourgeois de Florence, quelle heure il étoit; celui-ci lui répondit, qu'il étoit l'heure que les Bêtes alloient boire. *Dante* repartit auſſi-tôt; *Que n'y vas-tu donc?*

On trouve fort peu de perſonnes qui ayent

assez de pouvoir sur eux-mêmes, pour entendre des injures & des invectives sans s'émouvoir, & qui puissent y répondre de sang-froid; l'homme qui s'aime infiniment lui-même, ne pouvant se voir méprisé sans en ressentir une vive douleur. Mais, comme c'est ordinairement par envie & par haine qu'on vomit des injures contre nous, si nous considérions les motifs qui font parler nos Ennemis, nous n'aurions point de peine à nous posséder, & à souffrir tranquillement toutes les sottises qu'on peut dire de nous, & contre nous.

Un Prince qui a fait les délices de ses Sujets, & qui sera en admiration à tous les siécles, ayant été appellé pour regner sur trois Royaumes, dont il a fait tout le bonheur; un Prince voisin qui avoit été son ennemi dès sa naissance, & pendant qu'il étoit encore au berceau, en eut un mortel déplaisir, & on vomit à sa Cour contre ce Prince si magnanime toutes les injures que l'envie peut inspirer. On rapporta au grand Prince dont je déduis ici la merveilleuse modération, les invectives qu'on vomissoit contre lui à la Cour ennemie. Le Courtisan qui en faisoit le recit, n'oublia aucunes des expressions brutales dont on s'étoit servi. Ce grand Roi qui a toujours été le maître absolu de lui-même, aussi-bien que la terreur de ses Ennemis, ne témoigna aucun chagrin de la brutalité de ses Envieux; il se contenta de dire en riant: *Je le vois bien, ils sont fâchez que je sois ici.*

Ce Prince que la valeur, la prudence, &

& mille autres qualitez héroïques élevoient au-dessus de tout ce qu'il y a eu de Héros, ne possédoit pas moins toutes les vertus qui font l'honnête-homme, que celles qui font le Héros. Sa générosité, son désintéressement, sa grandeur d'ame, sa fermeté, son amour pour sa Patrie, le rendoient l'amour des Peuples, & l'admiration de l'Univers. On ne peut pousser plus loin ces vertus, qu'il les a poussées. Jamais il ne s'est démenti, pas même lorsque tout sembloit devoir l'engager à prêter l'oreille aux offres que l'Ennemi de la Patrie lui faisoit. Cette Patrie lui étoit ingrate, & reconnoissoit mal en lui les services signalez qu'elle avoit reçus de ses Ancêtres. L'Ennemi l'avoit mise à deux doigts de sa ruine. Cependant ce Prince dévoué au bonheur de cette même Patrie, ne se souvient plus qu'il a des sujets de plaintes contre elle; il sacrifie tout pour elle, il la sauve du péril, repousse cet orgueilleux Ennemi, l'arrête au milieu de ses Conquêtes, délivre glorieusement sa Patrie, & lui donne en mille rencontres au péril de sa vie des marques de son amour, de son zéle, & de sa fidélité. Il refuse, il rejette toute offre que lui fait l'Ennemi, quelque grandes & quelque éclatantes qu'elles soient. Il suffit qu'elles ayent pour but l'oppression de sa Patrie, & qu'elles tendent à ravir ses droits & ses priviléges; il suffit, dis je, qu'elles ayent ce but, pour qu'il les rejette généreusement. Il ne consulte pas même, s'il sera en état de parer le dernier coup dont sa Patrie est menacée,

s'il n'accepte les offres de l'Ennemi ; il aime mieux, s'il le faut, périr avec elle, que de se sauver en devenant son Souverain. Ces traits de générosité & de grandeur d'ame sont merveilleux, & de pareils exemples ne sont point fréquens; c'est pourquoi je vais les rapporter ici.

Dans ces (*) tems si tristes & si fâcheux pour notre République, la France (†) tâcha d'attirer le Prince dans son parti, & lui fit les offres les plus honorables, & les plus avantageuses pour sa personne & pour sa famille qu'on sauroit s'imaginer. L'amorce la plus délicate qu'on lui présenta, & dont on se promettoit un effet infaillible, fut l'offre qu'on lui fit de le faire Souverain des sept Provinces, sous la protection d'Angleterre & de France, qu'on accompagna encore de mille artifices pour la faire réussir. A dire le vrai, dans un tems où il y avoit si peu de Pays au pouvoir des Etats, le reste étant sous l'eau ou conquis, & ce qu'ils avoient encore étant dans un danger éminent à la premiere gelée, il semble que c'étoit une proposition que toute ame moins grande que celle du Prince, pouvoit accepter. Mais la sienne étoit au-dessus de tout cela. Il répondit toujours sans hésiter: *Qu'il ne trahiroit jamais la confiance qu'on avoit eue en lui, & qu'il ne vendroit jamais la liberté de son Pays, que ses Ancêtres avoient si long-tems défendue.*

Ce-

(*) *En* 1673.
(†) *Mémoires de Mr.* Temple.

Cependant on croyoit ſi fort qu'il hazardoit tout, & qu'il jouoit à tout perdre, qu'un de ſes Domeſtiques qui l'aprochoit de plus près, a rapporté, qu'il avoit pris bien des fois la liberté de contredire le Prince là-deſſus ; & qu'un jour ils en vinrent ſi avant, qu'il lui demanda comment il prétendoit vivre après que la Hollande ſeroit perdue, & s'il y avoit jamais bien penſé. Le Prince lui répondit : *Qu'oui ; qu'il avoit réſolu de ſe retirer ſur ſes Terres en Allemagne, & qu'il aimoit beaucoup mieux y aller paſſer le reſte de ſes jours à la chaſſe, que de vendre ſa Patrie à la France à quelque prix que ce fût.*

L'intérêt de ſes Alliez lui étoit encore plus précieux que le ſien propre. Sa fermété à ce ſujet eſt admirable ; auſſi Mr. *de Lyra* Miniſtre d'Eſpagne diſoit*: Que ſon Maître ſe confioit plus à l'honneur & à la conſtance du Prince, qu'à des traitez.*

Il poſſédoit en Bourgogne des Domaines conſidérables que le Roi de France avoit ſaiſis ; & comme il s'oppoſoit de tout ſon pouvoir à la paix que la France propoſoit (*), parce que cette paix n'étoit pas aſſez avantageuſe pour tous ſes Alliez, on crut pouvoir l'ébranler en l'aſſurant que ces Domaines lui ſeroient conſervez, quand bien cette Province demeureroit aux François, s'il n'aimoit mieux les vendre au Roi de France, au prix qu'il voudroit lui même les eſtimer. Mais le Prince répondit : *Que*

(*) *En* 1675.

Que cela ne lui étoit jamais venu en pensée par rapport à la paix, & qu'aussi cela ne l'empêcheroit jamais d'y consentir; qu'au contraire il seroit bien aise de les perdre, si les Espagnols pouvoient gagner par-là quelque bonne Ville en Flandres.

Environ dans ce même tems, le Prince sollicitoit à la Cour de Madrid une prétention de deux cens mille livres sterlings, dûes à sa famille par la Couronne d'Espagne, depuis la Paix de Munster. On avoit toujours différé de le satisfaire; mais enfin l'Agent du Prince pressa si fort la Reine Régente, qu'il obtint avec beaucoup de peine un ordre pour recevoir cinquante mille livres sterlings; & en conséquence de cet ordre, un des Ministres lui mit en main des lettres de change payables en Flandres, lesquelles furent protestées. Le Duc de *Villa-Hermosa* eut tant de honte de ce traitement, qu'il envoya un exprès au Prince pour lui en faire des excuses, & l'assurer que ce n'étoit la faute, ni de la Reine, ni de ses Ministres, mais seulement celle de la personne par qui on avoit envoyé les billets; le priant au reste de ne prendre pas cela en mauvaise part à l'égard de la Reine. Le Prince répondit, qu'il n'avoit garde de le faire; qu'au contraire il avoit raison d'être satisfait en cela du procédé de la Reine; *Car*, ajouta-t-il, *si elle ne me croyoit pas le plus honnête-homme du monde, elle ne me traiteroit pas de cette maniere. Mais, quoi qu'il en soit, cela ni autre chose semblable ne m'empêchera jamais de faire*

tout

tout ce que je dois à mes Alliez, & à mon honneur.

Voici encore quelques belles paroles de ce Prince. Les Etats lui écrivirent un jour pour le conjurer de ne ſe plus expoſer comme il faiſoit. Il leur répondit: *Qu'il ne s'expoſeroit point ſans néceſſité; mais que le Bien de l'Etat ne lui permettoit pas de s'exempter de tout danger.*

Comme il s'expoſoit trop au paſſage de la Boine, un Officier qui étoit près de lui prenant la liberté de lui dire, que l'endroit où il ſe trouvoit, étoit trop dangereux, il lui répondit: *Si vous avez peur, mettez-vous derriere moi.*

Ce même Prince, lorſqu'il n'étoit encore que Prince d'*Orange*, fit cette réponſe à un Colonel trop curieux. Comme il étoit en marche pour quelque expédition militaire, cet Officier le pria de lui dire quel étoit ſon deſſein. Le Prince lui demanda, ſi, au cas qu'il le fût, il n'en diroit rien à perſonne. Le Colonel lui ayant proteſté que non, Son Alteſſe lui repliqua: *Que le Ciel lui avoit auſſi accordé le don de ſavoir garder un ſecret.*

Il y avoit déja quelques années que ſon illuſtre Epouſe étoit morte, lors qu'on lui parla d'un ſecond mariage; il dit à ce ſujet: *Que ſi d'autres avoient ſi-tôt oublié la Reine, que pour lui il ne l'avoit pas oubliée.*

Son courage & ſon intrépidité dans les plus grands périls, eſt au-deſſus de tout ce qu'on en peut dire. Il n'a jamais craint la mort;

mort; & même lorſqu'elle vint ſe préſenter à lui dans les derniers momens de ſa vie, elle ne lui parut pas terrible, ni ne lui fit point perdre ſa merveilleuſe tranquillité : car les Médecins différant de répondre combien ils croyoient qu'il vivroit encore, ce vaillant Héros leur dit : *Pourquoi balancez-vous ſi long-tems ? Je n'ai jamais craint la mort.*

Une ſédition ayant été excitée par une Femme & par un Evêque, quelqu'un dit agréablement au ſujet de ces émotions populaires : *Peut-on nier que ce ne ſoit un Monſtre, ayant pour Chefs un Evêque & une Femme ?*

L'Evêque de *Siguença* qui prétendoit à l'Archevêché de *Seville*, ſollicitoit une grande ſomme d'argent, par le moyen de quelque impoſition. Le Comte de *Fuenſalida* s'y oppoſa, & dit qu'il ne falloit pas que ce fût de cette maniere, mais par une autre voye. L'Evêque fort en colere dit au Comte : *Votre Seigneurie ſait-elle ce que c'eſt que maltôte ?* Il répondit avec modération : *Oui, Monſieur, c'eſt l'Archevêché de Seville qui eſt vacant.*

L'Empereur *Fréderic* voyant le tréſor du Duc de Florence, lequel d'une condition médiocre étoit parvenu juſqu'à un ſi haut état, & à tant de richeſſes, dit : *O ! que cet Homme à été obligé de ſouffrir de murmures & d'injures, avant qu'il ſoit devenu ſi riche !*

Comme on reprochoit à *Zeuxis*, qu'il mettoit trop de tems à achever ſes Portraits ; il répondit : *J'avoue que j'employe un long-tems à cela, mais auſſi c'eſt pour long-tems que je les peins.*

Mr.

Mr. de *Joyeuse* en sortant des Capucins, interpréta ainsi ces quatre lettres du Crucifix, J. N. R. J. *Je n'y rentrerai jamais.*

Voici une adresse particuliere dont se servit un Indien, pour convaincre un Espagnol de lui avoir dérobé son Cheval. Comme cet Indien vid que le Juge, quelque peine qu'il eût prise pour interroger l'Accusé, ne pouvoit trouver de preuve du vol, il jetta son manteau sur la tête du Cheval qui lui avoit été pris, & demanda au Voleur de quel œil le Cheval étoit borgne. Le Voleur se trouva fort embarrassé, & néanmoins pour ne pas demeurer court, il répondit au hazard, que c'étoit de l'œil droit. Alors l'Indien découvrant la tête du Cheval: *On voit bien*, dit-il, *que le Cheval n'est pas à toi; car tu ne sais pas qu'il n'est borgne, ni de l'œil droit, ni de l'œil gauche.*

Il n'y a dans le Monde que trop d'exemples qui prouvent la vérité de ce que Mr. *Boursault* met dans la bouche d'*Esope*, Scene 3. Acte 5. de sa Comédie des *Fables d'Esope* en ces termes.

ESOPE.

De tous les tems le foible eut toujours tort.
Le plus cruel des droits est le droit du plus fort.
Il faut que le plus foible ait dans son infortune,

Pour

Pour fléchir le plus fort, trente raiſons contre une :
Encor aſſez ſouvent celles qu'il peut avoir,
Servent-elles de peu comme vous allez voir.

LE LOUP ET L'AGNEAU.

Un Loup ſe trouvant à boire
Où bûvoit un jeune Agneau,
Eut d'abord l'ame aſſez noire
Pour lui vouloir faire accroire
Qu'il avoit troublé ſon eau.
Qui te rend ſi téméraire?
Lui dit ce traître en courroux.
L'Agneau qui juſtement craint ſa dent ſanguinaire,
Prenant, pour le toucher, un ton flateur & doux:
Eh! comment, Monſeigneur, cela ſe peut-il faire?
Je me ſuis par reſpect mis au-deſſous de vous.
J'ai toujours ſur le cœur une vieille querelle,
Répondit la Bête cruelle,
Où tu te déclaras mon mortel Ennemi;
Depuis ſix mois entiers j'en cherche la vengeance.
Je n'ai, répond l'Agneau, que deux mois & demi;
Comment pouvois-je alors vous faire quelque offenſe?
Ta Mere qui me hait, & qui ne ſait pourquoi,
Me fit par deux mâtins hier fort long-tems pourſuivre.

Ma

Ma Mere cessa de vivre
Quand elle accoucha de moi.
C'est donc ton Pere? Mon Pere
Du Boucher inhumain a senti la fureur.
C'est donc ta Sœur, ou ton Frere?
Je n'ai ni Frere ni Sœur.
Oh bien, qui que ce soit, il faut que je me venge;
Je suis las d'écouter tout ce que tu me dis.
Lors, sans plus de raison, il l'égorge & le mange.
Force Grands font de même à l'égard des Petits.

N'est-il pas vrai?

COLINETTE.

Pierrot, le joli Conte?

PIERROT.

Eh fi! Mordié; le Loup devroit mourir de honte;
L'Agneau bûvoit à part, & ne lui disoit mot.

ESOPE.

Ma pauvre Colinette, & mon pauvre Pierrot,
Voilà comme à-peu-près, par le commun usage,
Font envers leurs Vassaux les Seigneurs de Village.
Quand d'un Bois, ou d'un Champ, il leur plaît un morceau,

Des Agneaux malheureux troublent toujours leur
eau;
Et pour peu qu'on réſiſte aux raiſons qu'ils ſe forgent,
Non contens de les tondre, on voit qu'ils les égorgent.

Rabelais accompagnant un jour le Cardinal *de Bellay*, lors que cette Eminence fût ſaluer le Pape, & voyant que ce Cardinal ſe proſternoit devant ſa Sainteté, & baiſoit ſes pieds ſelon la coutume, il s'enfuit, & tira la porte après lui. Le Cardinal étant retourné chez lui, reprocha à *Rabelais* l'affront qu'il lui avoit fait, & lui demanda, qui l'avoit obligé à faire cette ſottiſe. *Comment!* répondit-il, *Monſeigneur, voyant que vous qui êtes Cardinal, Prince, & mon Maître, baiſiez les pieds du Pape, n'avois-je pas raiſon de croire, qu'il eût fallu que moi qui ne ſuis qu'un Maraud au prix de vous, lui euſſe baiſé le derriere? Car il n'auroit pas été raiſonnable, qu'on m'eût traité de la même maniere que vous.*

Cela fut rapporté au Pape qui s'en offenſa très-fort; & *Rabelais* ayant fait depuis quelques autres plaiſanteries qui déplûrent à ce Pontife, il fut obligé de quitter Rome, & de s'en retourner en France en très-pauvre équipage, & ſans argent. Cette derniere circonſtance étoit la plus ſenſible, & l'embarraſſoit le plus; mais ſon eſprit le tira d'intrigue. Il étoit proche de Lyon, lors qu'il s'aviſa d'un plai-

plaiſant ſtratagême, qui auroit été dangereux, & peut-être funeſte à tout autre qu'à lui. Il emplit ſa valiſe de toutes ſortes de guenilles qu'il trouva à la Porte de Lyon. Il fut enſuite demander à la premiere Auberge une chambre commode, mais qui fût à l'écart au fond du logis; & un petit garçon pour le ſervir qui ſût lire & écrire. Il ſe fit apporter de quoi boire & manger, & dit à l'Hôteſſe: „ Quoique vous me voyez à pied, & en mau„ vais équipage, je vous payerai mieux que per„ ſonne ne vous a jamais payé. „ Après cela il ſe fit apporter de l'encre; & en attendant le petit garçon qu'il avoit demandé, il fit pluſieurs petits paquets, & les emplit de cendre. Quand le petit garçon fut venu, il lui fit écrire divers billets avec ces différentes adreſſes; ſur l'un, *Poiſon pour le Roi*; ſur un autre, *Poiſon pour la Reine*; ſur le troiſiéme. *Poiſon pour M. le Duc d'Orléans*; & les autres étoient pour toute la Famille Royale. Il attacha ſur chaque paquet un de ces billets, & dit au petit garçon qui étoit fils de l'Hôteſſe: *Mon enfant, gardetoi bien de dire à ta Mere, ou à quelque autre perſonne, la moindre choſe de ce que tu viens de voir; car ma vie & la tienne en dépendent.* Après quoi il mit tous ces paquets dans ſa valiſe, & ſe fit apporter le dîné. Pendant qu'il mangeoit, le petit garçon fut rapporter à ſa Mere tout ce qui s'étoit paſſé; ce qui donna une terrible allarme à cette femme. Elle fut auſſi-tôt en informer la Juſtice, qui envoya arrêter *Rabelais*, & s'aſſurer de ſa valiſe, après

avoir fait quelques informations. L'air bizarre & ſombre qu'il affectoit, le deſordre où il étoit par la fatigue qu'il avoit ſoufferte en chemin, & les réponſes étranges qu'il donnoit, le rendoient fort ſuſpect; car ce qu'il diſoit le plus ſouvent, c'étoit: *Gardez bien tout ce qui eſt dans ma valiſe, & conduiſez-moi devant le Roi, j'ai des choſes ſurprenantes & de la derniere importance à lui dire.*

On prépara tout ce qui étoit néceſſaire pour le voyage, & *Rabelais* fut conduit à Paris par le Prévôt & ſes Sergens, qui le défrayerent par-tout, & le firent bien traiter. Etant arrivé à Paris, il fut conduit devant le Roi, dont il étoit connu, & qui lui demanda, où il avoit laiſſé le Cardinal de *Bellay*, & qui l'avoit mis dans ce chétif état. Le Prévôt dit au Roi quel étoit le ſujet de ſon voyage, montra la valiſe & les paquets, & les informations qu'il avoit faites. Alors *Rabelais* avoua tout ingénûment au Roi, ouvrit les prétendus paquets de poiſon, & convainquit tous ceux qui les virent, que ce n'étoit que de la cendre. *Rabelais* fut auſſi-tôt relâché, & on ſe divertit à la Cour de cette adreſſe. Il n'y eut que les Sergens de trompez, leur peine fut perdue; & le Lieutenant-Criminel de Lyon qui avoit fait tous les fraix du voyage, n'en fut point rembourſé.

Rabelais étoit d'une humeur fort enjouée. C'eſt lui qui eſt l'Auteur de l'Hiſtoire de *Gargantua* & de *Pentagruel*, Satire ingénieuſe de divers déréglemens de ſon tems. Le Cardinal

nal de *Bellay* eut une eſtime & une amitié particuliere pour lui. Il étoit bien venu à la Cour, & chez les Grands qui prenoient plaiſir à l'entendre. Quoiqu'il fût fort bouffon, c'étoit un des plus grands Hommes de ſon ſiécle. Il étudia en Médecine à Montpellier, & prit le Bonnet de Docteur. Il a fait des Ouvrages de Médecine, qui prouvent la connoiſſance qu'il avoit de cet Art; auſſi s'acquit-il une ſi grande réputation dans cette Ville, qu'on y garde encore ſa Robe avec vénération. On en revêtit d'une ſemblable ceux qui ſont reçus Bacheliers. Il ſavoit diverſes Langues Orientales, &c... Enfin c'étoit un des plus ſavans Hommes d'alors Il mourut à Paris en 1553. On lui fit cette Epitaphe:

Pluton, Prince du noir Empire,
Où les tiens ne rient jamais,
Reçois aujourd'hui *Rabelais*,
Et vous aurez tous de quoi rire.

Voici encore quelques-unes de ſes plaiſanteries. Voyant qu'on avoit ſervi au dîner d'un Cardinal dont il étoit Médecin, une lamproye rôtie, il frappa (ſuivant ſon ordinaire) ſur le bord du plat avec une baguette, en diſant: *Duræ digeſtionis*: Que cela étoit d'une dure digeſtion. Le Cardinal qui aimoit ſa ſanté, & qui ne croyoit rien de ſi pernicieux pour le corps, que de manger des viandes qui ne ſe digerent pas aiſément, fit ôter promptement

le plat & la lamproye. *Rabelais* ſe la fit enſuite ſervir. Le Cardinal voyant qu'il la mangeoit, lui dit : Comment ! *Rabelais*, vous avez dit que cette lamproye étoit *duræ digeſtionis*, & cependant vous en mangez ? *Vous vous trompez*, *Monſeigneur*, lui repartit Rabelais, *je parlois du plat*, *&* *non pas de la lamproye.*

Des Etudians de Montpellier ayant fait quelques deſordres dans la Ville, qui attirerent des plaintes à la Cour contre l'Univerſité, on la priva d'une partie de ſes libertez & priviléges. *Rabelais* étant alors à Montpellier, participa au chagrin que cette nouvelle donna aux Académiciens. Il alla à Paris ſe préſenter en habit & en bonnet de Docteur chez le Chancelier *du Prat*. Le Suiſſe qui le prit pour un fou, lui ayant demandé ce qu'il vouloit, *Rabelais* répondit en Latin ; & comme le Suiſſe n'y entendoit rien, on fit venir un des Officiers du Chancelier qui ſavoit cette langue. Lorſque *Rabelais* l'entendit, il lui parla Grec. On lui préſenta un homme qui entendoit parfaitement le Grec, à qui le Docteur parla Hébreu ; & ſi on lui parloit Hébreu, il répondoit en Arabe, en Siriaque, &c. De maniere qu'ayant épuiſé la ſcience de l'hôtel du Chancelier, ce Seigneur demanda à le voir ; & *Rabelais* l'ayant harangué en faveur de tous ceux qui faiſoient leurs études à Montpellier, il en obtint le rétabliſſement de tous les priviléges qu'on leur avoit ôtez.

Sa mort fut pareille à ſa vie ; car il conſerva

va ſon humeur gaye juſqu'au moment qu'il expira. Le Cardinal de *Bellay* ſachant qu'il étoit fort malade, envoya un Page s'informer de ſa ſanté. Il le fit entrer, (c'étoit dans le tems qu'il recevoit l'extrême-Onction, & que le Prêtre étoit occupé à frotter ſes pieds d'huile,) & lui dit: *Dis à ton Maître, qu'il me faudra bien-tôt faire le voyage, puiſqu'on graiſſe mes bottes.* Un peu avant mourir, il dit: *Tirez le rideau, la farce eſt jouée.*

IMITATION

*De Douze Epigrammes d'*Owen, *par M. de* Saint-Uſſans.

I.

Si bonus es, melior, non major, tempore fies:
Si magnus, major tempore, non melior.

Veux-tu, ſans conſulter ta main ni ton viſage,
Voir de ton avenir un aſſuré préſage?
Voi dans l'état preſent ta fortune & ton cœur.
Es-tu ſage? En vivant tu deviendras plus ſage,
Sans devenir plus grand Seigneur.
Es-tu grand? En vivant, ſans devenir meilleur,
Tu t'agrandiras davantage.

II.

Omnia despera prudenter, & omnia spera
Fortiter; ut caveas omnia, nil metuas.

Fui d'être en tes desseins timide ou téméraire,
L'un nuit autant que l'autre à les conduire à bout:
Espere en courageux, en prudent desespere;
Ne crains rien, & prens garde à tout.

III.

Occidit heu! postquam multos occidit amantes,
Et cinis est hodiè quæ fuit ignis heri.

L'aimable *Iris*, qui mit tant d'Amans au tombeau,
Du tombeau n'a pu se défendre;
Et ce feu qui fut hier si beau,
N'est aujourd'hui qu'un peu de cendre.

IV.

Mortuus est, quasi victurus post funera non sit;
Sic vixit tanquam non moriturus erat.

Après avoir vécu sans souci de son sort,
Comme s'il n'étoit point de mort après la vie,
George est enfin mort en impie,
Comme s'il n'étoit point de vie après la mort.

V.

V.

Efficiunt hominem vir & uxor amabilis unum;
Sic homo fit quadrupes, qui fuit ante bipes.

La façon de parler commune
Veut que femme & mari ne ſoient que deux moitiez.
Bêtes ſont donc les mariez?
Deux moitiez à deux pieds chacune
Faiſant un tout à quatre pieds.

VI.

Nil mihi das? ais, poſt funera. Quare
Non moreris? bis dat, Pontice, *qui citò dat.*

Jamais de rien donner il ne te prend envie.
Tout à la mort, dis-tu, mais rien pendant la vie.
Meurs donc vîte, ſi tu m'en crois,
Qui donne tôt donne deux fois.

VII.

Quas tu dixiſti nugas, non eſſe putaſti.
Non dico nugas eſſe, ſed eſſe puto.

Lorſque *Lubin* me dit, pour ſe faire encenſer,
Qu'il n'eſt qu'un Ignorant en l'art de bien écrire,

Il me le dit ſans le penſer,
Je le penſe ſans le lui dire.

VIII.

Devotos, inquis, facit ignorantia. Primum
Inter Devotos do tibi, Rufe, *loçum.*

Pour faire l'eſprit-fort, & pour dire un bon-mot,
Toute dévotion, dis-tu, vient d'ignorance.
S'il en faut croire à ta ſentence,
Dieu! que tu dois être dévot!

IX.

Cervus, uti perhibent, mutat ramoſa quotannis
Cornua; quotidie Vir, Galatea, *tuus.*

Le Cerf, comme j'ai lû dans un Naturaliſte,
Change tous les ans ſon bois;
Et le Mari de *Caliſte*
Tous les jours quatre ou cinq fois.

X.

O utinam in Cœlis eſſem! tibi dicere mos eſt.
Dicunt Hœredes non minus, O utinam!

Quand

Quand tu dis quelquefois dans ton chagrin extrême :
Ah plût-à-Dieu, fuſſe-je en Paradis !
Ton Héritier dit plût-à-Dieu de même,
D'auſſi bon cœur que tu le dis.

XI.

Non tibi tanta fides facere ut miracula poſſis ;
Tanta nec ut poſſis credere facta fides.

Les miracles, *Robin*, ne te ſont pas aiſez,
Tu n'as pas la foi néceſſaire.
Comment l'aurois-tu pour en faire,
Si pour ceux qui ſont faits, tu n'en as pas aſſez ?

XII.

Improbus es : nil te ſæclum juvat ergo futurum.
Stultus es : hoc ſæclum te juvat ergo nihil.

Claude eſt ſot ; que lui ſert d'être en ce monde-ci ?
S'il vit, il ſera miſerable.
Claude eſt méchant ; que faire en l'autre monde auſſi ?
S'il meurt, il faut qu'il aille au Diable.

IMI-

IMITATION

De quelques autres Epigrammes d'Owen *par Mr.* le B.

In quo me videam, ſpeculum mihi, Paula, *dediſti;*
In quo te poſſim cernere, malo dares.

Tu m'as fait préſent d'un miroir,
Où je ne puis voir que moi-même.
Belle, pour qui je ſens une tendreſſe extrême,
Donne m'en un plutôt, où je puiſſe te voir.

Sit formoſa aliis uxor, tibi ſit bona; neſcis
Quàm noceat caſtæ forma pudicitiæ.

Ne prens point de Femme ſi belle,
Croi-moi, *Damis*, pour ton bonheur,
Si tu veux qu'elle ſoit fidelle;
La beauté nuit à la pudeur.

Tu dare promittis, nec das mihi munera, Simon:
Nil tibi debebo, ſi mihi tardè dabis.

Tu me flates toujours d'une vaine eſperance,
Tu promets & ne donnes rien;

Si

Si tu tardes encore à me faire du bien,
Tu me dispenseras de la reconnoissance.

O! quàm turpe viro muliebri incedere cultu,
Molliaque evulsis reddere crura pilis.

L'Homme doit se faire un scrupule
D'étudier ces ornemens
Qui peuvent lui donner plus ou moins d'agrément,
Et laisser à la Femme un soin si ridicule.

Omnibus invisa est stolidæ jactantia mentis;
Dum de te loqueris, gloria nulla tua est.

Timante a de l'esprit, *Timante* a du courage,
Mes yeux en ont été mille fois les témoins:
Je l'estimerois davantage,
Si lui même s'estimoit moins.

Si modò me spernis, mutatâ veste redibo;
Quod mihi non dederis, vestibus ipse dabis.

Vous me faites assez connoître,
Que je suis de vous méprisé;
Je vai changer d'habit, & j'obtiendrai peut-être
Ce que vous m'avez refusé.

Fur

Furtum non facies, Juriſtæ ſcribitur hæc lex;
Hæc, non occides, pertinet ad Medicum.

Dans ſes Commandemens, ſi remplis de ſageſſe,
Dieu dit: Ne ſoyez point aſſaſſins ni voleurs.
Ne tuez point, aux Médecins s'adreſſe;
Ne volez point, s'adreſſe aux Procureurs.

Eſt bona res uxor, melior bona, at optima nulla;
Contingat nobis optima, nulla tibi.

Prendre Femme, *Damis*, c'eſt ſe donner un maître,
Tu dois m'en croire ſur ce point;
Quelque bonne qu'elle puiſſe être,
Il vaut bien mieux n'en avoir point.

Uxorem, jam Feſte Senex, vis ducere? doctam
Angligenæ Lili conſule Grammaticam,
Illic invenies indeclinabile cornu;
Hunc ſcopulum pauci præteriere ſenes.

Tu veux prendre une Femme aimable,
Sans penſer, Vieillard imprudent,
A cet écueil inévitable,
Où on voit tes pareils échouer ſi ſouvent.

Esse in Naturâ vacuum, cur, Marce, *negasti?*
Cui tamen ingenii tam sit inane caput.

Avec ton emphase ordinaire
Tu soutiens, & n'en démors pas,
Qu'il n'est point de vuide ici-bas,
Ta tête prouve le contraire.

Quod Fortuna favet Fatuis, mihi credere non vis;
Si mihi non credis, Pannice, *crede tibi.*

La Fortune jamais aux Sots n'est favorable,
Dis-tu souvent; c'est une erreur:
Si sur ce que je dis, je n'en suis pas croyable,
On doit le croire au moins, en voyant ton bonheur.

Omnia cum dixti, superest tibi dicere, dixi;
Hæc mihi sermonis vox placet una tui.

Ton Discours est farci de Grec & de Latin;
On y voit l'Hyperbole, on y voit l'Antithése,
L'Exordre en est fort beau; mais qu'il ne t'en déplaise,
Ce que j'en ai trouvé de plus beau, c'est la Fin.

Cap-

Captivum, Line, *te tenet ignorantia duplex:*
Scis nihil, & nescis te quoque scire nihil.

Linus se croit habile & rempli de science,
Mais je plains sa double ignorance;
Il ne sait rien, je le sai bien,
Et ne sait pas qu'il ne sait rien.

Omnia me, dùm junior essem, scire putabam:
Quò scio plus, hoc me nunc scio scire minus.

Je croyois savoir tout, quand j'étois jeune encore;
A present plus je sai, plus je vois que j'ignore.

Un (*) Ambassadeur de *Charles-Quint* étant appellé à l'audience de *Soliman* Empereur des Turcs; s'avisa d'un très-subtil expédient au moment qu'il y fut introduit; car voyant qu'il n'y avoit point de siége pour lui, & que ce n'étoit point par oubli, mais par orgueil, qu'on le faisoit tenir debout, il ôta son manteau, & s'assit dessus avec autant de liberté, que si c'eût été un usage établi de longue main; puis il exposa sa commission sans trouble & sans em-

(*) *Réflex. Polit. sur* Tacite.

embarras, *Soliman* admirant également sa presence d'esprit & son assurance. Au sortir de la chambre, averti de prendre son manteau qu'on croyoit qu'il oublioit, il répondit avec gravité & douceur : *Que les Ambassadeurs de l'Empereur son Maître n'avoient pas accoutumé de porter leurs siéges avec eux.* Voilà comment un Ambassadeur adroit peut augmenter les honneurs de son Ambassade, & gagner en un moment un point d'importance, dont on ne viendroit peut-être jamais à bout par une longue négociation.

Quelque tems après l'exécution de Mr. *d'Olden-Barnevelt* Grand Pensionnaire de Hollande, un célebre Avocat dit à l'un des Juges de ce Ministre : *On dit trois choses de vous, que je ne saurois croire. La premiere, que vous n'avez gueres d'esprit : La seconde, que vous êtes avare : Je ne me souviens plus de la troisiéme. La premiere*, continua-t-il, *ne sauroit être vraie ; car vous avez sû trouver le Pensionnaire coupable d'un crime digne de mort ; ce que les plus habiles Jurisconsultes n'ont pu faire. La seconde n'est pas moins fausse ; car vous avez aidé, pour* (*) 2400. *florins, à rendre une sentence que je n'aurois pas voulu rendre pour tous les Biens du monde.*

Il est difficile de ne pas céder à l'ambition, lors qu'il se présente une rencontre favorable de

(*) *Les Juges de* Barnevelt *eurent chacun pour leurs vacations* 2400. *florins.*

de la ſatisfaire. On eſt naturellement porté à ſouhaiter plus d'autorité ou de grandeur qu'on n'en poſſéde, & on s'efforce toujours à s'élever autant qu'on le peut. On met tout en uſage pour y parvenir; auſſi eſt il bien rare de trouver quelqu'un aſſez content de ſon ſort, ou aſſez indifférent pour ne pas rechercher une condition qui l'éleve au-deſſus des autres, ou pour la refuſer, ſi elle lui eſt offerte. *Fabrice* Général Romain a donné pluſieurs fois des preuves d'une vertu que l'ambition ne pouvoit ébranler. Quelque conſidérables que fuſſent les charges qu'il poſſédoit, il n'amaſſa point de richeſſes; mais il vécut, & mourut dans l'indigence. *Pyrrhus* lui offrit un jour la premiere place après lui dans ſon Royaume, s'imaginant qu'il n'auroit garde de déliberer ſur un parti ſi avantageux, & qu'il ne feroit point difficulté de changer ſa pauvreté pour des richeſſes. Mais le (*) pauvre Citoyen répondit au riche Prince : *Je vous aime trop*, Pyrrhus, *pour accepter la condition que vous me faites. Si j'étois aujourd'hui votre Favori, qui vous a aſſuré que je ne fuſſe pas demain votre Maître? Vous valez beaucoup à la vérité; mais vous coutez encore plus. Et croyez-vous que ſi vos Sujets m'avoient connu, ils n'aimaſſent pas mieux recevoir de moi des exemptions & la ſûreté de tout ce qu'ils ont, que de vous payer des tributs, & de n'avoir rien qui ſoit à eux? Ne me faites donc plus des offres qui vous ruineroient, ſi je vous prenois au mot; & ne me promet-*

(*) Balzac *Oeuv. Div.*

mettez pas ce que vous ne pouvez tenir, que par la perte de votre Couronne.

Ce n'eſt pas dans cette ſeule occaſion que le deſintéreſſement de ce Grand-homme parut. Les *Samnites* vinrent un jour lui offrir de grandes ſommes, lui diſant : „ Qu'ils avoient „ remarqué que ſa maiſon n'avoit pas la ma- „ gnificence & la ſplendeur, que méritoit un „ auſſi Grand-homme que lui. „ Il porta les mains ſur ſes cinq ſens, & dit aux Députez : *Que tandis qu'il pourroit commander aux parties qu'il venoit de toucher, il n'auroit beſoin de rien; qu'ainſi il les prioit de remporter leur argent.*

Péricles étant un jour preſſé par un de ſes amis de faire un faux ſerment pour lui, répondit : *Je me fais un devoir de ſervir mes amis, mais non pas juſqu'à offenſer les Dieux.*

Des Ambaſſadeurs d'*Alexandre* apporterent un jour de grands préſens de la part de ce Prince à *Phocion*. Pourquoi votre Maître m'a-t-il envoyé ces préſens, leur dit *Phocion*? C'eſt parce qu'il vous eſtime le plus homme de bien d'Athénes, répondirent-ils. *Qu'il me laiſſe donc être tel qu'il me croit*, leur repliqua-t-il.

Darius Roi de Perſe envoyant auſſi de grands préſens à *Epaminondas*, ceux qui les lui porterent, reçurent cette réponſe de ce grand Capitaine : *Si Darius veut être ami des Thébains, il n'eſt pas néceſſaire qu'il achete mon amitié; & s'il a d'autres ſentimens, il n'eſt pas aſſez riche pour me corrompre.*

Le Philoſophe *Démétrius* tenant ſes Concitoyens en garde contre l'ambition de *Céſar*, ce

Prince lui envoya un de ſes Officiers, pour tâcher de le corrompre. Voici ce qu'ils ſe dirent:

L' OFFICIER.

Céſar, l'amour de Rome & la terreur du monde,
Eſt pénétré pour vous d'une eſtime profonde.

DEMETRIUS.

Mais pourquoi daigne-t-il me le faire ſavoir?

L' OFFICIER.

Il ſait ce qu'en ces lieux vous avez de pouvoir.

DEMETRIUS.

Que lui fait ce pouvoir?

L' OFFICIER.

Hé! faut-il vous le dire?
Voilà deux cens talens dont il prévient vos ſoins.

DEMETRIUS.

S'il vouloit me tenter, il devoit bien du moins
Me faire offrir tout ſon Empire.

Xé-

Xénocrate refusa des présens qu'*Alexandre* lui avoit envoyez; & après avoir traité de son ordinaire qui étoit fort simple, les Ambassadeurs de ce Prince: *Vous voyez bien*, leur dit-il, *que je n'ai pas besoin de ce que vous me présentez, puisque je me contente de peu.*

Les *Samnites* ayant envoyé des Députez avec de grands présens à *Curius Dentatus*, ceux-ci le trouverent assis auprès du feu sur un méchant siége, mangeant un fort maigre dîné dans un plat de bois. A peine eurent-ils commencé à lui parler de ce qu'ils lui venoient présenter de la part des *Samnites*, qu'il les intorrompit. *Hé dequoi vous avisez-vous*, leur dit-il, *de vous charger d'une telle commission? Remportez votre argent avec vos autres présens, & faites savoir à ceux qui vous envoyent, que* Curius *aime mieux commander aux Riches, que d'être Riche lui-même; & vous ressouvenez enfin, qu'il est encore plus mal aisé de me corrompre, que de me vaincre en bataille rangée.*

Xerxès ayant mandé à *Léonidas* que s'il vouloit s'accommoder avec lui, il le feroit Roi de toute la Gréce: *J'aime bien mieux*, répondit-il *mourir généreusement pour ma Patrie, que d'y regner injustement.*

Un grand Capitaine fit un jour cette généreuse réponse à ceux qui tentoient sa fidélité par des largesses: *Si ce que le Roi demande, est raisonnable, je le ferai pour rien; mais si c'est une chose injuste, il n'a pas assez de trésors pour me séduire.*

Quelqu'un fut porter un jour au Philosophe

Tymon deux coupes d'argent, l'une pleine de piéces d'or, & l'autre de piéces d'argent; afin qu'il lui rendît ſervice dans une affaire importante. *Tymon* ſe prit à ſourire, & lui demanda : *Qu'aimez-vous mieux m'avoir pour Ami, ou pour Mercénaire?* L'autre ayant répondu, qu'il aimoit beaucoup mieux l'avoir pour Ami, que pour Mercénaire: *Et bien*, lui dit Tymon, *remportez donc tout-à-l'heure ces préſens avec vous*

Un Milord avoit un procès
Devant *Thomas Morus* Chancelier d'Angleterre.
Il étoit queſtion d'une fort groſſe Terre.
Le Milord inquiet en craignoit le ſuccès.
Pour rendre à ſes deſirs ſon Juge favorable,
Il envoya lui préſenter
Deux gros flacons d'argent d'un prix conſidérable,
Et très-capables de tenter
Tout autre Magiſtrat à l'honneur moins ſenſible.
Mais *Morus*, Juge incorruptible,
Et d'un mérite ſingulier,
Fit emplir par ſon Sommelier
Ces deux flacons d'un vin d'élite,
Qu'il conſervoit dans ſon cellier.
Au Valet du Milord il les rendit enſuite.
Mon Ami, lui dit-il, au Milord tu diras,
Que c'eſt-là du vin vieux qui vaut de l'hipocras,

Et

Et qu'il eſt fort à ſon ſervice.
Par cet agréable artifice
Il lui renvoya ſon préſent;
Et rendit ſi bonne Juſtice,
Que le Milord en fut content. (*)

Dom *Pedre* Roi de Portugal diſoit : *Que celui là ne méritoit pas d'être Roi qui laiſſoit paſſer un jour ſans faire du bien à ſon Etat.*

Laiſſez venir le monde à moi, diſoit l'Empereur Rodolphe ; *car je ne ſuis pas Empereur pour être renfermé dans une boëte.*

Un Priſonnier de guerre ayant été vendu comme eſclave, le Maître qui l'avoit eu pour ſon argent, s'enquit de lui s'il ſeroit homme de bien ? *Oui*, reprit-il, *quand même vous ne m'auriez pas acheté.*

Dom *Juan* Roi de Portugal aſſiſtant au jugement d'un procès criminel, comme les voix ſe trouverent partagées, & qu'on lui eût demandé la ſienne, il dit à ceux qui avoient opiné à la mort : *Vous avez équitablement fait de condamner cet homme, je voudrois que les autres vous euſſent ſuivis ; mais cependant je l'abſous, afin qu'il ne ſoit pas dit, que pour la ſeule voix du Roi on ait fait mourir un Sujet.*

Démonax diſoit : *On s'embarraſſe de ſavoir comment le monde eſt fait, & on ne prend aucun ſoin de ſavoir comment on eſt fait ſoi-même ; ce qui nous eſt d'une bien plus grande conſéquence.*

(*) *Oeuv. Div. de* Baraton.

Louis Podius avertit le Roi *Alphonse*, qu'il pouvoit tirer des Véniticns & des Florentins plus de deux cens mille ducats, pour la paix qu'ils lui demandoient. *Je sais donner la paix*, répondit ce Prince; *je ne la sais point vendre.*

On rapporte de *Côme de Médicis* qu'ayant fait bâtir une belle Eglise, un Cloître, & deux Hôpitaux, outre quelques autres monumens de piété, & leur ayant donné de grands revenus, quelqu'un le loua beaucoup de ces ouvrages extraordinaires, comme d'une action pour laquelle il méritoit une grande recompense dans le Ciel. A quoi il répondit: *Il est vrai que j'ai employé beaucoup d'argent à cela; & cependant quand j'examine mes comptes, je ne trouve point que Dieu me doive un seul denier, mais je reste encore son débiteur.*

Un fort honnête-homme étoit persécuté par un fâcheux qui lui disoit des injures, & qui ne lui donnoit point de repos: *Fassent les Dieux*, lui dit-il, *que tu sois aussi maître de ta langue, que je le suis de mes oreilles. Tout ce que tu dis ne me touche point, & ne crois pas que je me mette en colere contre toi.* (*) Je voudrois que bien des gens eussent un peu de cet esprit; ils ne se laisseroient pas aller à leurs emportemens, qui font perdre toute l'idée qu'on avoit de leur mérite.

Une jeune Personne disoit, qu'à son âge il étoit impossible de résister au panchant qu'on a à la galanterie. *Il est vrai*, répondit Thomas Mo-

(*) *Réflex. sur ce qui peut plaire &c. par Mr. l'Abbé de* Bellegarde.

Morus, *que celles qui s'étudient toute leur vie à donner de l'amour, ne peuvent gueres s'empêcher d'en prendre beaucoup.*

Et à la même qui se plaignoit du chaud, un jour qu'elle étoit fort parée & toute brillante de pierreries : *Vous portez sur vous*, dit-il, *des maisons toutes entieres, des vignes, de grands héritages, je ne m'étonne pas que vous succombiez sous le faix.*

Un certain Gaillard ayant tué d'un coup de hallebarde un chien qui le vouloit mordre, & étant cité devant le Juge par le maître du chien, le Juge lui demanda pourquoi il avoit tué ce chien. L'autre lui ayant répondu que c'étoit en se défendant contre lui, le Juge lui repartit : *Tu devois tourner le manche de ta hallebarde, & non pas la pointe. Je l'aurois fait*, repliqua l'Accusé, *s'il eût voulu me mordre de la queuë, & non pas des dents.*

CONTE.

Catin grondoit *Martin* un soir,
Et le grondoit fort en colere,
L'appelloit hardi, téméraire,
D'oser si tard la venir voir.
Martin, pour appaiser la Belle,
S'excusoit du mieux qu'il pouvoit ;
Et tems & paroles perdoit,
Catin le grondoit de plus belle.

Enfin tant s'excufa *Martin*,
Et toujours tant gronda *Catin*,
Qu'on ouït fur ces entrefaites
Minuit fonner. Alors *Martin* à fes genoux:
Gronderez-vous toujours, *Catin*, que faites-vous?
Vous me faites mourir. Voilà ce que vous faites.
Oh bien, je ne veux point vous quitter en courroux,
Et que vous ne difiez quelque mot un peu doux.
Je n'en demande qu'un; & puis je me retire.
Catin pas mot. Eh quoi! vous ne voulez rien dire?
Reprit *Martin*. Je veux un feul mot de douceur
Avant que je m'en aille, & vous avez le cœur
De me le refufer, Cruelle?
Vous vous en iriez, lui dit-elle.

Un Pareffeux difoit plaifamment pour excufer fa pareffe: *Que le Soleil étoit fon frere aîné, & que par cette raifon il le laiffoit toujours lever avant lui.*

Côme de Médicis Grand Duc de Florence, voyant un jour un Savant, mais qui étoit en même tems un Impie & un très-méchant homme, il lui dit: *Il eft vrai que vous avez de bon Vin, mais il eft dans une méchante futaille.*

On ne devroit jamais railler perfonne d'un défaut, ou d'une imperfection qu'on a de la Nature, & dont on n'a pas le pouvoir de fe corriger. En effet, lorfqu'on confidere quel eft, ou du moins quel doit être le véritable but

but de la raillerie, on ne parlera jamais de ces défauts, que très-sérieusement. Car si la raillerie doit servir à montrer le ridicule d'un vice, afin qu'on s'en corrige, il est certain que, quand on s'en sert au sujet d'un défaut dont ceux qui l'ont, ne sont pas la cause, ce n'est plus une raillerie, c'est une injure, & celui qui la fait, est un Brutal. Si cette sorte de raillerie est donc une brutalité à ceux qui sont exempts de ces défauts de Nature, n'est-ce pas une folie impertinente, lorsque ceux à qui la Nature a donné quelque imperfection, se moquent des disgraces & des défauts des autres?

Il faut que ce soit une espéce de fureur qui posséde ces gens-là; car il n'est pas concevable, comment il leur est possible de plaisanter d'un *Boiteux* par exemple, d'un *Borgne*, d'un *Bossu*, &c. pendant que la considération de tels ou de semblables défauts qu'ils ont eux-mêmes, devroit du moins les obliger à se taire. Je ne sais pas de plus, comment des personnes qui ont des vices considérables, & dont la conduite n'est pas sans reproche & sans déréglement, ont la sottise de tourner en ridicule la conduite des autres, & d'y trouver à redire; car c'est vouloir s'attirer à dessein une replique mordante. Ce qui arrive assez souvent à ces sortes de Plaisans: *Car*, dit un Auteur, *les Railleurs sont extrêmement mortifiez, quand leur raillerie est repoussée par une autre raillerie plus fine & plus adroite.*

Un homme de qualité dont le nez étoit très-

très court, raillant un Soldat qui l'avoit fort long : *Morbleu*, lui dit ce Soldat, *pourquoi en voulez-vous tant à mon nez, Monſieur? Eſt-ce que vous croyez qu'il a été fait aux dépens du vôtre?*

Un nommé P…, Avocat, fort laid, & qui n'avoit preſque point de nez, ne pouvant venir à bout de lire une piéce qu'on lui ordonnoit de lire à l'Audience, un Conſeiller qui avoit le nez de bonne taille, dit: *Quelqu'un n'a-t-il point de lunettes pour donner à cet Avocat?* L'Avocat ſe ſentant piqué, répondit: *Il faut auſſi. Monſieur, que vous me prêtiez votre nez pour pouvoir m'en ſervir.*

Un Boſſu goguenard, un Aveugle plaiſant,
Vivoient l'un avec l'autre en bonne intelligence.
Ils trouverent, chemin faiſant,
Un Boiteux de leur connoiſſance:
Notre ami, lui dit le Boſſu,
Hé bien, comment te portes tu?
Dis-nous un peu quelques nouvelles?
Tu vas d'un & d'autre côté,
Toujours alerte & fort crotté;
C'eſt pour en ſavoir des plus belles.
„ Bon, lui répondit le Boiteux,
„ J'en demanderois à vous deux:
„ Tu portes le paquet ſur ton dos; mon Compere
„ Ton Camarade veut tout voir,
„ De-

„ Depuis le matin jufqu'au foir,
„ Et c'eft-là fa plus grande affaire.
„ Qui peut mieux que vous en favoir ? „

Un homme qui avoit le col de travers, dit à un Boiteux : *Puifque vous allez toujours dans la Ville d'un côté & d'autre, apprenez-moi quelques nouvelles?* Le Boiteux repartit : *Tournez donc votre tête de mon côté.*

Mr. S. . . qui avoit la vûë incommodée, entroit dans une chambre où étoit un Profeffeur du Collége *Mazarin* grand railleur, & qui fentoit fort le bouquin. Il faifoit fombre, & fur ce qu'il le falua: *Eh!* dit le Profeffeur, *me voyez-vous, demi-Aveugle? Non*, répondit-il, *mais je vous fens.*

Un Borgne rencontrant le matin un Boffu, lui dit pour le railler fur fa boffe : *Mon ami, vous avez chargé de bon matin?* Le Boffu lui repartit : *Vous penfez qu'il eft bien matin, à caufe que le jour n'entre chez vous que par une fenêtre.*

Un Philofophe que fon Ecolier vouloit rendre ridicule en lui difant, *qu'il reffembloit à un vilain animal*, repartit à cet Infolent : *Je ne fais pas fi je reffemble à l'animal que vous me nommez ; mais je fais bien, & tout le monde en eft d'accord, que vous reffemblez à un Ingrat, qui eft le plus méprifable & le plus haïffable de tous les animaux.*

Un Torticolis rencontrant le matin un Boffu, lui demanda en riant : *Hé, quelle nouvelle apportes-tu, mon Ami, te voilà bien chargé?* Le Boffu

Boſſu repliqua: *Comment! toi qui es toujours aux écoutes, n'en ſais-tu pas?*

L'enjoué *Scarron* diſoit de lui-même:

Parmi les Torticolis,
Je paſſe pour des plus jolis.

Un Boſſu s'étant moqué de *Léon Biſantin* qui avoit mauvaiſe vûë, celui-ci repouſſa la raillerie par ces mots: *Tu portes ſur ton dos la vengeance du reproche que tu me fais, de l'imperfection de mes yeux.*

Des Juifs à Conſtantinople eurent conteſtation avec des Turcs touchant le Paradis, & ſoutinrent qu'ils ſeroient les ſeuls qui y auroient entrée. Les Turcs leur demanderent: Puiſque cela eſt ainſi, ſuivant votre ſentiment, où voulez-vous donc que nous ſoyons placez? Les Juifs n'eurent pas la hardieſſe de dire que les Turcs en ſeroient tout-à-fait exclus; ils répondirent ſeulement: *Vous ſerez hors des murailles, & vous nous regarderez.* Cette diſpute alla juſqu'aux oreilles du *Grand-Vizir*, qui dit: *Puiſque les Juifs nous placent hors de l'enceinte du Paradis, il eſt juſte qu'ils nous fourniſſent des Pavillons, afin que nous ne ſoyons pas expoſez aux injures de l'air.* En même tems il taxa le Corps des Juifs, outre le tribut ordinaire, à une certaine ſomme pour la dépenſe des pavillons du *Grand-Seigneur*, qu'ils payent encore aujourd'hui depuis ce tems-là.

Deux

Deux Cardinaux étant venu voir le fameux Peintre *Raphaël d'Urbin*, ils s'attacherent particulierement à l'un de ſes tableaux, où St. *Pierre* & St. *Paul* étoient repréſentez. Après qu'ils eurent regardé aſſez long-tems ce tableau, ils lui dirent, qu'il leur avoit fait le viſage trop rouge. A quoi *Raphaël* répondit: *Meſſeigneurs, cela ne doit point vous ſurprendre, car je les ai peints comme ils ſont dans le Ciel; & cette rougeur ne leur vient que de la honte qu'ils ont d'avoir, pour gouverner l'Egliſe, des Succeſſeurs tels que vous.*

Quand une raillerie eſt ſelon les régles, c'eſt-à-dire, quand elle renferme une ſatire délicate d'un vice, ou d'une action ridicule, & qu'elle eſt faite à propos, & d'une maniere galante & enjouée, on l'écoute avec plaiſir, & on lui donne volontiers rang parmi les Bons-Mots, & les penſées ingénieuſes & divertiſſantes.

Mr. Bord.... étant un jour chez *Madame C. R.* entendit un Bon-Mot qui lui fit bien plaiſir. Voici comment il le conte. Il y avoit chez cette Dame une aſſemblée de pluſieurs perſonnes, entre leſquelles étoit une grande Fille dont les yeux étoient fort rouges; à cela près elle pouvoit paſſer pour être fort belle. Un Blondin qui lui faiſoit beaucoup la cour, la cajola même ſur ſes yeux, lui diſant que c'étoit comme un trône où l'Amour faiſoit ſa réſidence ordinaire. *Parbleu*, lui dit à l'oreille un vieux Abbé, *ſi l'Amour réſide dans ces yeux-là, il y doit donc être en habit de Préſident, qui prononce en robe rouge.*

Le

Le même rapporte encore celui-ci. Une Fille qui se piquoit d'être belle, quoiqu'elle eût les yeux un peu louches & assez rudes, se vantoit avec orgueil dans une compagnie, qu'un Duc & Pair lui avoit fait long-tems les yeux doux. Quelqu'un lui dit: *Avouez, Mademoiselle, qu'il y a fort mal réussi.*

La Belle sans esprit.

Beau Corps mal animé, trop aimable Animal,
Dont l'ame est une buse en une belle cage!
Si tu n'as point d'esprit, une ame te sied mal.
Que n'es-tu fait de marbre avec un piedestal?
Tu serois une belle Image,
Et n'es qu'un sot Original.

La Belle à mauvaise Conduite.

Philis, en tous lieux méprisée,
Par sa conduite déréglée,
Vouloit voir une fête, & dit à ses amis:
D'un spectacle si beau je veux avoir la vûë,
Comment me déguiser pour n'être pas connue?
De grace, sur cela donnez-moi vos avis.
Parbleu, lui dit le gros le Maître,
Vous vous embarrassez de rien:
Mettez-vous en femme de bien,
Nul ne pourra vous reconnoître.

Un

Un Rotiſſeur ayant été ſe divertir un ſoir avec quelques-uns de ſes amis, lorſqu'il fut retourné chez lui, ſa Femme lui dit mille duretez, lui jetta un plat plein de ſauſſe à la tête, & l'envoya à tous les Diables. Cet homme ayant ſouffert patiemment une partie de ces brutalitez ſans y répondre, ſe contenta de lui dire à la fin: *Ma Chere, ne me menace pas tant du Diable, il ne me fera point de mal, puiſque j'ai épouſé ſa proche parente.*

La perte des Biens eſt une rude épreuve; peu de perſonnes ſavent recevoir des coups de cette nature, ſans murmurer contre la Providence. On voit ordinairement que ceux à qui ce malheur arrive, ſont comme inconſolables; leur eſprit perd ſa tranquillité; leur perte eſt inceſſamment devant leurs yeux, ſans conſidérer que des Biens ſi fragiles ne devroient pas leur être ſi chers, ni les attacher ſi fort, puiſque la vanité & l'inſtabilité de ces Biens eſt ſi certaine. Cependant leur perte peut être ſenſible; mais elle ne doit pas l'être juſqu'au point de nous porter au murmure, à la défiance, ou au deſeſpoir; il ne faut pas en être inconſolable, comme ſi l'unique bonheur de l'homme y étoit attaché. C'eſt ainſi qu'un Marchand fort remarquable d'Arménie le conſideroit. Il apprit qu'un vaiſſeau très richement chargé pour ſon compte particulier, étoit péri. Cette nouvelle l'affligea, mais ne le terraſſa point. Il dit en ſe frappant la poitrine: *Mon cœur, graces à Dieu, ne perd pas encore courage, & mes eſprits*

ne s'abîmeront point avec le Vaiſſeau; ils ne baiſſeront pas même d'un pouce.

Un jeune Prince de grand mérite, ſe voyant comme enlever tout d'un coup des richeſſes immenſes, par un changement qui arriva dans ſa famille, répondit en homme de courage à des perſonnes qui témoignoient avoir du déplaiſir de cette avanture: *J'aurai moins de bien, mais je pourrai acquerir plus de gloire. Comme je ſuis redevenu Cadet, j'eſpere qu'on me permettra de faire des choſes qu'on ne m'auroit peut-être pas laiſſé entreprendre, ſi on m'eût regardé comme le Fils unique de notre Maiſon.*

(*) Il ne faut pas toujours diſputer contre les Opiniâtres avec de grands raiſonnemens. Ces ſortes de diſputes les fortifient dans leur opiniâtreté, parce que plus les armes ſont fortes, plus ils y réſiſtent; on en tire plus de raiſon, quand on les rend un peu ridicules. Un bon Religieux ſe trouvant un jour dans un Coche avec un Libertin, & celui-ci niant tous les faits que ceux de la même compagnie citoient, pour lui prouver quelques véritez de la Religion, parce que, diſoit-il, tous les hommes peuvent tromper & être trompez; le bon Pere l'apoſtropha, & lui dit: " Monſieur, qu'étoient ,, votre Pere & votre Mere? C'étoient, *répondit l'Eſprit-fort*, un honnête-homme, & ,, une honnête-femme, d'une telle profeſſion, ,, faits d'une telle maniere. Cela n'eſt pas ,, vrai, *repartit le Religieux*; votre Pere étoit ,, un Taureau, & votre Mere une Vache: ,, vous

(*) *Caract. Nat. Hom.*

„ vous ne pouvez me prouver le contraire, „ qu'en me rapportant votre témoignage, ou „ celui des autres, que ſelon vous je ne ſuis „ pas obligé de croire; parce que tous les hom- „ mes peuvent tromper & être trompez. „ L'objection fit rire la compagnie, & fit taire l'Incrédule.

Un (*) Ambaſſadeur de France auprès du Roi de la Grande-Bretagne *Jaques I.* dans une audience qu'il eut de ce Prince, montra dans ſes manieres d'agir tant de vivacité & de feu, & avoit l'air ſi éveillé, que le Roi demanda après l'audience à M. *Bacon* Garde des Sceaux, ce qu'il penſoit de l'Ambaſſadeur de France. Il répondit, que c'étoit un grand homme, bien fait. Mais, reprit le Roi, quelle opinion avez-vous de ſa tête? Eſt-ce un homme qui ſoit capable de bien remplir la charge d'Ambaſſadeur? *Sire*, répondit Bacon, *des gens de grande ſtature reſſemblent à des maiſons de quatre ou cinq étages, dont le plus haut appartement eſt d'ordinaire le plus mal meublé.*

La Reine *Eliſabeth* faiſant la viſite ordinaire de ſes Provinces, voulut voir la Maiſon qu'avoit à *Reegrave* le même Garde des Sceaux *Bacon.* Après qu'elle l'eut bien conſiderée: Monſieur le Chancelier, lui dit-elle, quelle petite maiſon avez-vous ici? *Madame*, répondit Bacon, *ma maiſon eſt aſſez grande pour moi, mais c'eſt votre Majeſté qui m'a fait trop grand pour ma maiſon.*

Selon lui *la Vertu n'eſt rien qu'une beauté in-*

(*) *Mr.* Howel *dans ſes Lettres.*

intérieure, comme la Beauté eſt une vertu extérieure.

L'Argent eſt un bon Serviteur, & un méchant Maître.

Il reſſemble au fumier qui ne profite que quand il eſt repandu.

Les Dignitez donnent le pouvoir de faire des choſes qu'il eſt bon de ne pouvoir faire.

C'eſt un grand malheur de n'avoir preſque rien à déſirer, & d'avoir mille choſes à craindre.

Ceux qui gouvernent, ſont comme les Corps céleſtes, qui ont beaucoup d'éclat, & qui n'ont point de repos.

La Fortune vend cher aux gens empreſſez ce qu'elle donne à ceux qui attendent patiemment.

Les Nouveautez ſont comme des Etrangers, qui attendent moins la bien-veillance que l'admiration.

(*) Mr. *Bacon* étoit très-habile dans toutes les Sciences, & il nous a laiſſé des Ouvrages fort eſtimez des Savans. Il étoit honnête, obligeant & ſincere. Il étoit de la Religion Proteſtante. Il mourut l'an 1626. âgé de 66. ans.

Des Courtiſans qui n'étoient pas trop contens de la conduite d'un Miniſtre, en diſoient leur ſentiment avec beaucoup de liberté, & en faiſoient des railleries devant de jeunes enfans, dont ils ne ſe défioient point. *Vous devriez être plus circonſpects*, leur dit un homme

(*) *Remarq. en Réflex. Crit.*

me de leur compagnie, & *vous devriez prendre garde à ce que vous dites devant des Créatures du Cardinal.* Ce mot de *Créatures* eſt équivoque, & il l'entendoit dans un fort mauvais ſens.

Une plaiſanterie fine & délicate, dite d'une maniere enjouée, & qui ne ſe ſente point de la médiſance, n'offenſe perſonne, & eſt reçue agréablement. On jouoit une Comédie devant la Cour. Un grand Prince, & qui étoit le plus aimable du monde, y aſſiſtoit; mais on l'accuſoit de n'avoir pas aſſez de zéle pour ſes amis, & quand il les avoit embarquez dans de mauvaiſes affaires, de les abandonner Il voulut parler à un Courtiſan qui étoit ſur le Théatre pendant la Comédie, & pour l'aider à deſcendre, le Prince lui donna la main. Le Courtiſan qui avoit beaucoup d'eſprit, lui dit en le remerciant : *Qu'il étoit le premier Gentilhomme que ſon Alteſſe eût jamais retiré de l'échafaut.*

Il faut uſer d'une grande circonſpection, quand on veut plaiſanter avec des Grands. L'humeur, le tems, le lieu, les rencontres, tout doit être alors obſervé ſoigneuſement & avec eſprit; car il ne faut pas ſe hazarder trop légerement, de crainte de leur déplaire & de s'attirer leur colere. Mais, quand on eſt ſûr qu'ils prennent plaiſir à des plaiſanteries, il ne reſte plus qu'à obſerver de ne ſe pas trop émanciper, & de reſter toujours dans de certaines bornes. Ceux qui obſervent ces maximes, ſe font eſtimer, & obtiennent fort ſouvent, à la

faveur d'un Bon-Mot, des graces considerables. Ce caractere est difficile à soutenir avec succès, peu de personnes y réussissent. Il demande un génie délicat, un esprit vif & insinuant, beaucoup de prudence à choisir les occasions & à s'en servir, de délicatesse à s'exprimer, & aussi quelque familiarité avec les Grands qu'on veut divertir par des plaisanteries. Elles consistent, ou dans des discours vifs & divertissans, ou dans l'action, plutôt que dans les paroles. Voici à propos de la derniere sorte de plaisanteries, un beau trait de la vie *d'Auguste*. Ce Prince aimoit à rire, & quand on faisoit quelque-chose d'agréable devant lui, on étoit assez recompensé par le plaisir qu'il y prenoit. Un Poëte l'attendoit tous les jours dans un certain endroit par-où il avoit coutume de passer, & il lui présentoit une Epigramme, esperant quelque recompense. L'Empereur cependant ne lui donnoit rien. Un jour pour se divertir, & pour se moquer agréablement de ce Poëte, il lui donna une Epigramme qu'il avoit composée à sa louange. Celui-ci après avoir lû les vers de l'Empereur, lui présenta de l'argent pour le payer de sa peine, & lui dit: *Ce que je vous donne, n'est pas convenable à votre fortune, mais mon pouvoir ne s'étend pas plus loin.* L'Empereur fut bien-aise de cette nouveauté, il se mit à rire, & fit donner au Poëte cent mille sesterces.

(*) Si on obtient par des plaisanteries les faveurs des Grands, ils les refusent aussi quelque-

(*) Bellegarde *Réflex. sur ce qui peut plaire, &c.*

quefois en plaiſantant. Voici ce que *Spartien* raconte à ce propos. Un Vieillard demanda un jour une grace à un Prince, & le Prince ne voulut pas la lui accorder. Ce bon-homme croyant qu'on le refuſoit à cauſe de ſa vieilleſſe, s'aviſa d'une plaiſante invention pour tromper le Roi; il ſe fit peindre les cheveux en noir, & retourna à la Cour déguiſé de la ſorte. Le Roi reconnut l'artifice, & lui répondit fort agréablement: *Ce que vous demandez, je l'ai déja refuſé à votre Pere.*

Un Courtiſan s'adreſſa un jour au Roi *Alphonſe* ſurnommé le *Courageux*, & lui dit: J'ai ſongé cette nuit que V. M. me faiſoit un riche préſent. Le Roi répondit: *Ne ſavez-vous pas que les Chrétiens ne doivent point faire état des ſonges?*

Un Bon-Mot, quand même il ſeroit un peu piquant, n'eſt jamais mieux employé, que lorſqu'on s'en ſert pour tourner en ridicule la vanité ou l'orgueil de quelqu'un. Le vice & les défauts ſont les véritables ſujets de la raillerie; & c'eſt dans ce cas qu'il me ſemble qu'on peut la mettre en uſage ſans beaucoup de ſcrupule. Un Jeune-homme ſe vantoit d'avoir appris en peu de tems beaucoup de choſes, & d'avoir dépenſé mille écus pour payer ſes Maîtres. Un de ceux qui l'entendoit ſe vanter de la ſorte, lui dit froidement: *Que s'il trouvoit cent écus de tout ce qu'il avoit appris, il lui conſeilloit de les prendre ſans héſiter.*

Antisthéne le Philosophe,
Pour être du Peuple admiré,
S'habilloit d'une vile étoffe,
Affectant de porter un manteau déchiré.
Chacun dans son orgueil le flate.
Il prétendoit par là se mettre en grand credit.
Je vois fort bien, lui dit Socrate,
Ton orgueil au travers des trous de ton habit.

Phylarque entendant un jour raisonner un présomptueux qui vouloit passer pour grand Poëte, bien qu'il ne fût qu'un ignorant; & remarquant que son chapeau étoit tout couvert de graisse, il ne put s'empêcher de lui dire: *Les Muses donnent des couronnes de Laurier aux Poëtes, mais elles vous en ont donné une de Marmiton.*

A propos des Muses qui ne donnent au plus que des couronnes de Laurier. Trois Messieurs se promenant le long d'une riviere qui forme une des plus belles vûës du monde, mais bordée, par la saison d'alors, d'un chemin détestable pour qui va à pied, il vint au-devant d'eux un Cavalier de leurs Amis bien monté, qui leur dit en les saluant: *Voilà les Beaux-Esprits ensemble.* Sur quoi l'un de ceux-ci répondit: *Monsieur, vous voyez à present la différence qu'il y a entre un grand Seigneur & un Bel-Esprit?* En effet, le premier ne se crotte ja-

jamais les pieds, à moins qu'il ne le veuille bien ; mais le dernier se les crotte toujours malgré qu'il en ait.

Théophraste rapporte qu'*Archidamus* plaidant devant le Sénat de Lacédémone, contre un Vieillard qui s'étoit fardé, dit : *Qu'il ne falloit pas croire un homme qui portoit le mensonge sur le front.*

Monsieur N. qui avoit beaucoup volé, montrant à un de ses amis une belle maison qu'il avoit fait bâtir : Voyez, lui dit-il, voici un escalier dérobé. *Comme tout le reste de la maison*, lui repartit l'ami.

Un Juge l'autre jour parlant à *Philis*,
Se vantoit en riant qu'il avoit belle patte,
Qu'elle étoit aussi douce & blanche comme un lis,
Et qu'au reste elle étoit tout-à-fait délicate.
Mais *Philis* fort sincere & qui jamais ne flate,
Lui dit en souriant d'un accent plus qu'humain :
Oui, Monsieur, vous avez une très-belle main,
Je voi qu'elle est bien douce & délicate & blanche.
Mais je croi que cela ne provient point du vent ;
Car, puisque vous l'avez & si douce & si franche,
C'est un signe assuré qu'on la graisse souvent.

Un Fanfaron qui n'étoit rien moins que brave, eut des coups de bâton, & les souffrit patiemment, pour ne pas s'attirer un plus grand

malheur. A quelques jours de là il fit fort mal-à-propos une incartade à un Médecin, & dit qu'il lui donneroit cent coups de bâton. Le Médecin lui dit sans emportement · *Parbleu! il vous est bien facile de les donner, car vous les avez reçus depuis quatre jours.*

Un Roi de France apprenant que quelques Béarnois se vantoient avec beaucoup d'orgueil de leur ancienne Noblesse, eux qui étoient des lâches & des paresseux, dit d'un ton railleur; *Qu'une seule Epee suffisoit à dix de ces Gentilshommes.* Ce Bon - Mot est attribué à *Louis XIII.*

Apollonius voulant reprendre un homme qui parloit trop, & qui incommodoit toute la compagnie par ses mauvaises plaisanteries, se servit d'un détour pour ne pas le choquer trop, & dit sans marquer personne, après avoir amené le discours au point qu'il vouloit: *Que si les grands parleurs & les diseurs de turlupinades avoient en parlant la même fatigue qu'ils donnent aux autres, ils seroient bien plus réservez, & qu'ils ne dépenseroient pas tant en paroles.* Modéle de la belle raillerie, dont ceux-mêmes qu'on raille de la sorte, ne peuvent s'offenser.

Monsieur d'*Aubigni* s'étant plaint qu'on venoit fort souvent l'interrompre au milieu de ses occupations, & qu'on heurtoit continuellement à sa chambre, jusqu'à ce qu'il vînt ouvrir; Monsieur *de Saint-Ussans* lui fit cette réponse.

Tu

Tu te plains qu'à ta chambre on vient toujours heurter,
Quand tu ne voudrois pas quitter
Quelqu'ouvrage où tu ſens la verve qui t'emporte;
Que, ſi tu n'ouvres point, loin de ſe rebuter,
On s'obſtine à frapper d'une fureur plus forte;
Et qu'alors ton eſprit prompt à ſe dépiter,
Quitte tout là pour déteſter
Le maudit Importun qui frappe de la ſorte.
Le mal ſans doute eſt grand. Mais veux-tu l'éviter?
Mets ces quatre Vers ſur ta porte.

HEURTEZ CEANS UNE OU DEUX FOIS,

ET VOUS VERREZ QUELQU'UN PAROÎTRE.

S'IL VOUS FAUT ALLER JUSQU'A TROIS,

C'EST QU'ON N'EST PAS DEDANS, OU QU'ON N'Y VEUTPAS ETRE.

Un Gentilhomme ayant auſſi fort ſouvent à ſa porte une foule d'Importuns, que ſon ſavoir & ſon rang y attiroient, il ſe ſervit pour s'en débarraſſer, du plaiſant moyen que voici. Il fit ſuſpendre par dedans à la fenêtre qui touchoit la porte de ſa maiſon, un morceau de carton en quarré, où d'un côté il y avoit en gros caractere

ractere un *O* qui vouloit dire *Oui*, & de l'autre une *N* qui vouloit dire *Non*; & selon la lettre que ce Gentilhomme ordonnoit à son laquais de tourner vers la ruë, on demandoit à le voir, où on passoit son chemin. Il y avoit néanmoins quelques personnes de privilégiées, lesquelles ce Gentilhomme avertissoit de ne s'en point tenir à cette marque, & de sonner toujours. J'étois du nombre de ces dernieres. J'ignore au reste ce qu'a pensé de cette maniere de *se faire celer*, le Pasteur qui nous a donné une lettre sur ce sujet (*). Pour moi qui ne m'érige point en Casuiste, je laisse la question indécise à cet égard, me contentant d'assurer que du côté de l'esprit, cette maniere de *se faire celer* me plaît autant, que celle qu'on employe communément.

Quelqu'un ayant appris que deux Belles qui couchoient ensemble, avoient lû au lit mon *Je ne sai quoi*, il m'accusa d'avoir couché entre deux Filles; & sur ce que je m'en défendois, comme de raison: *C'est donc votre esprit*, me répondit-il.

Un autre étant allé voir une jeune & aimable Demoiselle de ma connoissance, il la trouva qu'elle lisoit. Lorsqu'il s'en sépara, elle le chargea de me dire de sa part: *Qu'il l'avoit trouvée avec mon* Je ne sai quoi *à la main.*

Une Brune qui chante & qui joue joliment de la viole, ayant soupiré à table, un Cavalier qui étoit à son côté, lui en demanda le

(*) *Feu Mr. de* Joncourt.

le ſujet. *C'eſt un ſoupir*, répondit-elle, *que j'avois oublié de mettre ce matin à ſa place, en prenant leçon de mon Maître de Muſique.*

Une Dame refuſant la collation à ſa Fille qui n'étoit alors qu'une enfant, elle lui ordonna de reciter un des Pſeaumes qu'elle ſavoit. Cette enfant, à deſſein ou par hazard, ſe mit à reciter la pauſe du Pſeaume L: *Si j'avois faim, je ne t'en dirois rien* &c.

Pendant le ſiége de la Rochelle, le Lieutenant de Roi de *Honfleur* rencontrant une perſonne de la Religion, lui dit comme pour l'inſulter: C'eſt aujourd'hui, mon bon homme, qu'il faut crier, *Donne ſecours, Seigneur, il en eſt heure. Je l'avoue* repartit le Réformé, *car d'hommes droits ſommes tout dénuez.* Repartie qui fit d'autant plus rire les Aſſiſtans, que l'Officier à qui elle fut faite, étoit boiteux.

QUATRAINS

à mettre

SUR L'ECHIQUIER,

Par Mr. de Saint-Uſſans.

I.

Qui joue un coup en vain
Perd un grand avantage,
Joueur habile & ſage
Ne fait rien ſans deſſein.

II.

II.

Quelque coup qui ſe faſſe,
Voi la ſuite avec ſoin;
Si tu ne vois de loin,
Le tems de voir ſe paſſe.

III

En lieu propre à défendre
Place d'abord ton Roi;
Et ſur-tout garde-toi
De trop d'ardeur de prendre.

IV.

Diſtraits ne ſoient tes yeux,
Ni ta main trop légere;
Un beau coup s'offre à faire,
Voi s'il n'eſt rien de mieux.

Il eſt difficile de conſerver une preſence d'eſprit parfaite & une entiere tranquillité dans un péril qui paroît inévitable. La nature qui craint ſa deſtruction, inſpire à l'aproche du danger, des mouvemens de crainte que la Raiſon ne peut arrêter. C'eſt dans cette rencontre que le véritable courage ſe fait connoître; & c'eſt alors qu'on diſtingue le vrai Brave, de ce-

celui qui ne l'eſt pas. La crainte extrême du dernier paroît dans tous ſes mouvemens; & à voir la terreur dont il eſt ſaiſi, il ſemble qu'il ne ſoit déja plus. Tout l'allarme, tout l'épouvante; & dans cette cruelle ſituation il redoute juſqu'à ſon ombre. Mais le vrai Brave triomphant des foibleſſes de la Nature, & fermant les yeux aux fâcheuſes idées du péril où il s'expoſe, regarde tranquillement le danger, & ne perd point ſa liberté ni ſa preſence d'eſprit ordinaire. Quelques-uns même, mais ceci eſt plus rare, joignent à l'intrépidité une gayeté juſqu'à pouvoir dire des plaiſanteries dans ces momens où ils ſont comme aux priſes avec la mort.

L'Empereur *Charles-Quint* tenant le *Duc de Saxe* priſonnier, le menaçoit, afin de l'obliger à rendre le Duché de Wirtemberg; mais il répondit courageuſement: *Sa Majeſté peut bien faire de mon corps ce qu'il lui plaira, mais elle ne pourra jamais donner de crainte à mon cœur.* En effet, ce Duc le montra dans le plus périlleux pas de ſa vie; car la ſentence de mort lui ayant été prononcée, comme il jouoit aux Dames avec *Erneſt* Duc de Brunſwic, ſans ſe troubler davantage il dit au Duc *de continuer ſon jeu.*

L'exemple de *Mitridate* n'eſt pas moins illuſtre. Il étoit dépouillé de ſes Etats, toute eſperance de rétabliſſement lui étoit ravie; & ne ſachant de quel côté ſe tourner, il ſe vint rendre au Roi *Eunonès* ſon vainqueur, & lui dit avec une fermété véritablement Royale:

Je

Je me remets de moi-même entre tes mains; use comme tu voudras au Descendant du Grand Achemenais, *qui est la seule chose que mes Ennemis ne me sauroient ôter.* *Eunonès* fut touché du courage de *Mitridate*, & le reçut favorablement.

Rubius Flavius ayant été condamné par *Néron* a perdre la tête; & le Bourreau lui disant pour l'encourager, de tendre hardiment le cou: *Frappe*, lui répondit-il, *& sois assuré que tu ne le frapperas pas si hardiment que je le présente.*

La plaisante réponse qu'un Soldat fit au *Baron des Adrets* dans le moment qu'il devoit se précipiter, lui sauva la vie. Ce Baron étoit l'homme du monde le plus cruel & le plus féroce. Il obligeoit les prisonniers qu'il avoit pris en guerre, de se précipiter d'un lieu très-élevé, & ce barbare spectacle étoit un de ses divertissemens. Ce Soldat ayant aussi été condamné à ce supplice, courut d'un bout de la platte-forme à l'autre, comme s'il eût eu dessein de s'élancer; cependant il s'arrêta tout court sur le bord du précipice. *Des Adrets* indigné de ce qu'il avoit frustré son attente, lui dit d'un ton aigre, qu'il perdoit le tems, & qu'il suffisoit d'avoir deux fois sondé le gué. Le Soldat sans s'étonner lui répondit: *Monsieur, je vous le donne en quatre.* Le Baron admira l'intrépidité d'un homme à qui l'approche de la mort n'étoit pas capable d'ôter la liberté d'esprit nécessaire à la raillerie, & lui accorda la vie.

Un

Un homme d'un grand mérite ayant été condamné à perdre la tête, on lui donna une nuit pour ſe réſoudre; & ſur ce qu'on lui demanda le lendemain, s'il n'avoit pas changé d'avis, il répondit qu'oui: *Parce que j'avois réſolu*, ajouta-t-il, *de me faire la barbe, avant que d'aller au ſupplice; mais maintenant j'aime mieux me laiſſer couper la barbe avec la tête.*

Une *Sultane Favorite* ayant été condamnée à la mort par le *Grand-Seigneur*, pour quelque ſoupçon qu'il avoit eu de ſa fidélité, une Eſclave de cette *Sultane* fondoit en larmes, & ne pouvoit ſe conſoler du malheur de ſa Maîtreſſe: *Taiſez-vous*, lui dit-elle, *ce n'eſt pas ici une ſi grande affaire; il n'eſt queſtion que de mourir.*

L'Empereur *Charles-Quint* s'expoſant trop au Canon des Ennemis dans une Bataille, quelqu'un le pria de ſe retirer. Il lui répondit avec une tranquillité merveilleuſe, malgré le péril où il ſe trouvoit: *A-t-on-jamais vû qu'un Empereur ait été atteint d'un boulet de Canon?*

L'Empereur *Adrien* fit ces Vers preſque en expirant:

Animula, vagula, blandula,
Hoſpes, comeſque corporis,
Quæ nunc abibis il loca
Pallidula, rigida, nidula?
Nec, ut ſoles, dabis jocos.

TRADUCTION.

Ma petite Ame, ma mignonne,
Tu-t-en vas donc, ma fille, & Dieu sache où tu vas;
Tu pars seulette, nue, & tremblottante. Hélas!
Que deviendra ton humeur polichonne?
Que deviendront tant de jolis ébats?

Mr. de B. étoit dans la tranchée. Ses amis l'appellant pour dîner, il dit : *Je ne mangerai point, que je ne sois sûr de la digestion.*

Le jour que *Thomas Morus* fut décapité, un Barbier lui demandant, s'il ne lui plaisoit pas qu'on lui coupât les cheveux : *Mon ami*, lui dit-il, *j'ai à t'avertir que le Roi & moi avons un procès pour ma tête, & que je ne veux point faire de dépense pour elle, jusqu'à ce que le différend soit vuidé.*

Etant conduit sur l'échafaut, il avoit déja mis sa tête sur le billot, lors qu'il remarqua que sa barbe étoit étendue de telle maniere qu'on la lui auroit coupée en l'exécutant. Se tournant vers le Bourreau, il le pria de l'accommoder sur le billot; & le Bourreau s'enquerant de lui, pourquoi il étoit en peine de sa barbe, quand il lui alloit couper la tête : *Il n'importe pas beaucoup pour moi*, repartit Morus, *mais il importe pour toi qu'on puisse dire que tu entens bien ton métier ; parce que*

l'Arrêt porte que tu dois couper ma tête , & non pas ma barbe.

Villon , un des premiers Poëtes François , étant condamné à la mort, quelque honteux que fût le ſupplice qu'il devoit ſubir , il ne perdit pourtant point ſa gayeté naturelle, & fit cette Epitaphe ;

Je ſuis François (dont ce me poiſe,)
Nommé *Corbueil* en mon ſurnom,
Né de Paris emprès Ponthoiſe,
Et du Commun nommé *Villon* : (*)
Or d'une corde d'une toiſe,
Saura mon col que mon cul poiſe.

Il appella de cette ſentence au Parlement , qui changea la ſentence de mort en un ſimple banniſſement.

Tectamène, après avoir été condamné à la mort par les Ephores , ne ceſſoit de rire ; & quelqu'un qui trouvoit ce rire hors de ſaiſon, lui demanda s'il avoit du mépris pour les loix de Sparte. *Non* , dit-il , *mais j'ai de la joye d'avoir été condamné à une amande , que je puis payer moi-même, ſans rien emprunter.*

Un Voleur qu'on alloit pendre , ayant demandé à boire ſur l'échelle, on lui apporta un

(*) C. à d. Fripon , ſurnom qui fut donné à *Corbueil*, parce qu'étant né pauvre les preſſans beſoins le forcerent à faire mille friponneries.

verre plein d'eau. Après l'avoir vuidé, il le laissa tomber, & le voyant cassé : *Ah! dit-il, il m'arrivera aujourd'hui quelque malheur; car je n'ai jamais cassé de verre, qu'il ne m'en soit arrivé.*

Un Moine exhortant un Voleur
Qu'apparemment on alloit pendre:
Que vous allez, dit-il, au Ciel avoir d'honneur,
Où le souper doit vous attendre!
Ah? répond le Voleur, *il ne me convient pas,*
Vous pourriez vous-même à ma place
Aller prendre un si bon repas.

Comme on alloit pendre un Voleur, il dit au Peuple en montant l'échelle : *Courage, je monte bien commodément aux Cieux; qui veut être du voyage, me suive?* Sic itur ad astra.

On ménoit pendre un Juif sur une haute colline, où la potence étoit dressée. Deux autres Juifs l'accompagnant pour le consoler, l'un des deux lui disoit : „ O que vous êtes heureux! mon „ cher frere; car dans moins d'une heure vous „ serez dans le sein d'Abraham, où tout comblé de „ félicité vous entendrez le merveilleux concert „ des Chœurs Angéliques qui raviront votre ame „ en de suprêmes délices. Vous y trouverez prépa- „ ré le plus superbe souper qui se puisse desirer, „ pour vous. „ Pendant ces belles promesses, comme ils passoient par un endroit fort étroit & fort

fort élevé, le Voleur l'ayant remarqué, & étant las de l'entendre, prit ſon tems, & précipita ſon Conſolateur du haut en bas, en lui diſant: *Va-t-en devant, & mets rafraîchir le vin.*

Un célebre Bûveur, grand ennemi de l'eau,
Qui déclamoit toujours contr'elle,
Se vit menacer du tombeau
Par de fréquens accès d'une fiévre cruelle.
Il étoit goguenard, ſplendide, & libéral;
Ses amis ne le quittoient guere.
Un jour étant preſſé de l'ardeur de ſon mal:
Qu'on m'apporte, dit-il, de l'eau plein une aiguiere.
A ces mots les Amis le regarderent tous,
Puis ils rirent comme des Fous.
Vous riez, leur dit-il entendant raillerie;
Ne ſavez-vous pas, mes Amis,
Qu'il faut à la fin de ſa vie
Se reconcilier avec ſes ennemis.

ROGER MOURANT.

Roger, homme jovial,
Ayant la diſſenterie,
Dans le plus fort de ſon mal
Conſerva toujours égal

L'esprit de plaisanterie;
Et de tems en tems raillant
Jusqu'à son heure derniere:
Hélas! dit-il en mourant,
Je suis venu par devant,
Et je m'en vai par derriere.

Ceux-mêmes qui ont renoncé à leur honneur, & qui font gloire de leur scélératesse, s'offensent d'être appellez Traîtres (*). Un certain *Juan Bravo* à qui on alloit couper la tête, s'écria sur ces mots de la sentence, *A estos Cavalleros por Traidores*, que le Bourreau prononçoit à haute voix : *Tu en as menti , & tous ceux qui te le font dire.*

Les Gouverneurs de la plupart des enfans des Grands fomentent leur ambition, au lieu de la reprimer (†). On ne les entretient que de la noblesse de leur extraction, de la grandeur de leurs alliances, des prétentions de leur Maison, qui très-souvent sont imaginaires, qui les plongent dans le luxe, & qui les réduisent quelquefois à une honteuse pauvreté. On en entête mille des titres d'Altesse & de Serenissime, lesquels deviendront bientôt aussi commun que ceux de Comte & de Marquis, que prennent aujourd'hui des fils de Partisans, & tels autres hommes nouveaux. De-sorte que si cet abus continue, on pourra dire en France & en

(*) *Réflex. Polit. sur* Tacite.
(†) *Le même Auteur.*

en Italie, ce que dit à l'Empereur un Ambaſſadeur Italien qui partoit de ſa Cour par un très-mauvais tems: *Qu'il n'y avoit ni pluye ni tonnerre à craindre, après que Sa Majeſté Impériale avoit rempli le monde de tant de Sérénité.*

Etrange & ridicule folie que celle de certaines gens qui veulent paſſer dans le monde pour être plus jeunes qu'ils ne le ſont en effet; les uns, en tâchant de ſe déguiſer deſorte que les marques que l'âge imprime, ne puiſſent plus paroître; d'autres, en publiant continuellement un âge qu'ils ont paſſé dès long-tems; & les uns & les autres, en affectant des manieres qui ne conviennent qu'à la jeuneſſe, dont ils ne font plus partie. Je ne ſaurois comprendre quelle utilité il peut revenir d'affecter d'être jeune, quand on ne l'eſt plus. Chaque ſaiſon de la vie peut avoir, & a en effet ſes charmes & ſes agrémens. Il eſt même certain que ceux de la jeuneſſe ne conviennent proprement qu'à la jeuneſſe, & que dans un âge mûr on n'y trouve point ce je ne ſai quoi qui fait l'ame du plaiſir. Tous les amuſemens, & tous les divertiſſemens de la jeuneſſe, ont même quelque-choſe de fade pour ceux qui ont paſſé cette partie de la vie; auſſi y en a-t-il peu qui leur conviennent. Les plaiſirs de la jeuneſſe ont un ſi juſte rapport avec cet âge, que dans un autre ils ne ſont plus les mêmes. On a beau ſentir le même panchant & les mêmes deſirs; tout ce qu'on fait, eſt forcé, & ne vient plus de ſource;

on eſt contraint & gêné ; & l'air grave & ſérieux que le tems imprime ſur le viſage dès qu'on eſt un peu avancé dans la carriere de la vie, ne s'accorde pas avec les jeux & les ris. *Mais*, dira-t-on, *n'eſt-il pas fâcheux de paſſer dans l'eſprit du monde pour Vieux, avant que de l'être entierement ? Et ne vaut-il pas mieux de ces deux extrémitez choiſir, tant qu'il eſt poſſible, de paſſer pour jeune, quoiqu'on ne le ſoit plus? Le mot de* Vieux *eſt rude & d'un ſon deſagréable:* Vieil homme, Vieille femme, *& ſurtout* Vieille fille, *les vilains termes, & qu'ils ſont d'une deſagréable ſignification!* Je répons à cela, que, puiſqu'il n'eſt pas en notre pouvoir d'empêcher que nous ne changions avec le tems, & qu'il nous eſt impoſſible d'être toujours jeunes, nous devons nous contenter de jouïr dans chaque ſaiſon de la vie, des agrémens qui s'y rencontrent. D'ailleurs je ne vois point ce qu'il y a de fâcheux à paſſer pour vieux, quand on l'eſt : c'eſt l'ordre de la Nature que la vieilleſſe ſuccede à la jeuneſſe : c'eſt même une faveur que tout le monde n'obtient point; de-ſorte que c'eſt une folie de vouloir paroître moins âgé. En effet, qu'a-t-il de plus extravagant, que de vouloir paſſer à quarante ans, par exemple, pour n'en avoir que vingt, & à ſoixante, quarante? Il y a même de l'inutilité, comme je l'ai déja dit; ſans compter qu'on ſe fait moquer de tout le monde, & qu'on s'attire toujours quelque raillerie de ceux qui ſavent quel âge on a réellement. De tout tems cette folie a regné parmi les hommes. On

a toujours tâché de paroître plus jeune qu'on n'étoit, les femmes ſur-tout. *Ciceron* ſe moqua un jour finement d'une vieille Dame qui ſe déroboit quelques années. Il dînoit en compagnie; & cette Dame venant à parler de ſon âge, ſoutint qu'elle n'avoit que quarante ans. Sur quoi un des amis de *Ciceron* lui ayant dit à l'oreille, qu'elle étoit beaucoup plus âgée qu'elle ne diſoit : *Qu'y feriez-vous*? lui répondit Ciceron. *J'aurois tort de ne le croire pas, puiſqu'il y a plus de dix ans qu'elle me dit toujours la même choſe.*

Une autrefois que quelqu'un ſe faiſoit auſſi plus jeune qu'il n'étoit : *Quand nous étudiions enſemble*, lui dit Ciceron, *tu n'étois donc pas encore au monde.*

Ciceron, ſurnommé *Marcus Tullius*, étoit fils d'un Chevalier Romain. Il mérita par ſes harangues & par ſes autres Ouvrages d'Eloquence, d'être appellé le Prince de l'Eloquence Romaine. Il rendit de grands ſervices à la République. Il fut Queſteur, Edile, Préteur, & Conſul. On peut juger par la lecture de ſes Ouvrages de la beauté de ſon génie, & de la délicateſſe de ſon eſprit. Il étoit prompt à repartir, & le faiſoit toujours avec beaucoup de juſteſſe. Ses railleries étoient fines, vives, & ſpirituelles. Ce grand-homme fut ſacrifié au reſſentiment *d'Antoine*, qui lui fit couper la tête, après l'avoir fait proſcrire.

Voici quelques-uns de ſes Bons-Mots.

Il appelloit un Roi, *une Loi parlante, parce qu'il doit être obéï*; & une Loi, *un Prince*

 muet,

muet, parce qu'elle doit avoir autant d'autorité que les Princes.

Il disoit : *Que les Orateurs qui crient fort en haranguant, sont semblables aux boiteux, qui pour avancer chemin montent sur des chevaux.*

Il faisoit ces demandes, & ces réponses : *Quis dives ? qui nihil cupit. Quis pauper ? Avarus.* Quel est le riche ? celui qui ne desire rien. Quel est le pauvre ? l'Avare.

Le défaut de mémoire est la plus commune infirmité des Vieillards. Il disoit agréablement à ce sujet : *J'ai bien connu des Vieillards, mais je n'en ai pas vû un qui eût oublié l'endroit où il avoit caché son trésor.*

Etant un jour dans son cabinet auprès de ses livres, il dit : *O mes chers Livres ! vous êtes les seuls qui ne me donnez jamais que du plaisir. Si je veux parler, ou si je veux garder le silence, vous êtes toujours près de moi pour me rendre service dans toutes les choses que je veux faire. Vous n'êtes pas importuns, téméraires, gourmands, larrons, obstinez, ennuyeux, comme sont ordinairement le reste de mes Serviteurs & de mes Domestiques.*

Passant un jour devant la maison *d'Aufidius* qui ne sortoit jamais de sa chambre, & qui passoit sa vie dans l'oisiveté, il dit : *Aufidius est enterré ici.*

César s'étant demis du Consulat en faveur de *Fabius* & de *Trébonius*, & le premier étant mort le dernier jour de l'année, *Caninius* fut mis en sa place pour quelques heures qui restoient ; ce qui donna lieu à *Ciceron* de dire agréa-

agréablement : *Que ce Conſul avoit été ſi vigilant, qu'il n'avoit pas fermé l'œil pendant tout le tems de ſa Charge.*

Vatinius n'ayant occupé le Conſulat que peu de jours, *Ciceron* dit : *Il arrive un grand miracle dans l'année du Conſulat de* Vatinius ; *parce que durant qu'il a été Conſul, il n'y a eu, ni Hiver, ni Eté, ni Automne, ni Printems.*

Un autre Conſul n'ayant occupé cette charge que ſix heures, l'après midi *Ciceron* en plaiſanta encore en ces termes : *Nous avons eu un Conſul ſi rigide, que pendant ſon Conſulat perſonne n'a, ni dîné, ni ſoupé, ni dormi.*

Pour être éclairci d'une action qui s'étoit paſſée, il avoit appellé en témoignage *Popilius Cotta* Profeſſeur en Droit & fort ignorant dans ſon métier, qui cria d'abord, qu'il n'en ſavoit rien. Sur quoi *Ciceron* lui dit : *Vous penſez peut-être qu'on veut ſavoir de vous quelque-choſe qui regarde la Juriſprudence.*

Métellus lui reprochant qu'il en avoit plus perdu par ſon témoignage, qu'il n'en avoit ſauvé par ſon éloquence : *C'eſt*, lui dit Ciceron, *que je ſuis encore plus véritable qu'éloquent.*

Un homme qu'on ſoupçonnoit être d'Afrique, lui ayant dit : Je ne t'entens point ; il lui repartit : *Je ne m'en étonne pas, puiſque tu as les oreilles percées.*

Ciceron voyant entrer ſon gendre *Dolabella* qui étoit fort petit, avec une longue épée au côté, lui dit : *Qu'eſt ce qui a attaché mon Gendre à cette Epée?*

Après

Après la bataille de Pharſale & la fuite de *Pompée*, un certain *Nonius* vint dire, pour conſoler le Peuple Romain, qu'il ne falloit point deſeſperer ; parce qu'ils avoient encore ſept Aigles qui étoient les Enſeignes des Légions. *Tes avis ſeroient bons pour nous rejouïr*, répondit Ciceron, *ſi nous avions la guerre contre les Geais.*

S'allant rendre à *Pompée*, un lâche Déſerteur
Dans le camp de *Céſar* laiſſa ſon beau Coureur.
Ciceron que la crainte avoit rendu Prophéte
Prévoyant que *Céſar* abattroit ſon Rival,
Dit ſur le contretems d'une telle retraite:
Cet homme s'aime moins qu'il n'aime ſon cheval.

Métellus fit mettre un Corbeau de pierre ſur le tombeau de *Diodore* ſon Maître de Rhétorique. Là-deſſus Ciceron dit: *Comme* Diodore *a plutôt appris au volage* Métellus *à voler qu'à bien dire, il en a reçu une recompenſe convenable au ſervice qu'il lui avoit rendu.*

L'Orateur *Hortenſius* avoit reçu de *Verrès* un Sphinx d'argent, pour défendre une cauſe qu'il devoit plaider. Comme *Ciceron* qui parloit pour l'Accuſateur, eût dit quelque-choſe d'obſcur, *Hortenſius* le releva, & l'avertit qu'il ne ſavoit point expliquer les énigmes. *Ciceron* lui répondit: *Vous le pourriez aiſément, car vous avez un Sphinx chez vous.*

Un

Un Jeune-homme accusé d'avoir fait mourir son Pere par un gâteau empoisonné, menaçoit *Ciceron* qu'il l'accableroit d'injures, & qu'il le décrieroit par-tout. *J'aime encore mieux cela*, lui dit-il, *qu'un gâteau de votre main.*

Voyant *Tullia* sa fille marcher avec trop de précipitation pour une femme, & son gendre avec trop de lenteur pour un homme, il les reprit tous deux par ce mot, qu'il dit à *Tullia* en presence de *Pison* : *Regarde ton Mari*, *c'est ainsi qu'une Femme doit marcher.*

Ciceron parlant au Député de la Ville de *Laodicée*, fait remarquer finement que *César* a opprimé la liberté de Rome.

CICERON.

Pourroit-on s'informer quel sujet vous amene,
Sage & prudent Ministre, en cette Cour Romaine ?

LE DEPUTÉ.

Près du puissant *César* ma Ville a député,
Pour tâcher d'obtenir de lui sa liberté.

CICERON.

S'il vous l'accorde, je vous nomme
Agent auprès de lui, pour la Ville de Rome.

César ayant terminé la guerre à ſon avantage, fit redreſſer les ſtatuës de *Pompée. Ciceron* dit à ce ſujet: *Que* César *en relevant les Statuës de* Pompée *avoit affermi les ſiennes.*

Comme on le railloit de ce qu'à l'âge de ſoixante ans, il ſe marioit avec une jeune fille, il répondit: *Demain elle ſera femme.*

Quinton Frere de *Ciceron*,
Pour ſe donner un air auguſte,
Tout petit qu'il étoit, ſe fit tailler un buſte
De quatre ou cinq pieds environ.
Le peu grave Orateur en raille,
On ſait qu'il railloit ſans quartier,
La moitié de mon Frere a, dit-il, *plus de taille*
Que mon Frere tout entier.

Métellus Népos dont la Mere avoit été fort galante, voulant railler *Ciceron* ſur la baſſeſſe de ſa naiſſance: Apprens-moi, lui dit-il, qui étoit ton Pere? *Il te ſeroit bien plus difficile*, lui répondit Ciceron, *de dire qui étoit le tien.*

Appius Claudius plaidant une cauſe, commença par la priere que lui avoit fait ſon ami de la bien plaider, & d'y faire valoir ſon éloquence & ſa bonne foi. *Eſt-il poſſible*, lui dit Ciceron, *que vous ayez eu la dureté de ne rien faire de ce que votre ami vous avoit prié?*

Ciceron rapporte deux équivoques dans ſa pre-

premiere action contre *Verrès*, qui ſont fondées; l'une ſur ce que le mot Latin *Jus* ſignifie *droit*, *juſtice*, *jugement*, & ſignifie auſſi *un potage*, *un bouillon* ; & que le mot *Verrès* qui eſt le nom de celui contre qui il plaide, ſignifie un *Verrat*. Il dit donc, que tout le monde étoit ſcandaliſé de la maniere dont *Verrès* rendoit la juſtice; que les uns diſoient, *qu'il ne falloit pas s'étonner que des jugemens rendus par* Verrès *fuſſent ſi mauvais.* Ce qui pris dans le ſens équivoque que les paroles latines peuvent recevoir, ſignifie*: Qu'il ne falloit pas s'étonner , qu'un potage, qu'un bouillon de* Verrat *fût ſi mauvais.* Voici les paroles de Ciceron : *Quorum alii , ut audiſtis , negabant mirandum eſſe, Jus tam nequam eſſe Verrinum.*

Il n'y a point de paſſion qu'on veuille cacher avec plus de ſoin que l'envie; mais il n'y en a point qu'on cache moins (*). On ſe tue de dire qu'on n'a point d'envie , quand l'air & les yeux diſent qu'on en eſt rongé. Il ne faut pas être fort habile pour reconnoître qu'une belle femme eſt déconcertée, quand on loue en ſa preſence la beauté d'une autre; c'eſt beaucoup faire que de réduire l'envie qu'on a dans le cœur, à ne s'expliquer que par les yeux. Il y en a qui ne pouvant ſe tenir de parler contre ceux dont ils ſont envieux, croyent que leur envie eſt bien cachée, quand ils diſent que ce n'eſt point l'envie qui les fait parler. *Il faut tomber d'accord*, diſoit Lucie l'autre jour, qu'Emilie *eſt une ſotte femme. On ne peut pas*, ajou-

(*) *Réflex, ſur les Défauts d'autrui.*

ajouta-t-elle, *m'accuſer d'en parler par envie, puiſqu'elle n'a rien de bon qu'on puiſſe lui envier.*

Au dire *d'Ovide*, les femmes ont un panchant ſi invincible à la médiſance, que quand on les jetteroit dans la riviere, & qu'elles y auroient de l'eau par-deſſus la tête, encore feroient-elles des efforts pour dire du mal de ceux à qui elles en veulent.

Quamvis ſint aquâ, ſub aquâ maledicere tentant. (*)

La déciſion de ce Bel-eſprit eſt fondée, non-ſeulement ſur la connoiſſance qu'il avoit à cet égard du général des femmes, elle l'eſt de plus ſur un fait particulier que voici. *Une Femme qui ne pouvoit plus accabler d'injures ſon Mari qui l'avoit plongée dans un puits, elle, en portant les mains hors de l'eau, lui fit entendre des doigts ce qu'il étoit.* Or on conviendra avec moi que faire un reproche de bouche, ou le faire par des ſignes que tout le monde entend, c'eſt une même choſe.

„ Un jour *Henri* Prince de *Condé*, ayant „ traité Mr. *d'Emery* de Coquin, parlant „ à lui-même: *Monſeigneur*, répondit-il fine- „ ment, *il y en a dans tous les états* „. Cela montre évidemment qu'on ne doit point ſe commettre avec ſes Inférieurs. Ou on confond ceux qu'on attaque, s'ils n'ont point l'eſprit preſent, ou s'ils ont la repartie prompte & hardie, on en eſt payé comptant; & quelque-choſe qui arrive, on n'en remporte que de la con-

(*) *Métam. Lib. 6. Fab. 6.*

confusion. *Turpe est & vincere & vinci.* J'en dis autant des grosses paroles des Maîtres envers leurs Domestiques qui se trouvent en défaut. Il est certainement des occasions où ceux-ci ne se sont attirez aucun blâme ; ou s'ils s'en sont attiré, ils l'ont fait insciemment, ou par une inadvertence fort pardonnable. En ce cas, je me contenterois de les avertir d'y prendre mieux garde une autre fois. Mais s'il y avoit de la paresse ou de la malice dans leur fait, je leur dirois sans les injurier ; que, s'ils y retomboient, je les renverrois sur le champ; & en prenant d'autres Domestiques à mon service, je les mettrois d'abord sur le pied qui me conviendroit. Leur faisant d'ailleurs tout le bien que la raison & nos saints Livres nous prescrivent à leur égard, je ne me familiariserois jamais avec eux; & en leur donnant mes ordres, je le ferois en peu de mots, en termes clairs, & d'un ton qui n'étant ni doucereux ni fier, tiendroit néanmoins plus du dernier que du premier.

Marguerite à *Robin* n'obéïra jamais,
De ce Maître imprudent elle sait les foiblesses.
Il est des Servantes-Maîtresses,
Comme il est des Maîtres-Valets.(*)

„ Le Cardinal *Du Perron* osa traiter
„ d'ignorant l'Avocat-Général *Servin*; mais ce

Tome II. L „ Ma-

(*) Le Chevalier de *Cailly*.

„ Magiſtrat le paya comptant. *Il eſt vrai*, dit-
„ il, *que je ne ſuis pas aſſez ſavant, pour pou-*
„ *voir prouver qu'il n'y a point de Dieu.* Le
„ Cardinal demeura muet & confus. C'eſt
„ qu'un jour entretenant *Henri III.* durant ſon
„ dîner, il avoit eu l'impudence de lui dire:
„ *Je viens de prouver qu'il y a un Dieu*; *mais*
„ *demain*, *ſi V. M. veut m'écouter encore*, *je*
„ *lui prouverai qu'il n'y en a point du tout.* „
Soutenir le *Pour* & le *Contre* en fait de Matieres problématiques, ou qui ne ſont d'aucune importance, c'eſt montrer qu'on a de l'eſprit. Mais prendre ce parti ſur un ſujet auſſi clair & auſſi grave que l'eſt celui de *l'Exiſtence d'un Dieu*, c'eſt faire voir un fonds d'impiété digne de l'Enfer; ſur-tout quand cet eſprit ſe rencontre dans un Eccléſiaſtique, & dans un Eccléſiaſtique éclairé.

„ Le Maréchal & le Marquis *d'Aumont* a-
„ voient un Frere Evêque d'Avranches qu'on
„ appelloit, à cauſe de ſon orgueil & de
„ ſon humeur féroce, *Tarquin le Superbe.* Il
„ appelloit en duel les Gentilshommes de ſon
„ Diocéſe, avec qui il avoit quelque-choſe à
„ démêler. Un jour aſſiſtant avec ſon Cler-
„ gé à une Proceſſion, il voulut en ſortir,
„ tout revêtu qu'il étoit de ſes habits Pon-
„ tificaux, pour aller donner des coups de
„ Croſſe à un homme qu'il haïſſoit de longue
„ main; mais on le retint par ſa Chape. Un
„ de ſes ennemis s'aviſa d'une plaiſante inven-
„ tion, pour ſe moquer de ſa fauſſe bravoure.
„ Ce fut d'ajouter à ſon nom la ſillabe *Ro*,
„ dans

„ dans un Mandement affiché aux portes de l'E-
„ glise Cathédrale d'Avranches. Ce qui com-
„ posoit un mot de trois sillabes, dont la pronon-
„ ciation rendoit celui de *Rodomont*; & le sobri-
„ quet en demeura toujours depuis à ce Prélat."

Voici deux Articles tirez, l'un des *Oeuvres de Montreuil*, & l'autre des *Mémoires de Mme. de Motteville*, Dame d'honneur de la Reine *Anne d'Autriche*.

„ Quand les Marguillers de l'Eglise de Reims
„ reprocherent au Pere du B . . . . . que c'é-
„ toit bien honteux à un grand & fameux Pré-
„ dicateur comme lui, de manger de la viande
„ en Carême, il leur répondit: *M. M. vous*
„ *me donnez* 1200. *livres pour vous dire les cho-*
„ *ses que je vous dis*; *si vous me donniez* 1200.
„ *écus pour les faire*, *je ne m'y engagerois pas.* „

„ Le Marquis *de la Trousse* étoit si ci-
„ vil, que même quand il se battoit en duel,
„ ce qui lui arrivoit souvent, il faisoit des com-
„ plimens à celui contre qui il avoit affaire.
„ Lorsqu'il donnoit de bons coups d'épée, il
„ disoit à son Ennemi, *qu'il en étoit fâché*;
„ & parmi ces douceurs il donnoit la mort
„ aussi hardiment, & avec autant de rudesse,
„ que le plus brutal de tous les hommes. „

Mme. *de Motteville* rapporte encore, qu'*Anne d'Autriche* s'étant endormie dans la maladie dont elle est morte le 20. Janvier 1666., se reveilla tout d'un coup, & lui dit en se retournant vivement & avec effort de son côté: *Je ne veux pas m'endormir*, *de peur de mourir sans y penser.*

Montreuil dit agréablement d'un Roturier qui ſe piquoit fort de Nobleſſe: *Ce n'eſt pas qu'il n'ait fait faire une généalogie, par laquelle il prétend être deſcendu du Maréchal de . . . . mais cela ne m'étonne point. Je prétens bien quelque jour à vos bonnes graces, Madame; ce n'eſt pas à dire pour cela que je les obtienne.*

Epigramme du même *ſur un Hipocrite.*

Ne vous fiez point à *Golin*,
C'eſt bien l'homme le plus malin,
Que le Ciel ait jamais vû naître.
Il prendra bien ſon tems, dès qu'il le trouvera,
Et tôt ou tard vous trompera,
Comme il a déja fait ſon Maître.
Il n'eſt rien impoſſible à ſon eſprit adroit,
Il ſe fait au dehors tout tel qu'il veut paroître,
Et ſe contraint ſi bien qu'on n'y peut rien connoître,
Enfin ſi ſon Pere mouroit,
Je le tiens ſi fourbe & ſi traître,
Que je crois qu'il en pleureroit.

Epigramme à une Dame qui aimoit paſſionément un laid Chien.

A ce Chien des rubans, du biſcuit, du gâteau?
Quoi! Vous pouvez ſouffrir que ce Chien vous approche?

Ce

Ce Chien n'eſt bon à rien qu'à tourner une broche,
Et qu'une broche encore où cuit un Aloyau.

Regrets ſur la Mort de Quine, *Chienne de Mme. V. . .*

Quine n'eſt plus dans l'eſpéce Canine.
On ne vit rien de plus charmant que *Quine*;
Quine au minois fin & joli,
Au corps mignon, doux, & poli;
Qui faiſoit, avec tant de graces,
Ses petits tours de paſſes-paſſes.
Pour obéïr elle bûvoit
Du vin tout autant qu'on vouloit;
Ne prenoit rien ſur les aſſiettes;
Donnoit au Caffé les ſerviettes;
Etoit nette comme un denier;
Ouvroit elle-même la porte;
Faiſoit parfaitement la morte;
Apportoit corbeille & panier,
Et des paquets auſſi gros qu'elle;
Prenoit ou bougie ou chandelle
Toute allumée entre ſes dents;
Connoiſſoit les honnêtes-gens,
Careſſante aux Amis; mais toute ſa tendreſſe
Etoit pour ſa ſeule Maîtreſſe.

Vous donc qui d'un air obligeant,
De me la remplacer avez quelque pensée,
Ne cherchez point à me faire un présent,
Qui ne jamais ne sera remplacée.

Du Bellay a fait cette jolie Epigramme latine sur un Chien qui étoit de bonne garde contre les Voleurs, mais qui laissoit entrer les Amans de sa Maîtresse sans aboyer.

Latratu Fures excepi, mutus Amantes;
Sic placui Domino, sic placui Dominæ.

Epigramme que *Simon Majolus* rapporte un peu autrement pour les mots dans son Livre intitulé *Dies Caniculares*, les Jours Caniculaires.

Latrabam ad Fures, & Amantum furta tacebam;
Ut placui Domino, sic placui Dominæ.

Et dont voici la traduction aussi en Vers, telle qu'on la trouve dans le *Menagiana.*

Aboyant le Larron sans cesse,
Muet pour l'Amant favori,
Je fus également cheri
De mon Maître, & de ma Maîtresse.

Ou comme feu Mr. *Leibniz* l'a rendue en moins de paroles :

Aboyant au Voleur, & sans voix pour l'Amant,
Maître & Maîtresse ainsi m'aimoient également.

Mais

Mais voici des regrets tout autrement intéressans que ceux qu'on peut faire sur la mort d'un Chien, quelque beau, utile, & aimable même qu'il soit. C'est l'Elégie (*) d'un Fils sur la mort de son Pere.

Je vais donc sans témoins, cedant à mes douleurs,
Donner un libre cours à de trop justes pleurs;
Je vais me trouver seul dans les lieux où mon Pere
Me laissa, pour aller au Ciel joindre ma Mere.
O souvenir ensemble & cher & douloureux!
Je fus trop fortuné, je suis trop malheureux!
Hélas de quels Parens je reçus la lumiere!
Leurs soins sembloient m'ouvrir une noble carriere,
Leurs solides conseils dont je faisois ma loi,
Malgré les passions me répondoient de moi.
Je me trouve mon Maître en ce périlleux âge,
Où par la liberté on court à l'esclavage;
Pour nous mettre en ses fers & séduire nos cœurs,
Le vice sait cacher ses armes sous les fleurs.
Contre ses faux attraits qui pourra me défendre?
Où trouver un Ami juste, sincere, & tendre,
Qui reprime l'ardeur de mes jeunes desirs,
Et m'arrache du sein des dangereux plaisirs?
Contre notre Raison leur troupe enchanteresse
Sait mettre en son parti l'imprudente jeunesse:

(*) tirée du *Mercure de Juin* 1722.

Devient-on vertueux dans l'âge où je me voi,
Quand on n'a ſur ſa vie à conſulter que ſoi?
Qu'êtes-vous devenus, guides ſûrs & ſinceres?
Dépourvû du ſecours de vos ſages lumieres,
Votre Fils aujourd'hui languiſſant, abatu,
Après votre trepas tremble pour ſa vertu.
Voilà le lieu, la place, où d'un ſoin noble & tendre
Vous daigniez chaque jour & m'inſtruire & m'entendre;
Avec même amitié vous me formiez tous deux,
Et pour vous deux au Ciel j'offrois les mêmes vœux.
Avec quelles bontez, ô mon Maître, ô mon Pere!
De votre art à mes yeux dévoilant le miſtere,
Me donniez-vous l'eſpoir d'être un jour votre égal?
Ce qui fit mes plaiſirs, fait aujourd'hui mon mal;
Ce noble & doux travail, où mon ame ravie
Trouvoit un ſûr reméde à ſa mélancolie,
Ne me ſert aujourd'hui qu'à nourrir dans mon cœur
Des plus juſtes chagrins l'amertume & l'aigreur.
Je ne puis m'occuper ſans pleurer votre perte,
A mes triſtes eſprits par-tout elle eſt offerte;
Sur le moindre projet que je veux méditer,
Mon premier mouvement eſt de vous conſulter;
Je cours, mais vainement, ô douleur qui me tue!
Les lieux où je vous vis, s'offrent ſeuls à ma vûë.
Sortant de mon erreur, je vous perds de nouveau;
De nouveau je ſuis prêt à vous ſuivre au tombeau.

Mais

Mais quoi! je vous entens, vous m'ordonnez de vivre,
Il n'eſt pas tems encor, dites-vous, de me ſuivre;
Quoi! t'ai-je donc tracé le chemin des Vertus,
Pour voir ſous les revers tes eſprits abatus?
A pleurer tes malheurs tu trouves trop de charmes,
Crois-tu ne me devoir que d'inutiles larmes?
Des leçons qu'on reçut, montrer un digne fruit,
C'eſt honorer celui par qui on fut inſtruit,
Bien mieux que par des pleurs qu'on voit ſouvent répandre
Pour des Morts dont le nom s'éteint avec leurs cendres.
Diſtingue-toi, mon Fils, dans cet art enchanteur
Qui d'un Prince éclairé m'attira la faveur:
Montre pour tes devoirs une ardeur toujours vive;
Ne pleure plus ma mort, fais qu'en toi je revive.

Le mot de *Gros* a été un tems fort en vogue parmi les gens qui aiment les nouveautez dans la Langue. Au lieu de dire un *grand mérite*, une *grande beauté*, *un grand plaiſir*, un *grand procès*; ils diſoient fort mal-à-propos, un *gros mérite*, une *groſſe beauté*, un *gros plaiſir*, un *gros procès*. Un homme d'eſprit qui ne hait pas les turlupinades, & qui en fait quelquefois de jolies, en a fait une là-deſſus aſſez plaiſante. *Si nous vivions ſous le regne de* Louis le Gros,

..i un jour, *je ne m'étonnerois pas qu'on don-*
,at le nom de gros *à tout ce qui s'appelle* grand *dans notre Langue ; ce seroit faire sa cour par là en quelque façon : mais je suis surpris que sous le regne de* Louis le Grand, *on ôte le nom de* grand *à tout ce qui l'a eu toujours, pour mettre celui de* gros *en sa place.*

Un Electeur dit à son Bouffon : Que te donnerai-je pour tes Etrennes ? Celui-ci demanda : *Pourquoi voulez-vous me donner des Etrennes ?* Afin, répondit le Prince, que tu sois honnête-homme comme mes autres Serviteurs. Le Bouffon repliqua : *Ne me donnez donc rien, car je veux l'être sans recompense.*

Un Bel-esprit montrant un sonnet qu'il avoit fait, à un Bossu qui vouloit passer pour Poëte, celui-ci après l'avoir lû le méprisa, & dit qu'il étoit mal fait. *Il vous ressemble donc*, reprit le Bel-esprit.

Il y a en Allemagne un certain torrent que les Voyageurs doivent passer en bateau, & avant que d'en sortir ils sont obligez de donner leurs noms au Batelier qui les enrégître. Il arriva un jour que le Batelier eut quatre personnes dans son bateau. Leur ayant demandé leurs noms & surnoms, le premier dit qu'il se nommoit, *Tout le Monde* ; le second, *Mort* ; le troisiéme, *Diable* ; le quatriéme, *Gueule d'Enfer.* Le Bon-homme surpris d'entendre des noms si étranges & si bizarres, s'arrêta un moment, & dit ensuite : *Dieu veuille me garder de malheur, & me donner un heureux trajet ; car j'ai le Monde, la Mort, le Diable, & l'Enfer,*

ser, dans mon bateau, & ainsi tout ce qu'il y a de plus méchant.

Un Batelier avoit dans sa barque une compagnie de jeunes gens qui avoient tous le nom de quelque bête. L'un se nommoit *le Loup*; un autre, *l'Ours*; le troisiéme, *la Belette*; les autres, *Chien*, *Lion*, *Veau*, &c. Quand le Batelier entendit ces noms, il ne put s'empêcher de rire; & interrogé quelle en étoit la raison: *Je ris*, répondit il, *de la pensée qui m'est venue en entendant vos noms; c'est que ma barque est presentement l'Arche de Noé, dans laquelle toutes sortes de Bêtes se rendirent.*

„ Comme Mr. *Leibniz* alloit par mer dans „ une petite barque, seul & sans aucune suite, „ de Venise à Mesola dans le Ferrarois, il s'é- „ leva une furieuse tempête. Le Pilote qui „ ne croyoit pas être entendu par un Alle- „ mand, & qui le regardoit comme la cause „ de la tempête, parce qu'il le jugeoit Héréti- „ que, proposa de le jetter dans la mer, en con- „ servant néanmoins ses hardes & son argent. „ Sur cela Mr. *Leibniz*, sans marquer au- „ cun trouble, tira un chapelet, qu'apparem- „ ment il avoit pris par précaution, & le „ tourna d'un air assez dévot. Cet arti- „ fice lui réussit; un Marinier dit au Pilote, „ que puisque cet homme-là n'étoit pas Héré- „ tique, il n'étoit pas juste de le jetter dans la „ mer. (*) „

Ce Savant avoit un revenu très-considérable

(*) Eloge de Mr. *Leibniz* par Mr. *de Fontenelle.*

rable en penſions du Duc de Wolffenbutel, du Roi d'Angleterre, de l'Empereur, & du Czar; par où, & par ſa vie frugale, il laiſſa une groſſe ſucceſſion, mais qui fut bien funeſte à la Femme de ſon ſeul héritier, Fils de ſa Sœur, qui étoit Curé d'une Paroiſſe près de Leipſic. Cette Dame en voyant tant d'argent enſemble qui lui appartenoit, fut ſi ſaiſie de joye, qu'elle en mourut.

L'Heureux Don de Nature.

J'ai toujours l'ame en joye, heureux don de Nature!
J'y joins même quelque art; car dans une avanture
Je n'obſerve jamais que le côté plaiſant,
J'élude l'ennuyeux, je ſaiſis l'amuſant,
Et cela par raiſon; étant né ſans fortune,
Sans bien, pour ſécouer cette idée importune,
Je trouve un patrimoine au moins dans ma gayeté.(*)

Qu'on voit peu de gens au monde animez de cette heureuſe ſituation d'eſprit? Il en eſt au contraire de ſi induſtrieux à s'affliger de leur infortune paſſée, preſente, quelquefois même avenir, qu'ils s'en chagrinent, & qu'ils en entretiennent inceſſamment & indifferemment tous ceux avec qui ils ont quelque commerce. On ne dit & on ne fait rien, que ces foi-

(*) Reconciliation Normande, par Mr. *du Freſny de la Riviere*, Act. 2. Sc. 2.

foibles & timides perſonnes n'y trouvent des rapports naturels à leur douleur ; rapports néanmoins que des gens d'un meilleur eſprit n'y trouveroient certainement jamais. Je plains du fond de mon cœur les perſonnes que la Nature a fait naître ſi foibles ; mais je plains ſur-tout ceux qui ſont obligez de paſſer leurs jours avec elles.

LE BERGER ET LE PECHEUR,

MADRIGAL.

Un Berger des Côteaux, contre un Pêcheur de Loire,
Diſputoit un jour de la gloire
Des faveurs dont l'Amour daignoit les partager.
Un Pêcheur, diſoit-il, peut-il ſe ſoulager,
Lors qu'un tendre amour le preſſe ?
Je veux qu'il ait une Maîtreſſe ;
Mais a-t-il l'heure du Berger ?
Ah! lui dit le Pêcheur, quelle erreur eſt la tienne ?
Un Berger a ſon heure, un Pêcheur a la ſienne ;
Car lors que ſur nos bords fleuris
Nous ſommes tête-à-tête avecque nos Doris,
Qu'au recit de nos feux leur tendreſſe redouble,

Et qu'une confuſe langueur
Marque le trouble de leur cœur,
Alors nous pêchons en eau trouble;
Et c'eſt-là l'heure du Pêcheur.

Si (*) les Bergers avoient ſeuls l'avantage de trouver toujours l'heure qu'on ſouhaite auſſi-tôt qu'on commence d'aimer, on quitteroit ſouvent des Palais pour venir habiter leurs Cabanes; & la plupart de ceux que la fortune ſemble avoir mis au-deſſus des ſouhaits, ſe croiroient malheureux, & porteroient envie au bonheur des Bergers.

Il (†) n'eſt point de Belle qui n'ait ſon heure dangereuſe, quand les Amans s'attachent à l'obſerver. Les Prudes-mêmes ne s'en ſauvent pas. Voici ce qu'un Expert ſur cette matiere en a ingénieuſement écrit.

L'HORLOGE

DES AMANS.

Après la déclaration
Qui marque une ſincere & tendre paſſion,
Quand la Belle devient rêveuſe,
L'occaſion ſe montre heureuſe;
Et ſi l'Amant a de l'eſprit,
Il en doit faire ſon profit.

L'heure

(*) *M. G.*
(†) *Le même.*

L'heure où l'Amant ſe racommode,
Eſt toujours une heure commode,
On veut ſe raquiter du tems qu'on a perdu;
Et la Belle étant appaiſée,
Le cœur pour ſe montrer de bonne foi rendu,
Nous rend toute entrepriſe aiſée.

Ce moment ſi chéri des Hommes & des Dieux,
Eſt en chiffres d'amour écrit dedans les yeux
De celle pour qui on ſoupire,
Et bien-heureux qui l'y peut lire.

Si parmi la rejouïſſance
D'une Fête donnée en quelque beau Jardin,
Celle que vous aimez, lors que moins on y penſe,
S'éclipſe & diſparoît ſoudain,
Suivez-la, l'amour ſe déclare;
Ce n'eſt pas ſans deſſein que la Belle s'égare.

Une Fiere veut du reſpect,
Cherche dans ſa conduite un Amant circonſpect,
Et qui contre la médiſance
En tous lieux prenne ſa défenſe;
Son honneur ſauvé de ces coups
Se défendra mal contre vous.

Celle

Celle que le chagrin dévore ,
Qui ne vit que dans un grand deuil,
Et d'une cendre qu'elle adore,
Semble n'aimer que le cercueil,
Quoi qu'on la croye inconſolable,
N'eſt pas toujours inexorable:
La douleur n'étant point vertu ,
Ne fournit que de foibles armes;
Et l'amour eſt mal combattu
Par la langueur & par les larmes.

Comme ſouvent la peine irrite le deſir,
Pour objet de vos vœux s'il vous plaît de choiſir
Quelque Prude à vos yeux aimable,
Ne vous allarmez point de ſa grande froideur,
Et laiſſez faire au tems, il la rendra traitable;
Elle ne croira pas en avoir moins d'honneur,
Pour donner à l'Amour une place en ſon cœur.

Les froideurs dont une Belle paye les ardeurs d'un tendre Amant, ne ſont pas toujours des marques d'une entiere inſenſibilité. Souvent même elle feint d'être moins touchée, lorſqu'elle l'eſt réellement le plus. C'eſt une maxi-

maxime de toutes les Belles de cacher leurs véritables ſentimens, ſur-tout en amour. Ce n'eſt pas qu'elles veuillent que ces ſentimens reſtent toujours cachez ; mais elles veulent qu'on les déchiffre, & qu'on faſſe plus d'attention à leurs actions qu'à leurs paroles ; elles veulent qu'on liſe en quelque façon dans leur cœur, ce que leur bouche ſupprime. Telle étoit la *Galatée* de *Virgile*. Elle fuïoit après avoir jetté une pomme à un Berger dont elle ſe connoiſſoit aimée, & ſe laiſſoit voir en fuïant, pour le faire courir après elle. Cette penſée a été rendue fort agréablement par ces Vers.

IMITATION DE LA GALATE'E
de Virgile.

Mon Troupeau quelquefois en paiſſant me conduit
Sur les bords d'un Torrent dont la vague irritée,
Du frein qu'elle s'eſt fait d'une Roche emportée,
Vient d'un flot bondiſſant l'aſſaillir, mais ſans fruit.
La rage de ſe voir domptée
La ramène cent fois, & cent fois ne produit
Que plus d'écume & plus de bruit.
Là rêvant, l'ame triſte & la vûë arrêtée :
Ainſi, diſois-je un jour, ma flâme rebutée
En vain juſqu'ici m'a réduit

A des soins obstinez de plaire à *Galatée*;
Quand sortant à pas lents d'une Roche écartée
Cette Belle me jette une pomme, & s'enfuit
D'une course précipitée.
Je me détourne, & vois qu'elle se laisse cheoir
Sous un Saule où d'abord sa fuite l'a portée.
Ah! dis-je en y courant, reprenons quelque espoir;
Ma flâme en peut être flatée,
Puisque pour me faire savoir
Que c'est elle, par qui la pomme m'est jettée,
La Folette en tombant veut bien se laisser voir.

Le Fagot, Conte par Mr. de St. Gilles.

Deux nouveaux Mariez font le sujet du Conte.
Tous deux jeunes s'aimoient tous deux;
Mais un débat s'émut entr'eux.
Il étoit vif; elle étoit prompte.
Un semblable débat fut autrefois, dit-on,
Entre Jupiter & Junon;
Mais Junon de dépit saisie,
Ne tarda guere à se venger
Du jugement de Tirésie:
Une Femme, pour bien juger,
Veut qu'on juge à sa fantaisie.
Nos deux jeunes Epoux étoient donc courroucez,
De quoi? d'être trop peu la nuit en paix laissez,
De

De dormir trop peu l'un & l'autre.
Eſt-ce ma faute? C'eſt la vôtre;
N'eſt-ce pas vous qui m'agacez?
Telle étoit chaque jour leur plainte mutuelle.
Mais ils n'avoient qu'un lit; ce n'étoit pas aſſez
Pour mettre fin à leur querelle.
Et bien pour vous montrer, dit-elle,
Que je ne veux vous dire mot,
Mettons entre nous un fagot.
Là-deſſus la nuit vient, ſéme le Ciel d'étoiles,
Et couvre l'Univers de ſes plus ſombres voiles.
Tout invite au ſommeil, & le fagot ſe met
Pour garant du repos que chacun ſe promet.
Chacun de ſon côté ſe couche,
Et le paiſible Dieu répand ſur tous leurs ſens
De ſes moites pavots les plus aſſoupiſſans;
Tous deux dorment comme une ſouche.
Mais, quand de tous leurs ſens l'uſage ſuſpendu,
Après un long ſommeil, leur vient d'être rendu,
L'Epouſe vers l'Epoux nonchalamment tournée:
Au moins, dit-elle, au moins, vous ne vous plaindrez pas
Que de votre repos on ne faſſe point cas.
Et moi, répond l'Epoux, vous ai-je importunée?
A la ſeconde nuit, c'eſt à recommencer;
Le Fagot revient ſe placer.
Bon ſoir, mon cœur; bon ſoir, ma mie.

Au milieu de la nuit pourtant
L'Epouſe aſſez mal endormie,
Se tourne & ſe retourne tant,
Que le Fagot la pique, & qu'elle ſe recrire:
Peſte ſoit du Fagot, & de qui l'a planté!
L'Epoux que le Fagot n'avoit pas bien traité:
Qu'avez-vous, dit-il, je vous prie,
A tant pouſſer de mon côté?
Le Fagot, grace à vous, m'a fort mal ajuſté.
Eh bon Dieu! dit l'Epouſe alors toute attendrie,
Que je voye; & pour voir le fagot fut ôté.

Embarras de Cleon, (*) *par Mr.* de la Monnoye.

Cléon pouſſé d'humeur folâtre,
Regardoit à ſon aiſe un jour
Les jambes plus blanches qu'albâtre
De *Liſe*, objet de ſon amour.
Tantôt il s'attache à la gauche,
Tantôt la droite le débauche.
Je ne ſai plus, dit-il, laquelle regarder,
Une égale beauté fait un combat entr'elles.
Ah! dit *Liſe*, Ami, ſans tarder
Mettez-vous entre-deux, pour finir leurs querelles.

Cri-

(*) Autrement dit *Brantôme*.

Critique des Paniers, par Mr. Le Grand.

Vous ſavez qu'autrefois n'en pouvant plus d'ahan,
La petite Mignone
De Latone
Deſiroit ſe laver dans les eaux d'un étang.
Elle ôte ſon panier, ſon corſet, & ſa mante...
Son panier, je me trompe, elle n'en avoit point.
Un Cotillon alors bien étroit & bien joint,
Sans ornement, ſans nulle fente,
Des femmes de ces tems receloit les beautez.
Chacune n'occupoit qu'un terrain fort honnête;
On ne les meſuroit que des pieds à la tête,
Et non par l'empleur des côtez.
Si quelquefois par avanture
Fillette avoit beſoin d'élargir ſa ceinture,
Que faire? elle l'élargiſſoit,
Et de ſon malheur rougiſſoit.
Auſſi chaque homme alors avoit la main plus ſûre,
Quand une Femme il choiſiſſoit *&c.*

Les Hollandois diſent qu'une femme qui a une ample & large jupe de baleine, reſſemble, depuis la ceinture en bas, à une *Cloche ſans battant.*

Comme on vient de le voir, les François appellent *Panier* une telle jupe.

Suppoſant une femme qui auroit avec une taille fine un vrai panier à l'Angloiſe, ne pourroit-on pas faire reſſembler tout ce Composé à un *Entonnoir* ? Ceux qui ſavent penſer, ne trouveront pas ma comparaiſon trop clochante. Si j'étois femme, ou je ne porterois jamais de panier ; ou j'en aurois un qui ne donneroit pas lieu à des parallêles de cette nature.

Acte d'Appel de toutes les Momeries du premier jour de l'An. (*)

Du jour de l'An les embraſſades,
Les courbettes, les bonnetades,
Etant pures pantalonades,
Abrégeons, mes chers Camarades,
Ces bons jours à longues tirades,
Ces complimens communs & fades,
Qui valent moins que des gambades ;
Sur-tout faiſons des baricades
Pour prévenir les embuſcades
Des fâcheux Donneurs d'accolades.
Laiſſons les courir par brigades,
Préſenter Sonnets & Balades,
Et par-tout donnant des aubades
S'agiter comme des Ménades ;
Loin de nous ces fanfaronades.

Or

(*) Tiré du *Mercure de Paris*, *Janv.* 1721.

Or quant à nous, chers Camarades,
Fêtons ce jour par des grillades
Qu'arroferont les bigarades,
Avec grand renfort de falades,
Et perennité de razades.
Puis coulera l'eau des Barbades,
D'où s'enfuivront maintes bravades,
A qui fera plus d'efcapades
Et de nocturnes efcalades.
Or s'il avient que nos boutades
Choquent certains cerveaux malades,
Nous les enverrons aux Orcades,
Manger Loups-marins ou Dorades.
Sur ce, bon foir, chers Camarades.

Il n'y a prefque point de Criminel de la défenfe duquel on ne puiffe fe charger, fi on eft du fentiment de *Phocion*, lequel étant un jour blamé d'avoir défendu en jugement la caufe d'un Scélérat: *Pourquoi non*, dit-il, *puifqu'un homme de bien n'a pas befoin qu'on le défende.*

Quand Monfieur *d'Aubigni* fortit de *Gaëte* pour fe retirer en France, abandonnant le Royaume de Naples aux Efpagnols, *Gonfalve* Viceroi de ce Royaume le fournit de Chevaux & d'autres chofes néceffaires pour fon retour en France felon la capitulation. Monfieur *d'Aubigni* que le changement des affaires ne décourageoit point, lui dit: „ Faites-nous

 „ avoir

„ avoir de bons chevaux pour aller, & pour re-
„ venir. „ *Revenez à la bonne heure quand il vous plaira*, répondit Gonſalve; *vous nous trouverez toujours prêts à faire de pareilles civilitez.*

Un Juge ſe fit amener un Criminel pour l'examiner, lequel eut tant de hardieſſe qu'il lui dit, qu'il reſſembloit à Pilate. Le Juge répondit: *Au moins je ne laverai point mes mains pour te condamner.*

Un Chanoine demandant à un Faiſeur de bâts, s'il gagnoit beaucoup à ſon métier, celui-ci répondit: *Si tous les Anes portoient des bâts, je gagnerois du moins deux mille ducats tous les ans plus que je ne gagne.*

Un Abbé & un Curé Lutherien diſputoient de Religion. L'Abbé diſoit entre autres choſes: „ Vous autres Lutheriens, vous êtes des
„ indiſcrets & des incivils, de vous adreſſer d'a-
„ bord à Dieu-même, & vous dites, il nous ex-
„ aucera: mais pour nous, nous en uſons plus
„ diſcretement, en nous adreſſant premierement
„ à Marie, afin qu'elle intercede pour nous.
„ Car, ajouta-t-il pour juſtifier cette méthode,
„ lorſque quelqu'un veut me parler, il faut qu'il
„ s'adreſſe auparavant à mon Valet. „ *Belle comparaiſon*, dit le Curé, *comme ſi notre Seigneur devoit être comparé à un Fat comme toi!*

F O L I E.

Un Charlatan diſoit en plein marché,
Qu'il montreroit le Diable à tout le monde.
Si n'y eût nul, tant fut-il empêché,

Qui

Qui ne courût pour voir l'Efprit immonde.
Lors une Bourfe affez large & profonde
Il leur déploye, & leur dit: Gens-de-bien,
Ouvrez vos yeux, voyez, y a-t-il rien?
Non, dit quelqu'un des plus près regardans.
Et c'eſt, dit-il, *le Diable*, *oyez-vous bien*,
Ouvrir ſa bourſe, *& ne voir rien dedans.*

On ne fe rend jamais plus ridicule qu'en fe hazardant trop légerement à traiter de matieres qui ne font point de fon reffort, ou de raifonner de celles dont on n'a qu'une connoiffance imparfaite, parce qu'il eft impoffible d'en parler avec jufteffe. Le Roi *Henri IV.* l'a donné à connoître avec beaucoup d'adreffe, en deux rencontres, à des perfonnes qui fe trouvoient dans ce cas. L'un étoit un *Bénéficier*, & l'autre fon *Tailleur*. Le premier difcourant avec ce Prince, fe mit à lui parler affez mal de la Guerre & des Affaires d'Etat. Ce Prince lui dit: *Apprenez-moi*, *je vous prie*, *de quel Saint votre Bréviaire fait aujourd'hui l'Office.*

L'autre lui montrant un jour un livre rempli de quelques réglemens qu'il avoit compofez fur l'Etat & fur le Gouvernement, le Roi appella un de fes Officiers, & lui dit: *Qu'on me faſſe venir tout à l'heure mon Chancelier pour me faire un habit*, *puiſque mon Tailleur veut me faire des Réglemens.*

Non-feulement chacun doit fe mêler de fon

ſon métier ; mais la raiſon ne permet pas non plus à perſonne de paroître dans un autre ajuſtement que celui qui convient à l'emploi qu'on exerce. „ *Raguet* Greffier des Etats de Languedoc, s'étant aviſé un jour de paroître
„ dans l'Aſſemblée avec l'épée au côté & la
„ plume au chapeau, le Comte de Caſtries
„ Lieutenant de Roi dans la Province, qui pré-
„ ſidoit ce jour-là, lui dit : *Greffier, mettez*
„ *votre plume dans votre écritoire, & ne reve-*
„ *nez plus ici qu'avec l'habit convenable à votre*
„ *charge* *Raguet* qui étoit glorieux, fut ſi
„ mortifié de cette reprimande publique, qu'il
„ en mourut de honte & de douleur. „

Henri IV. s'eſt rendu ſi remarquable par mille circonſtances de ſa vie & de ſon regne, & par les belles actions qu'il a faites, que chacun ſait aſſez qu'il étoit un des plus Grands Princes du monde. Je mettrai ſeulement ici, en faveur de ceux qui n'ont point lû ſon Hiſtoire, qu'il nâquit à Pau le 14. Décembre 1553. Qu'après pluſieurs victoires qu'il remporta ſur les Ligueurs (qui ſous prétexte de la Religion Proteſtante qu'il profeſſoit, le vouloient empêcher de monter ſur le Trône de France) il embraſſa la Religion Catholique Romaine dans l'Egliſe de *St. Denis* entre les mains de *Renaud de Beaune* Archevêque de *Bourges*, le 25. Juillet 1593., & qu'il fut ſacré à *Chartres* ; qu'enſuite, après quelques Villes priſes, il devint paiſible poſſeſſeur du Royaume. Que, quoique ce Prince eût autant de bonté que de courage, cependant il ſe trouva parmi ſon Peuple deux Monſtres cruels,

cruels; dont l'un appellé *Jean Châtel* fils d'un Drapier de Paris, le frappa au visage d'un coup de couteau; & l'autre nommé *François Ravaillac* le poignarda dans son carosse au milieu de la Ville de *Paris* le 14. Mai à quatre heures du soir de l'an 1610. Que c'étoit un Prince qui possédoit mille belles qualitez, & dont l'esprit étoit vif & agréable, & l'humeur enjouée & libre. Voici quelques-unes de ses Paroles remarquables & de ses Bons-mots.

Henri III. étoit fort chagrin d'avoir été excommunié par le Pape, après la mort des Guises. *Henri le Grand* lui dit d'une maniere fort agréable, qu'il y avoit à cela un bon reméde: *Hâtons-nous*, lui dit-il, *de vaincre au plutôt, car si nous battons nos Ennemis, vous aurez assûrément votre absolution; mais si nous sommes battus, nous serons toujours excommuniez, aggravez, & réaggravez.*

Avant que de faire sonner la charge à la bataille d'Yvri, *Henri IV.* dit à ses Soldats: *Mes Compagnons, voilà nos Ennemis que nous cherchions. Si vous perdez la vûë de vos Cornettes, ralliez-vous à ma plume blanche; vous me trouverez au chemin de l'honneur & de la victoire.*

Une autrefois en pareille occasion il ne dit que ces mots: *Je suis votre Roi, vous êtes François, voilà l'Ennemi.*

Ayant soumis quelques Villes du Parti de la Ligue, quelques personnes tâcherent de l'exciter à traiter ces Villes avéc rigueur. Il leur dit cette belle sentence: *La satisfaction qu'on*

tire de la vengeance, ne dure que peu de momens; mais celle que la clémence produit, ne finit jamais.

On avoit permis à ce Prince de faire entrer dans Génes trente-cinq mille François, lors qu'il assiégeoit le Fort de Ste. Catherine. Ses Capitaines lui représentoient que c'étoit une belle occasion de s'emparer de la Ville. *Vous me donnez-là un bon conseil*, leur dit-il. *Ce seroit une action bien infâme de payer par une si lâche infidélité, la confiance que les Genois ont eue en moi.*

Il dit un jour au Duc *de Mayenne*: *Le plus grand plaisir que j'ai en faisant la paix, c'est de pardonner aux Rebelles.*

Après avoir lassé dans une promenade à pied ce même Duc qui lui avoit fait la guerre & disputé la Couronne, & que la grosseur & la graisse rendoient un fort mauvais piéton, il lui dit: *Mon Cousin, voilà la seule vengeance que je prendrai jamais de vous.*

„ *Louis XIV.* raillant Mr. *de Vivonne* sur „ sa grosseur extraordinaire, en presence „ de Mr. le *Duc d'Aumont* qui n'étoit pas „ moins gros que Mr. le Duc *de Vivonne:* „ Vous grossissez à vûë d'œil, lui dit le Roi, „ vous ne faites point d'exercice. *Ah! Sire, c'est* „ *une médisance*, reprit Mr. de Vivonne; *car* „ *il n'y a pas de jour que je ne fasse au moins* „ *trois fois le tour de mon Cousin* d'Aumont. „

Henri IV. disoit: *Qu'il ne falloit pas pour bien regner, qu'un Roi fît tout ce qu'il pouvoit faire.*

Pendant les guerres de la Ligue il étoit toujours

jours plus joyeux avant le combat qu'après la victoire ; & disoit à ceux qui s'en étonnoient: *Je ne saurois me rejouir d'un avantage que je n'obtiens que par la perte de mes Sujets ; le sang des François semble flétrir mes Lauriers.*

Ayant dit un jour à l'Ambassadeur d'Espagne : *Ventre-saint-gris ! si le Roi d'Espagne me fâche, je l'irai relancer jusques dans Madrid* ; & l'Amdassadeur lui ayant répondu gravement: *Vous ne seriez point le premier Roi de France qui y auroit été* ; il lui dit sur un ton moins sérieux : *Monsieur l'Ambassadeur, vous êtes Espagnol, & moi Gascon. Si nous nous mettons sur la Rodomontade, la chose ira loin.* L'adresse du Roi à se tirer du mauvais pas où il s'étoit mis, est un endroit aussi délicatement tourné qu'on en puisse voir, & digne de lui, c'est tout dire.

Il disoit : *Je n'approuve pas qu'on écrive le contraire de ce qu'on pense ; si quelques autres l'ont fait, je ne veux pas faire comme eux. La tromperie est odieuse par-tout ; mais elle l'est davantage aux Princes dont la parole doit être immuable.*

Les louanges, disoit-il, *seroient d'un grand prix, si elles nous donnoient les perfections qui nous manquent.*

Un homme de condition lui demandant grace pour son Neveu qui avoit commis un assassinat, il lui dit: *Je suis fâché que je ne puisse pas vous accorder ce que vous me demandez. Il vous sied bien de faire l'Oncle, & à moi de faire le Roi. J'excuse votre Requête, excusez mon refus.*

Lors-

Lorſque le Duc de *Savoye* vint en France, le Roi le mena un jour voir jouer à la paume ſur les foſſez du Fauxbourg S. Germain, où après le jeu, comme ils étoient tous deux à une fenêtre qui regardoit ſur la ruë, le Duc voyant un grand Peuple, lui dit qu'il ne pouvoit aſſez admirer la beauté & l'opulence de la France, & demanda à Sa Majeſté ce qu'elle lui valoit de revenu. Ce Prince généreux & prompt en ſes reparties, lui répondit: *Elle me vaut ce que je veux.* Le Duc trouvant cette réponſe vague, le voulut preſſer de lui dire précisément ce que la France lui valoit. Le Roi repliqua: *Oui, ce que je veux, parce qu'ayant le cœur de mon Peuple, j'en aurai ce que je voudrai; & ſi Dieu me donne encore de vivre, je ferai qu'il n'y aura point de Laboureur en mon Royaume, qui n'ait le moyen d'avoir une poule dans ſon pot;* ajoutant, *& ſi je ne laiſſerai pas d'avoir de quoi entretenir aſſez de gens de guerre, pour mettre à la raiſon tous ceux qui choqueront mon autorité.*

Quand il travailloit à des affaires preſſantes, & qu'il ne pouvoit pas aſſiſter au ſervice Divin, il faiſoit ſes excuſes aux Prélats, & leur diſoit: *Quand je travaille pour le Public, il me ſemble que c'eſt quitter Dieu pour Dieu-même.*

Une Dame de qualité fort âgée & fort ſéche, vint en habit vert à un bal qu'il donnoit. Ce Prince qui vouloit rire d'un équipage ſi mal aſſorti, lui dit plaiſamment: *Madame, je vous ſuis fort obligé de ce que pour faire honneur à*

la compagnie, vous avez employé le verd & le ſec.

Mr. *de la Vieuville* fut fait Cordon-bleu par la faveur de Mr. *de Nevers* qui prenoit intérêt à ſa fortune. *Henri IV.* ſe défendit tant qu'il put, de lui accorder cette grace. Lorſqu'on met le Collier de l'Ordre aux Chevaliers, ils diſent, *Domine, non ſum dignus*, Seigneur, je n'en ſuis pas digne. Comme Mr. *de la Vieuville* répétoit ces paroles ſelon le formulaire: *Je le ſais bien*, répondit le Roi, *auſſi ne vous l'ai-je accordé qu'aux prieres de mon Couſin* de Nevers.

Quelques troupes qu'il envoyoit en Allemagne ayant fait du deſordre en Champagne, & pillé quelques maiſons de Payſans, il dit aux Capitaines qui étoient demeurez à Paris: *Partez en diligence; donnez-y ordre, vous m'en répondrez. Quoi! ſi on ruine mon Peuple, qui me nourrira? qui ſoutiendra les charges de l'Etat? qui payera vos penſions, Meſſieurs? Vive Dieu! s'en prendre à mon Peuple, c'eſt s'en prendre à moi.*

Un Ambaſſadeur d'Eſpagne ſe plaignant à ce Prince de ce qu'on ne faiſoit pas raiſon au Roi ſon Maître de quelques limites dont on s'étoit emparé, dit que le Roi ſon Maître viendroit diſputer ſon droit à la tête de cent mille hommes. *Vous vous trompez*, repartit-il, *ce ne ſeront que des Ombres.* Faiſant alluſion au nom Eſpagnol *hombres* qui ſignifie *hommes*.

Grillon Colonel du Régiment des Gardes, qu'on

qu'on nommoit le *Brave*, n'étant pas payé de ſes appointemens, lui dit, qu'il n'avoit que trois mots à lui dire. Dites-les, dit le Roi. Les voici, *Sire*, répondit-il : *Congé*, *ou Argent*. *Et moi*, lui repartit le Roi, j'ai ces quatre à vous répondre : *Ni l'un*, *ni l'autre*.

Henri IV. étoit en Bourgogne,
Pays fameux par ſon bon vin,
Où Bacchus, pour ce jus divin,
Eſt bénit nuit & jour par mainte rouge trogne.
Ce Monarque, en faiſant chemin,
Logea dans une hôtellerie;
Il y but du vin de Dijon,
Qu'il trouva parfaitement bon,
Vin moelleux, ſtomachal, ſans ſophiſtiquerie.
A la fin du repas, l'Hôte étant là preſent :
Maître, lui dit le Roi, ton vin eſt excellent;
je n'en ai point trouvé de meilleur ſur la route.
Sire, répondit-il, j'ai du vin d'Eriſſé
Meilleur que celui-là ſans doute,
Mais il n'eſt pas encor percé.
Le Roi par ce diſcours vit ſon peu de génie,
Et lui dit ſans s'en offenſer :
Qu'attens-tu donc pour le percer?
Eſperes-tu d'avoir meilleure compagnie?

En-

Entrant un jour chez Madame *Gabrielle*, le Duc de *Bellegarde* qui en étoit amoureux, se cacha sous le lit. Cependant on servit la collation ; & ayant remarqué le lieu où ce Seigneur étoit caché, il y jetta une boëte de confiture, en disant : *Il faut que tout le monde vive.*

Un Président Normand lui faisant une harangue, & étant demeuré court, ce Prince dit à ses Courtisans : *Il n'en faut point être surpris, les Normands sont sujets à manquer de parole.*

Jouant à la paume avec le Marquis *de Roni*, & ce Marquis ayant fait un beau coup, il dit en s'écriant : Voilà un coup de Roi ! *Oui*, *Sire*, lui répondit Roni, *si on ôtoit un* N. *de mon nom. Ventre-saint-gris*, reprit le Roi, *je serois bien fâché qu'on en fît de même du mien : car on m'appelle Roi de France & de Navare, & on me nommeroit Roi de France & Avare.*

Mr. *de Noailles* avoit écrit sur le lit de sa Maîtresse :

Nul heur, nul bien ne me contente,
Absent de ma Divinité.

Il y apostilla de sa main ces deux autres ; n'étant encore que Roi de *Navarre* :

N'appellez pas ainsi ma Tante,
Elle aime trop l'Humanité.

La Reine faisant la premiere année de son mariage un ballet, pour lequel elle avoit choisi quin-

quinze Dames des plus belles & des plus qualifiées de sa Cour, il dit au Nonce: *Monsieur, je n'ai jamais vû d'Escadron plus beau ni plus périlleux que celui-là.*

Ecrivant à une de ses Maîtresses, il finit ainsi : *Garde-toi bien de manquer au rendez-vous; car autrement je te ferai voir que je suis Roi, & de plus Gascon.*

Un jour que l'Ambassadeur d'Espagne étoit allé au Louvre pour le voir, la conversation tomba sur les bâtimens; & l'Ambassadeur dit: „ Mon Maître a de plus belles & de plus riches „ pierres en Espagne pour l'embellissement de ses „ édifices, qu'il n'y en a en France. „ Le Roi le faisant approcher des fenêtres, & lui montrant la Ville de Paris : *Je ne dis pas le contraire*, lui repliqua-t-il; *mais dites-moi néanmoins, l'Escurial a-t-il d'aussi beaux Fauxbourgs?*

Un certain Seigneur qui avoit long-tems balancé durant les troubles sans prendre parti, l'étant un jour venu trouver comme il jouoit à la prîme, il lui dit : *Approchez, Monsieur, soyez le bien-venu; si nous gagnons, vous serez des nôtres.*

Deux ou trois ans après qu'il fut rentré dans Paris, tous les Fauxbourgs qui n'étoient plus que des masures, furent réparez; & par les bâtimens particuliers & publics qu'on fit dans cette grande Ville, elle devint plus belle que jamais. Les Ambassadeurs d'Espagne qui vinrent jurer le Traité de *Vervins*, furent tout étonnez de la voir en si bon état, & si différente de ce qu'elle avoit été durant la guerre.

Et

Et comme ils lui disoient un jour : „ Sire, voici „ une Ville qui a bien changé de face depuis que „ nous ne l'avons vûe. „ *Ne vous en étonnez pas*, dit-il, *quand le Maître n'est point en sa maison, tout y est en desordre* ; *mais*, *quand il est revenu*, *sa presence y sert d'ornement* , *& toutes choses y profitent.*

Visitant un jour le Jardin de Fontainebleau avec Monsieur le Duc *d'Epernon*, il se plaignit au Jardinier de ce qu'il y avoit quelques carreaux mal semez. C'est, Sire, répondit le bon-homme, qu'il ne peut rien prendre dans cet endroit. *Mon ami*, repartit-il au Jardinier, ayant regardé Monsieur d'Epernon, *semez-y des Gascons*, *car ils prennent par-tout.*

Le Duc *de Bouillon* lui reprochant qu'il avoit changé de Religion : *Non* , *mon Cousin* , lui dit-il, *je n'ai point changé de Religion*; *j'ai seulement changé d'Opinion.*

Comme le Cardinal *du Perron* y étoit present, il lui ordonna de faire un écrit pour le justifier. Le Cardinal ne se pressa gueres à l'achever ; & quand le Roi lui demandoit de tems en tems où étoit son livre, il répondoit toujours, qu'il attendoit quelques Manuscrits de Rome, afin de l'achever. Il arriva un jour que le Roi prit ce Cardinal avec lui, pour voir les Ouvriers qui travailloient au Louvre, & les nouveaux bâtimens qu'il y faisoit faire ; & comme ils passoient un coin, où on avoit commencé de bâtir dès long-tems, mais qu'on avoit laissé sans achever, le Roi demanda à l'un de ceux qui avoient la direction des Ouvra-

vrages, pourquoi on n'avoit pas achevé de bâtir ce coin en tout ce tems-là. Sire, répondit-il, c'eſt parce qu'il manque quelques belles pierres. *Non, non*, repartit le Roi en regardant le Cardinal, *c'eſt qu'il vous manque des Manuſcrits de Rome.*

Il avoit pluſieurs fois fait défenſe par tout le Royaume, de porter de l'or ou de l'argent ſur les habits; mais voyant que les Edits à ce ſujet n'avoient de force que pendant cinq ou ſix mois au plus, & qu'après ce tems-là ces défenſes étoient oubliées, il fit enfin celui-ci qui fut exécuté avec toute la rigidité poſſible. *Nous défendons expreſſément à tous nos Sujets, de quelque qualité & condition qu'ils puiſſent être, dans tous les lieux & terres de notre obéiſſance, de porter de l'Or ni de l'Argent ſur leurs habits, de quelque maniere & ſous quelque prétexte que ce ſoit; excepté pourtant aux Femmes de joye & aux Filoux, en qui nous ne prenons pas aſſez d'intérêt, pour leur faire l'honneur de donner notre attention à leur conduite.* Quoiqu'il y eût un mois de terme du jour de la publication de cet Edit, pour donner le tems de faire faire d'autres habits, le lendemain perſonne n'en oſa porter, tant on eut peur de paſſer pour privilégié.

Il avoit une guerre ſur les bras; & l'Ambaſſadeur d'Eſpagne étant venu le trouver pour lui dire, que ſon Maître ſeroit contraint de s'en mêler pour défendre les Etats de ſes Neveux, ſi on ne la finiſſoit par la Paix, il répondit: *Que ſi on lui tenoit un tel langage, il ſe jetteroit en peu de tems ſi avant dans les Etats*

du Roi d'Espagne, qu'il feroit assez embarrassé de se défendre, sans se mêler des affaires d'autrui. Qu'il feroit la guerre en Lion à ceux qui la lui faisoient en Renard, & qu'il frapperoit ceux qui seroient seulement semblant de le menacer.

Un Provençal qui avoit acheté bien cher un office de Président, & qui en avoit emprunté l'argent, l'étant venu saluer, il dit tout bas à un Seigneur: *Voilà un bon Justicier; je crois qu'il s'acquitera bien de sa charge, & en peu de tems.*

Rencontrant dans son Palais quelqu'un qui ne le connoissoit point, il lui demanda à qui il appartenoit. Celui-ci ayant répondu: A moi-même; il lui dit: *Ventre-saint-gris, vous appartenez à un sot Maître.*

Visitant une fois son Arsenal, un Seigneur lui demanda, si on pouvoit trouver au monde d'aussi bons canons que ceux qu'ils voyoient là; *Ventre-saint-gris*, répondit le Roi, *je n'ai jamais trouvé de meilleurs Canons que ceux de la Messe.*

Apprenant qu'un fameux Médecin avoit quitté la Religion Réformée, & embrassé la Romaine, il dit au Duc de *Sully* qui étoit avec lui: *Mon Ami, il faut que ta Religion soit bien malade, puisque les Médecins l'abandonnent.*

Le Duc de *Vendôme* lui vint dire un jour, que le Médecin *la Brosse* qui passoit pour être un bon Astrologue, lui avoit dit, que le Roi se devoit tenir bien en garde ce jour-là. Ce Prince lui répondit: La Brosse *est un vieux Fou de prédire ces sottes rêveries*, & Vendôme *un jeune Fou d'y ajouter foi.*

Un homme qui mangeoit autant que six, se présenta à lui, dans l'espérance que ce Grand Prince lui donneroit dequoi entretenir un si beau talent. Le Roi lui demanda, si ce qu'on disoit de lui, étoit vrai, qu'il mangeât autant que six. Oui, Sire, répondit-il. Et tu travailles à proportion? ajouta le Roi. Sire, repliqua-t-il, je travaille autant qu'un autre de ma force & de mon âge. *Ventre-saint-gris*, dit le Roi, *si j'avois six hommes comme toi dans mon Royaume, je les ferois pendre; de tels Coquins l'auroient bien tôt affamé.*

Quelqu'un lui ayant dit que le Maréchal *de Biron* jouoit fort bien à la paume, ce Prince qui avoit découvert la conspiration qu'il tramoit secretement contre son Etat, dit: *Il est vrai qu'il joue bien; mais il fait mal ses parties.*

Comme il faisoit son entrée dans une Ville à deux heures après midi, il reçut des Députez des Magistrats qui le venoient complimenter. Celui qui devoit porter la parole, aussi-tôt qu'il eut vû le Roi, dit: *Quand Alexandre le Grand partit pour conquerir l'Asie.* Le Harangueur s'arrêta là, & puis il reprit: *Alexandre le Grand, le Grand Alexandre*, & demeura tout court, sans pouvoir plus dire une seule parole. Ce que le Roi qui étoit encore à jeun, ayant remarqué, lui dit: *Oui, mon Ami, quand Alexandre le Grand partit pour conquerir l'Asie, il avoit dîné, & moi je suis encore à jeun*; & ayant dit cela il continua son chemin vers la Maison de Ville, où on lui avoit apprêté un magnifique dîné.

Il

Il ne pouvoit voir qu'avec averſion les Juges qui ſe laiſſoient corrompre, & diſoit à ce ſujet : *Je ne puis comprendre comment il y a des gens ſi méchans, que de juger contre leur ſcience & leur conſcience.*

Montrant un jour à l'Ambaſſadeur d'Eſpagne une Chapelle qu'il faiſoit bâtir à Fontainebleau ; & cet Ambaſſadeur lui diſant qu'il n'y avoit perſonne de plus mal logé que Dieu, il répondit : *Nous autres François nous logeons Dieu dans nos cœurs, & non entre quatre murailles ; & quand même vous le recevriez dans le cœur, je doute fort s'il ne ſeroit pas encore logé dans la pierre.*

Etant au Siége d'Amiens, il envoya ordre au Comte *de Soiſſons* qui tiroit cent mille livres de penſion de la Couronne, de le venir joindre avec autant de troupes qu'il en pourroit raſſembler. A quoi le Comte ayant répondu „ qu'il étoit vieux & infirme, & que ſes „ Biens étoient fort diminuez, les guerres précé„ dentes l'ayant épuiſé ; en-ſorte que tout ce qu'il „ pouvoit faire dans cette conjoncture pour Sa „ Majeſté, c'étoit de prier Dieu pour elle. „ *Eſt-ce là*, dit-il, *la réponſe de mon Couſin* de Soiſſons ? *On dit que la priere ſans le jeûne eſt de nulle efficace. Ventre-ſaint-gris, je le ferai donc auſſi-bien jeûner que prier ; je ne lui payerai pas un ſol de ſes cent mille livres de penſion.*

Durant les premiers troubles le Duc de *Nevers* qui faiſoit tous ſes efforts avec la Reine pour l'engager à abandonner le parti des Réformez, lui repréſentant qu'il éviteroit par

cette démarche la bassesse de courir après les Moissonneurs de la Rochelle, où il ne vous est pas permis, disoit le Duc, de faire ce que vous voulez ; il répondit : *J'y fais tout ce que je veux ; car je ne veux rien que de juste.* Le Duc repliqua : Vous n'auriez pas le pouvoir d'y établir un seul impôt. *Il est vrai*, reprit ce Prince, *aussi nous n'avons pas d'Italiens parmi nous.* *Nevers* étoit de la Maison de *Mantoue*, & la repartie du Roi étoit d'autant plus juste, que la France avoit dès-lors appris à connoître l'habileté des Italiens à établir des impôts.

Quelques années après que la Paix fût affermie par tout le Royaume, venant à Orléans il fut prié au nom des Bourgeois, de vouloir abolir un impôt qui leur avoit été imposé dans le tems de la Ligue, & il demanda qui les en avoit chargez. On répondit, Monsieur *de la Châtre*, mais il est mort. *Et bien*, reprit-il, *Monsieur de la Châtre vous a liguez, qu'il vous déligue.*

Un jour qu'il avoit la goute, l'Ambassadeur d'Espagne le venant voir, & lui témoignant que cela lui faisoit beaucoup de peine de voir Sa Majesté si incommodée & boiteuse. *Tout boiteux que je suis*, répondit-il, *si l'occasion ou la nécessité le demandoit, votre Maître le Roi d'Espagne n'auroit pas si-tôt mis le pied à l'étrier, que je serois déja à cheval.*

On lui dit un jour d'un certain Capitaine qui avoit été de la Ligue & fort brave, qu'encore qu'il eût obtenu de lui son pardon & quel-

quelques bienfaits, il ne l'aimoit pourtant point: *Je lui veux*, dit-il, *faire tant de bien, que je le forcerai de m'aimer malgré lui.* C'est ainsi qu'il gagnoit les plus obstinez, & il étoit accoutumé de dire à ceux qui s'en étonnoient, *qu'on prenoit plus de mouches avec une cuillerée de miel, qu'avec vingt tonneaux de vinaigre.*

Employant à cause de cela la patience, les bienfaits, & l'adresse, pour ramener les esprits que les factions avoient égarez, il dissimuloit même leurs mauvaises volontez; & malgré qu'ils en eussent, il les empêchoit de faire du mal, & les tournoit au bien. *Un sage Roi*, disoit-il à ce sujet, *est comme un habile Apothicaire qui des plus méchans poisons compose d'excellens antidotes, & des viperes en fait de la Thériaque.*

Au commencement des premiers troubles comme il entendoit un Seigneur déplorer le feu qui consumoit la France: *J'entreprendrois bien*, dit-il, *de l'éteindre avec un seau d'eau.* Et interrogé de quelle maniere, il répondit: *En le faisant boire au Cardinal* de Lorraine, *tant qu'il en crévât.*

L'Historien *Du Haillan* importunoit un jour ce Prince, pour quelque gratification. Quand le Roi vit qu'il avoit de la peine à s'en rendre quitte, il lui dit, qu'il lui avoit donné plusieurs fois de grandes sommes d'argent; mais qu'il ne ménageoit pas bien les présens qu'on lui faisoit. *Du Haillan* répondit, qu'il avoit aussi beaucoup travaillé pour Sa Majesté; & remarquant que le Roi le consideroit plutôt comme

un Demandeur incommode, que comme un Ecrivain néceſſaire, il ajouta qu'il avoit deux plumes ; l'une d'or pour écrire les actions de ceux qui le recompenſoient comme il le méritoit ; & l'autre de plomb pour ceux qui étoient avares à le payer de ſon travail. Le Roi répondit à ces paroles ſi pleines de préſomption : *En vérité, je n'en crois rien ; car ſi vous euſſiez eu une plume d'or, ſans doute que vous l'auriez fondue depuis long-tems, afin de pouvoir l'avaler.*

Quelques Envoyez Allemands le ſollicitoient un jour de donner du ſecours à leurs Maîtres engagez dans une guerre. Il leur demanda, de quelle maniere il pouvoit le mieux les aider. Les Envoyez répondirent : Nous avons „ aſſez de monde en Allemagne pour lever une „ Armée, s'il plaiſoit à V. M. de nous fournir „ ſeulement de l'argent. „ Le Roi repartit : *Non, non, Meſſieurs, je veux vous aider en Roi, & non pas en Marchand.*

Etant dans le Cloitre des Feuillans, il y lut dans la Chapelle de la famille de *Baſſompierre*, cette ſentence du Pſalmiſte : *Que rendrai-je au Seigneur pour tous les bienfaits que j'en ai reçus?* & dit : *Baſſompierre*, comme un véritable Allemand, devroit y joindre ce qui ſuit : *Je prendrai la coupe.*

Un jour le Prévôt des Marchands & les Echevins lui demandant permiſſion de mettre quelque petite impoſition ſur les tuyaux des fontaines de la Ville, pour les aider à régaler quarante Députez des *Suiſſes*, venus à Paris pour

pour le renouvellement de l'Alliance, il leur répondit : *Trouvez quelque autre expédient que celui-là ; il n'appartient qu'à notre Seigneur de changer l'eau en vin.*

Un Ambaſſadeur Turc qui vint en France ſous ſon regne, dit que le *Sultan* ſon Maître avoit toujours une Armée de quatre cent mille hommes, & s'étonna qu'un ſi grand Roi en eût une ſi petite. *Où regne la Juſtice*, lui répondit ce Monarque, *la Force n'eſt gueres néceſſaire.*

Quelqu'un lui ayant préſenté ſon Anagramme, dans l'eſperance d'en être largement recompenſé, *Henri IV.* demanda à cet homme, quelle étoit ſa profeſſion ordinaire. Sire, répondit-il, ma profeſſion eſt de faire des Anagrammes, mais je ſuis fort pauvre. *Il n'eſt pas étrange que vous le ſoyez*, reprit le Roi; *car vous faites là un mauvais métier.*

Vers de Colletet *à* Ménage *contre les Epigrammatiſtes.*

J'aime mieux ſans comparaiſon,
Ménage, tirer à la rame,
Que d'aller chercher la raiſon
Dans les replis d'une Anagramme.
Cet exercice Monacal
Ne trouve ſon point vertical,
Que dans une tête bleſſée.

Et

Et ſur Parnaſſe nous jurons.
Que tous ces Renverſeurs de noms
Ont la cervelle renverſée.

Adrien de Valois ne daignoit pas mettre au rang des Poëtes les Compoſiteurs d'Anagrammes. *Il n'y a*, dit-il, *que ceux qui ne ſe ſentent, ni aſſez de naturel, ni aſſez d'acquis, pour faire un beau & docte Poëme, qui aillent chercher du ſens en des lettres qui ne ſignifient rien, & qui renſerment avec beaucoup de peine une Anagramme en des Vers que perſonne n'entend.*

Quicumque nervis ingeni parum fiſus,
Doctumque carmen facere poſſe deſperans,
Eviſceratis verba quærit in verbis,
Anagramma verſu claudat ut ſalebroſo,
Laborioſis occupatus in nugis.
Non hic meretur uſquequaque damnari;
Nam ſe ipſe noſcit, & vetus probat verbum,
Citharædus eſſe qui nequit, ſit Aulœdus;
Anagrammatiſta, qui Poëta non ſperat.

Il leur donne, mais par une eſpéce de dériſion, le titre d'*Hommes de Lettres*; titre que notre Savant a renfermé dans cette Epigramme.

Quiſ-

Quisquis litterulas modò huc, modò illuc,
Invitas trahit, atque separatas
Jungit, computat, abjicit, resumit,
Ut gignant Anagramma copulatæ:
Huic nemo neget esse litteratum.

„ L'Anagramme, *dit Furetiere*, est une „ transposition des lettres de quelque nom, „ dont on fait tant de combinaisons, qu'a la „ fin on y trouve quelque mot, qui est à l'a- „ vantage de celui qui le porte, & qu'on em- „ bellit de quelque Epigramme. Par exemple, „ l'Anagramme de *Galenus*, c'est *Angelus*, qui „ veut dire un *Ange* ".

Je remarque à ce sujet, qu'on ne cherche pas toujours dans l'Anagramme des noms, un mot qui soit à l'avantage des personnes qui les portent. *Boursault* va nous en fournir un exemple. " Une espéce d'Avocat, & un grand „ Faiseur d'Anagrammes, nommé *César Coupé*, „ ayant dissipé tout le bien qu'il avoit de son „ Pere, sa Femme dont on parloit mal, „ craignant qu'il ne dissipât aussi le Bien qu'elle „ lui avoit apporté, souhaita d'être séparée, & „ le fut. Les Malins charmez de la disgrace „ de *César Coupé*, chercherent à faire son Ana- „ gramme, comme il avoit fait celle de tant „ d'autres. Sa séparation d'avec une Femme „ qui n'étoit pas une Vestale, donna lieu à une „ Anagramme si heureuse, qu'il seroit difficile d'en

„ d'en trouver une plus juſte. Sans y changer „ une ſeule lettre, ni un ſeul accent, on „ trouva dans *Céſar Coupé*, *Cocu ſéparé* ".

Veut-on une autre preuve de ce que je viens d'avancer? On la trouve dans l'Anagramme d'un Miniſtre de nos jours, qui a fait du bruit, & qui pourra bien en faire encore.

D'un Cardinal trop altier,
Qu'avec raiſon par-tout on blâme,
Voulez-vous ſavoir l'Anagramme?
La voici, c'eſt *Bon à lier.*

Mais voici trois Anagrammes conformes à la définition qu'en a donnée *Furetiere*. „ *François de Balſac* Seigneur d'Entragues &c. „ épouſa en ſecondes nôces *Marie Touchet* „ qui étoit la plus agréable Dame de la Cour. „ *Brantôme* qui s'y connoiſſoit très-bien, en „ dit des merveilles; & jamais Anagramme „ ne fut plus véritable que la ſienne, qui dit: „ *Je charme tout.* (*)

L'Anagramme qui ſuit, eſt éloge ou ſatire, ſelon le parti dont on eſt; je la prens dans le premier ſens. „ Les Jéſuites traitoient „ *Janſenius* de Novateur & d'Hérétique; & „ pour le rendre odieux au Peuple & au Clergé Romain, l'accuſoient de parler comme „ Calvin; ce qu'ils diſoient avoir trouvé dans „ l'Ana-

(*) Mém. Hiſt. &c. du. Sr. *De la Houſſaye.*

„ l'Anagramme de ſon nom & de ſon ſurnom.
„ En effet dans ces deux mots *Cornelius Janſe-*
„ *nius*, on trouve ſans rien changer, *Calvini*
„ *ſenſus in ore*, il parle comme Calvin (*).

Je tire d'une autre ſource (†) cette troi-ſiéme Anagramme. " Un Gentilhomme nom-
„ mé *Legré*, faiſant l'Anagramme de ſon nom,
„ y trouva, ſans y rien changer, le mot de *ré-*
„ *gle*. Sur quoi il fit ce Madrigal qu'il en-
„ voya à ſa Maîtreſſe: "

Rendez-vous à mes feux, ma belle & charmante
Aigle,
Et ne craignez aucun danger;
Mon nom vous y doit engager,
On y trouve le mot de *régle*.

Réponſe de l'Aigle.

Voici la réponſe de l'Aigle,
Votre nom à l'amour ne ſauroit m'engager;
Si j'y trouve le mot de *régle*,
J'y trouve celui de *léger*.

Deux Gentilshommes s'habillerent en Eccléſiaſtiques, pour ſe trouver maſquez dans un Bal qui ſe faiſoit à *Guadalajara*, à l'occaſion d'une

(*) Hiſtoire de France ſous *Louis XIV*. par Mr. *de Larrey*.
(†) Des Entretiens des Voyageurs ſur la Mer.

d'une grande fête. L'Evêque du lieu qui étoit aussi Evêque d'*Utique* en Barbarie, leur fit demander qui ils étoient. Ils répondirent: *Nous sommes Archidiacres de l'Evêché* d'Utique.

Un Vassal de *Don Bernardin de Velasco* Connétable de Castille, ayant une affaire à lui recommander, lui parla en ces termes: *Je viens vers votre* Seigneurie, *pour la supplier de me vouloir faire justice, & vers votre* Révérence *pour la prier de m'expédier au plutôt. Que si votre* Altesse *n'a pitié de moi, je suis perdu sans ressource; car tout mon Bien dépend de votre* Excellence. Le Connétable se voyant attribuer toutes ces différentes qualitez, dit en souriant: *Il veut absolument deviner ma qualité, qu'elle soit haute ou basse.*

Un jeune Marquis, que quelques-uns de ses amis reprenoient de s'attacher trop à la lecture, répondit: *J'aime les livres, & je me plais à les lire, parce que je trouve leur conversation meilleure que la vôtre.*

Un jour que *Malherbe* retournoit fort tard chez lui, Mr. de *St. Marc* qui logeoit en même maison que lui, voulut l'arrêter pour lui dire des nouvelles. *Bon-soir, Monsieur*, lui dit Malherbe, *tout ce que vous me diriez, ne vaut pas cinq sols, & vous me feriez user pour six blancs de flambeaux* (*).

Il reprenoit une faute dans des Vers qu'on lui montroit; & l'Auteur lui disant qu'il se servoit de son autorité: *Si je faisois un pet*, reprit.

(*) Oeuv. Div. *de Segrais.*

reprit-il, *voudriez-vous en faire un aussi?*

Mr. *du Perrier* qui faisoit de bons Vers Latins, & qui étoit Gentilhomme, s'étoit mis dans la tête, & le publioit par-tout: *Qu'il falloit être Gentilhomme pour être bon Poëte.*

Que n'eût pas dit *du Perrier*, s'il lui fût arrivé la même chose qu'à *Boursault*? „ Comme la prise de corps, *dit le dernier*, n'est „ pas abrogée de Marchand à Marchand; un „ Marchand de Troyes à qui je devois 25. „ écus, pour avoir droit de me faire assigner „ aux Consuls, en cas de refus de payement, „ il mit pour suscription à sa lettre d'avis: *A* „ *Monsieur, Monsieur Boursault Marchand* „ *Poëte à Paris.* La bonne marchandise! „ Heureusement pour moi, j'avois reçu 25. „ louis-d'or la veille; & je ne fus pas obligé „ d'aller demander réparation, de ce qu'on „ avoit traité ma Muse de roturiere.

ASTRE'E.

Des Poëtes! Ciel quelle peste!

MERCURE.

Autant que vous je les déteste.
Mais la Raison ni moi ne les avons pas faits;
Ce seroit trop nous faire outrage,
Que de les croire notre Ouvrage:
La Nature en fait tous les fraix. (*)

Coméd. du Nouveau Monde, Act. 2. Sc. 2.

Là-même (*) on lit ce qui suit.

Amour, disoit un vieux Gascon,
Je ne dirai jamais que non.
On lui fit tenter l'avanture:
Il prétendoit dire que si;
Mais il se trouva si transi,
Qu'il ne soutint pas la gageure.

La Haine préférable à l'Amour.

Oui, la haine seule est digne d'un grand cœur;
Aussi-bien que l'amour, la haine a sa douceur.
Un fiel bien ménagé coule de veine en veine,
Part du cœur, y retourne; on fait filer la haine
A longs traits; avec art comme l'amour enfin,
Chez les Femmes sur-tout où le plaisir malin
Prend racine, s'étend, la terre en est si bonne!
Cette maligne haine, outre qu'elle y foisonne,
Y dure beaucoup plus que le goût d'un Amant.
C'est en passant qu'on aime, on hait plus constamment.
Le plaisir d'amour fuit, passe avec la jeunesse,
Et celui de haïr croît avec la vieillesse.
D'ailleurs d'avoir aimé, Femme sage a regret;

Mais

(*) Act. 3. Sc. dern.

Mais sans aucun remords la vertueuse hait.
Que de gêne en amour, précautions, mistere!
Il est souvent trompeur, la haine est plus sincere.
Tel vous aime, dit-il, n'en croyez rien, il ment.
Vous dit-on qu'on vous hait, croyez-le aveuglément.
En aimant, le plaisir c'est d'être aimé de même.
Eh! qui peut s'assûrer d'être aimé quand il aime?
Peu d'amours mutuels, encor moins de constans,
Mais qui hait, est plus sûr d'être haï long-tems. (*)

Un Amiral de Castille, disoit: *Que celui qui se marie, ressemble au Soldat qui va à la guerre, lequel s'expose à toutes sortes de périls & de hazards.*

Voici une *Historiette* qui a paru assez agréable à des personnes de bon goût. On l'insere ici, parce qu'on ne croit pas que beaucoup de personnes l'ayent vûe. L'Auteur a pris une matiere fort peu commune (†). *Louis XII.* Roi de France, après avoir perdu *Anne de Bretagne* dont il n'avoit point eu d'Enfans, épousa *Marie d'Angleterre*, & ce mariage lui fit faire la paix avec *Henri VIII.* dont elle étoit Sœur. Elle fut reçue à Paris avec des magnificences extraordinaires; & comme elle étoit fort belle, le jeune Duc de *Valois* Héritier présomptif de la Couronne, & qui a regné sous le nom de *François I.* en eut le cœur vivement touché.

(*) Reconciliation Normande par Mr. *du Fresny*, Act. 2. Sc. 7.
(†) *M. G.*

Ceux qu'il recevoit dans sa confidence, s'étant apperçus que la Reine lui marquoit beaucoup d'estime, craignirent qu'il n'y eût quelque-chose de plus fort dans ses sentimens, & prirent la liberté de lui en faire voir la conséquence. Voici de quelle maniere *Mr. de Mézeray* en parle dans son Abrégé de l'Histoire de France: *Le jeune* Duc de Valois *qui étoit tout de feu pour les belles Dames, ne manqua pas d'en avoir pour la nouvelle Reine. Mais les remontrances* d'Artus de Gouffier Boissy *ayant fait prendre garde au* Duc de Valois *dont il avoit été Gouverneur, qu'il jouoit à se faire un Maître, il se guerit de sa folie.* Sur ce fondement, comme la Poësie a eu de tous tems l'entiere liberté des fictions, l'Auteur de *l'Historiette* a supposé un rendez-vous qui ne fut jamais donné; *Marie* ayant toujours été aussi vertueuse qu'elle étoit aimable.

LE DUC
DE VALOIS.
HISTORIETTE.

Tout dormoit dans Paris, la nuit étoit sans lune,
De nuages épais l'air étoit occupé,
Quand un jeune Seigneur en secret échapé,
Se dérobant à sa suite importune,

Sor-

Sortit, d'un grand manteau le nez enveloppé.
Tout cela, direz-vous, ſent ſa bonne-fortune?
Vous ne vous êtes pas trompé.

Il étoit attendu par une jeune Dame
Qui de ſon vieux Mari n'allongeoit pas les jours.
Vous dire ici comment il ſût lui toucher l'ame,
Ce ſeroit un trop long diſcours.
Et puis dans ce détail quel beſoin qu'on s'engage,
Après qu'on vous a déja dit,
Que l'Amant étoit jeune & le Mari ſur l'âge?
Cela, ce me ſemble, ſuffit.
Mais de ſavoir leurs noms ſi vous êtes en peine,
Vous allez les apprendre tous.
Valois étoit l'Amant, la Belle étoit la *Reine*,
Louis Douze le vieil Epoux.

Il n'avoit point d'Enfans; lui mort, la Loi Salique
Ajugeoit à *Valois* ce qu'il avoit de Bien.
Le reſte de ſes jours ne tenoit plus à rien,
Encor étoit-ce un reſte aſſez mélancolique;
Et cependant il avoit entrepris
D'engendrer un Hoir mâle, & cela ſans remiſe.
La Reine vint alors de Londres à Paris,
Pour l'aider dans cette entrepriſe.
On ne décide point auquel il tint des deux;

Mais enfin de l'Hoir mâle on n'eut point de nouvelles.
Valois aima la Reine; & déja même entr'eux
Les unions des cœurs passoient pour bagatelles.

Il sentoit approcher l'heure du rendez-vous.
Que de vœux empressez! que de transports de flâme!
Les plaisirs à venir flatoient si bien son ame,
Que des plaisirs presens ne seroient pas plus doux.
Je ne sai par quelle avanture,
Dans ce tems justement il rencontra *Boissy*;
C'étoit un hommeâgé, d'une sagesse mûre,
Enjoué cependant, & sage avec mesure,
De plus son Confident choisi.

„ Ah Boissy, *lui dit-il*, tu vois de tous les hommes,
„ Le plus heureux, le plus content;
„ Au milieu de la nuit, au moment où nous sommes,
„ La Reine, la Reine m'attend!

„ J'entens, *lui dit Boissy*, fier de votre victoire,
„ Tout transporté d'amour, & de joye enyvré,
„ Vous courez chez la Reine y recueillir la gloire
„ Du tendre & doux accueil qui vous est préparé.
„ C'est un bonheur pour vous plus grand qu'on ne peut croire,

„ Que

„ Que pour vous arrêter vous m'ayez rencontré.
„ Et ſi la Reine étoit avec vous plus féconde,
„ Qu'elle ne l'eſt avec ſon vieil Epoux,
„ (Or cela me ſemble entre nous
„ Le plus vrai-ſemblable du monde)
„ Le Roi ſeroit enfin au comble du bonheur.
„ Grace à vous, il ſe verroit Pere,
„ Quoique ce nom fût pour lui trop d'honneur;
„ Et ce que pour lui-même il n'eut jamais ſû faire,
„ Vous le feriez en ſa faveur.
„ De là tirez la conſéquence,
„ Vous prévoyez bien comme moi,
„ Que vous qui, *Louis* mort, hériterez la France,
„ Vous verriez après lui Monſieur votre Fils Roi;
„ Et puis, Seigneur, réduit à recevoir la Loi,
„ Il faudroit prendre patience.

Valois qui juſqu'alors plein de ſa paſſion,
Ne ſongeoit qu'aux plaiſirs de ſa chere conquête,
Se vit aſſaſſiné d'une réflexion
Qui vint troubler toute la fête.
Qu'il eût bien mieux aimé s'expoſant au hazard
D'être ſujet toute ſa vie,
Gaiment & ſans ſcrupule achever ſa folie,
Quand il eût dû la connoître trop tard.

Sans doute le péril de perdre un Diadême
Réfroidiſſoit l'ardeur de ſes empreſſemens;
Mais auſſi ce péril avoit tant d'agrémens,
Qu'il valoit la Royauté-même.
Si l'honneur fierement lui montroit tant d'Etats
Que lui devoit coûter ſon aimable foibleſſe,
Un autre honneur de différente eſpéce,
Mais pourtant auſſi fort, lui demandoit tout bas:
„ *Que dira de toi ta Maîtreſſe?*

Quand l'amour avoit le deſſous,
Il trouvoit de *Boiſſy* la Morale aſſez bonne,
Il jugeoit qu'il vaut mieux manquer au rendez-vous,
Que de manquer une Couronne,
Qu'oſer lui préferer de légeres douceurs,
C'eſt d'"une viande creuſe aiſément ſe repaître,
Et que de ſa Maîtreſſe acceptant les faveurs
Il jouoit à ſe faire un Maître.

A l'amour cependant il n'a pas renoncé.
Quitter une Maîtreſſe, & ſi belle & ſi chere!
Encor ſi cet amour étoit moins avancé,
Ce ne ſeroit pas une affaire;
Mais ſur le point d'être recompenſé,
La planter là, cela ne ſe fait guere.
Il ſait de plus qu'il a le preſent dans ſes mains;

L'ave-

L'avenir n'est pas sûr; pourquoi s'en mettre en peine,
Et sur une crainte incertaine
Refuser des plaisirs certains?

L'irrésolution étoit d'une nature
A ne prendre pas si-tôt fin;
Mais *Boissy* de qui l'ame étoit un peu plus dure,
Le prit & le força de rebrousser chemin;
Sans cela de long-tems il n'eût rien pu conclure.
Ce sage Confident soulageant son ennui
Par de bonnes raisons morales,
Quoiqu'il se révoltât encor par intervales,
Le remena coucher chez lui.

Gonsalve Ferdinand de Cordoue que les Espagnols nomment le *Grand Capitaine*, étant au bord de la Mer, il vit approcher trois vaisseaux de transport pleins de Soldats, sur la proue de l'un desquels étoit un Cavalier armé qui s'étoit absenté pour ne pas se trouver au combat. Un Seigneur lui demanda, qui étoit ce Cavalier. *C'est*, répondit-il, *St. Elme qui paroit toujours sur Mer après la tempête.*

Le même étant sur le point de livrer bataille aux François, tomba de cheval; & comme quelques-uns de ceux qui se trouvoient près de lui, dirent que c'étoit un mauvais présage. *Au contraire*, dit-il, *ne craignez-rien*, *c'est un signe que la terre nous veut favoriser*, *puisque nous nous embrassons.*

Il disoit à *Don Garcie de Paredès* qui le prioit de se retirer d'un endroit fort dangereux, à cause que le canon des Ennemis y tiroit avec beaucoup d'avantage: *Puisque Dieu n'a point mis la peur dans votre cœur, je vous prie, ne la mettez point dans le mien.*

Voyant qu'un Soldat vendoit son cheval, il lui en demanda la raison. *C'est*, répondit le Soldat, *parce qu'il ne peut souffrir le bruit des Armes, & qu'il fuit quand on veut le mener au combat. Je m'étonne*, repliqua le Grand Capitaine, *que vous le vendiez pour une raison que j'ai cru vous avoir engagé à l'acheter.*

Ce même Grand Capitaine passoit fort souvent devant la maison de deux Demoiselles filles d'un pauvre Ecuyer, & paroissoit avoir quelque affection pour elles à cause de leur extrême beauté. Cela étant venu à la connoissance de leur Pere qui étoit dans une grande nécessité, & s'imaginant que c'étoit une occasion favorable qui s'offroit pour le tirer de l'indigence, il alla trouver le Grand Capitaine, pour le prier de lui commettre le soin de quelque affaire hors de la Ville. *Gonsalve* comprit d'abord l'intention du Pere, & lui demanda: *Quelles personnes laissez-vous dans votre maison?* Deux jeunes Demoiselles mes filles, répondit l'Ecuyer. *Attendrez-moi ici*, reprit le Capitaine, *je vais vous expédier votre commission.* Et au même moment il sortit pour prendre deux bourses, dans chacune desquelles il mit deux mille Ducats qu'il lui donna, en lui disant: *Voilà les provisions que je vous donne,*

ve, mariez-en vos deux Filles au plutôt; & quant à vous, j'aurai soin de vous donner de l'emploi.

Il disoit souvent : *Qu'il n'y avoit personne à qui il s'estimoit tant redevable, qu'à ceux à qui il rendoit quelque service, ou faisoit quelque bien.*

Une bonne réputation doit être conservée avec beaucoup de soin ; car, lorsqu'elle est une fois perdue, il est difficile de la recouvrer, & même très-souvent impossible. Quand on a donné lieu de faire des rapports desavantageux de soi, il est fort rare de voir le monde se desabuser. Un bon renom, disoit *M. Howel*, est comme la glace de Venise qui se fend aisément, mais qui ne peut jamais être rejointe, quoi qu'on y attache un morceau. Servez-vous pour cet effet, disoit-il, de cette Fable. „ Il arriva un jour que *le Feu*, *l'Eau*, & *la* „ *Réputation* devoient voyager ensemble. Ils „ délibererent comment ils pourroient se re- „ trouver, en cas qu'ils vinssent à s'égarer. „ *Le Feu* dit : Vous me trouverez où vous ver- „ rez de la fumée. *L'Eau* dit : Où vous verrez des „ lieux marécageux, vous m'y trouverez. Mais „ la *Réputation* dit : Prenez garde que vous ne „ me perdiez : si cela vous arrive, vous cour- „ rez grand risque de ne me rencontrer ja- „ mais ; car lorsqu'on m'a une fois perdue, il „ n'y a plus moyen de me retrouver. „

Un Ambassadeur des Turcs à Venise étant retourné à Constantinople, on lui demanda ce qu'il avoit remarqué de plus considérable & de

de plus digne de remarque dans une Ville si extraordinaire. Il répondit : *Que les Chrétiens avoient entre autres choses une certaine sorte de cendre qui mise sur la tête, guerissoit dans le moment de la folie & de l'égarement d'esprit. Car*, disoit-il, *je vis tout le Monde à Venise courir par la Ville vêtus d'habillemens ridicules & bizarres ; de-sorte qu'à les considerer selon la raison, on les auroit pris pour des gens absolument foux, & dont l'esprit étoit entierement égaré. Mais le jour suivant* (Jour des Cendres) *ils furent tout-à-coup gueris de cette frénésie, par une sorte de cendre qu'on leur mit sur la tête.*

Le Marquis de *Spinola* faisant voir par ordre du Roi son Maître l'Escurial à Mr. D.B., il affectoit de lui faire remarquer la face de ce Palais, ajoutant avec emphase : „Convenez „ que voilà un superbe édifice, & qu'il n'appar- „ tient qu'aux Rois d'Espagne de tenir ce qu'ils „ promettent à Dieu. „ Il y a dans l'Escurial une Chapelle d'une magnificence extraordinaire. *J'en demeure d'accord*, répondit Mr. D.B. ; *mais vous devez convenir aussi*, continua-t-il en affectant d'avoir toujours les yeux attachez à ce bâtiment, *qu'il faut avoir eu diablement peur, pour avoir fait un si grand vœu.* Tout le monde sait que *Philippe II.* le fit élever avec des dépenses prodigieuses, pour accomplir le vœu qu'il en avoit fait, au-cas que les Espagnols gagnassent la bataille de Saint-Quentin.

Le même Marquis ayant mené Mr. D. B. dans le Cabinet du Roi, & lui montrant les bottes de *François I.*; lesquelles on conserve

en

en ce lieu comme un monument de la gloire de *Charles-Quint* : „ Vous seriez bien embarrassé „ en France, lui dit-il en se moquant, de nous en „ faire voir autant de quelqu'un de nos Rois. „ Mr. D. B. qui avoit une presence d'esprit admirable, repartit: *Hé le moyen? Il faudroit pour cela les pouvoir prendre à la guerre; & vous savez aussi-bien que moi, qu'on ne prend gueres les gens où ils ne vont pas.*

Le Duc *d'Albe* étant allé demander en mariage Madame Elisabeth de France pour *Philippe II.* Roi d'Espagne, *Henri II.* s'entretint avec lui sur la bataille de l'Elbe, & lui demanda entre autres choses, s'il étoit vrai que le soleil se fût arrêté, comme on l'avoit publié dans toutes les relations qui avoient paru de cette bataille, pour donner le tems à *Charles-Quint* de défaire entierement les troupes de la Ligue de Smalcalde. Surquoi le Duc répondit: *Qu'il avoit été ce jour-là si appliqué à ce qui se faisoit sur la Terre, qu'il n'avoit pris nullement garde à ce qui se passoit dans le Ciel.*

C'est ce même Duc, si je m'en souviens bien, qui disoit: *Que le Corps fait en l'absence de l'Esprit, comme font les Valets en l'absence de leurs Maîtres. Quand l'Esprit est occupé à de grandes affaires, le Corps se trouvant en liberté, parce que l'Esprit n'a pas le tems de penser à lui, s'abondonne à la volupté.* On verra ramassez dans les *Mémoires Historiques &c. du Sr. Amelot de la Houssaye*, d'autres Dits mémorables du Duc *d'Albe.*

Un Amateur de bon vin, disoit: *Le bon vin*

fait de bon sang; le bon sang cause de bonnes humeurs; les bonnes humeurs font naître de bonnes pensées; les bonnes pensées produisent de bonnes œuvres; les bonnes œuvres conduisent l'homme dans le Ciel; par conséquent, le bon vin conduit l'homme dans le Ciel.

Un Soldat *Ligurien* étant à Génes rencontra le Prince *Doria* à cheval qui faisoit la ronde. Ce Soldat qui étoit yvre, arrêta le Prince, & prenant son cheval par la bride, il lui demanda quel en étoit le prix, parce qu'il avoit besoin d'un cheval. Le Prince voyant dans quel état il étoit, le fit porter dans une maison, où on le mit coucher; & le lendemain il lui fit demander ce qu'il vouloit donner pour le Cheval. *Monseigneur*, lui fit répondre le Soldat desennivré, *le Marchand qui le vouloit acheter hier au soir de votre Altesse, s'en est allé à tems ce matin.*

Un François reprochant à un Allemand, que les Allemands étoient presque tous des Yvrognes, celui-ci répondit: *Les François peuvent bien prier Dieu que les Allemands ne dessoûrent point; car ils les empêcheroient bien d'usurper tant de Pays, & tant de Villes.*

L'article suivant est tiré de *l'Eloge de l'Yvresse*, p. 141.; mais l'Auteur n'ayant pas traduit les Vers Latins qu'on va lire, j'ai cru devoir suppléer à son défaut. Un Italien ayant reproché à un Allemand l'yvrognerie de sa Nation par ces Vers:

Ger-

Germani multos poſſunt tolerare labores ;
O utinam poſſint tam tolerare ſitim!

Les Allemands peuvent ſoutenir de grandes fatigues; Plût à Dieu qu'ils ſoutinſſent ſi bien la ſoif! l'Allemand riſpoſta ſur le champ par deux autres Vers:

Ut nos vitis amor, ſic vos Venus improba vexat;
Lex data eſt Veneri Julia, nulla mero.

Si nous ſommes charmez du jus de la Treille, vous l'êtes du jeu de l'Amour; il y a contre vous des Loix Humaines, mais il n'en eſt aucune qui nous défende de boire.

Un Yvrogne diſoit, que *Deſcartes* enſeigne qu'il ne doit point y avoir de vuide. *Seroit-ce bien par cette raiſon*, lui dit quelqu'un, *que vous vous rempliſſez toujours de vin?*

Un Préſident d'une Aſſemblée ſouveraine bûvoit beaucoup, & ne laiſſoit pas d'avoir un ſoin très-exact des Affaires. Il étoit tous les jours de grand matin à l'Aſſemblée, pour examiner & préparer ce qui devoit être fait. Le Prince *d'Orange* qui l'aimoit, ne put un jour s'empêcher de l'avertir qu'il craignoit que l'un & l'autre excès n'altérât trop ſa ſanté, & n'abrégeât ſa vie; & en le quittant il lui dit, en lui frappant ſur l'épaule: Baron, Baron, prens garde, tant va la cruche à l'eau, qu'enfin elle ſe briſe. *Oh! je n'ai rien à craindre*, répondit le Baron, *ma cruche ne va pas à l'eau, mais au vin.*

Un

Un Etranger qui avoit affaire à un Premier-Préſident au Parlement de Paris, demandant où demeuroit ce Magiſtrat, on lui indiqua ſon Hôtel qui étoit remarquable, & par ſa magnificence, & par la hutte d'un Savetier qui lui faiſoit face. L'Etranger s'en fut droit où on lui avoit dit; mais de peur de mépriſe, il s'adreſſa encore au Savetier qui fit l'ignorant ſur ce qu'il lui demandoit. Le Premier-Préſident informé de la réponſe du Savetier, le fit venir chez lui, & lui témoigna de l'étonnement ſur ce qu'il ignoroit ſa demeure, vû le grand nombre d'années qu'ils étoient voiſins. *Monſeigneur*, répondit le Savetier, *je ne ſai la demeure que de ceux avec qui j'ai eu l'honneur de boire*. Le Magiſtrat rit de bon cœur de la réponſe du Savetier, & lui fit boire tout ſon ſaoul d'un vin tel qu'il n'en avoit ſans doute jamais bû.

Peut-être que la réponſe de cet Artiſan eſt moins l'effet de ſon amour pour le vin, qu'une preuve de ſon eſprit enjoué, railleur. & bouffon; eſprit aſſez ordinaire aux gens de ſon métier, & dont l'Auteur de la *Bagatelle*(*) donne cette raiſon. „ La gayeté d'un Save-„ tier vient de ce qu'il travaille, pour ainſi „ dire, en pleine ruë, toujours au milieu de „ l'air & de la lumiere. Il devient railleur & „ drôle, parce qu'il eſt connu de preſque tous „ les paſſans, qui manquent rarement à lui „ lancer quelque *Quolibet*, ou quelque *Bon* „ *mot*. Au commencement il y répond tant „ bien

(*) T. 2. P. 173.

„ bien que mal; mais il faut bien qu'il s'y ſtile „ peu à peu, & qu'à la fin il ſe rempliſſe un „ magazin de *Pointes* & de *Brocards*, propres „ à le faire conſiderer de tout un voiſinage.„.

Le Savetier de notre coin
Rit, chante, & boit ſans aucun ſoin,
Nulle affaire ne l'importune;
Pourvû qu'il ait un cuir entier,
Il ſe moque de la fortune,
Et ſe rit de tout le quartier. (*)

L'Yvrogne gouteux, par Mr. de la Monnoye.

Sur peine de la goute un Médecin m'ordonne
De quitter l'uſage du vin;
Moi, loin de renoncer à ce jus ſi divin,
J'acheve de vuider ma tonne.
Laquais, vîte à grands flots rempli moi ce criſtal;
Si le vin engendre la goute,
Boire juſqu'à la lie eſt le ſecret ſans doute
De tarir la ſource du mal.

L'Yvrogne fiévreux, par Mr. Rouſſeau.

Certain Yvrogne, après maints longs repas,
Tomba malade. Un Docteur Galénique.

(*) de Cailly.

Fut appellé. Je trouve ici deux cas ;
Fiévre adurante, & soif plus que Cynique :
Or Hipocrate tient pour méthode unique,
Qu'il faut guerir la soif premierement.
Lors le Fiévreux lui dit : Maître *Clément*,
Ce premier point n'est le plus nécessaire ;
Guerissez-moi ma fiévre seulement,
Et pour ma soif ce sera mon affaire.

„ La plupart des Hommes en cet état-là,
„ ne trouvent aucun plaisir à boire du vin ;
„ mais Mr. *Bayle* (*) rapporte après *Gassendi*,
„ qu'un Soldat de l'Armée de *Charles VIII*.
„ ne commença d'aimer le vin, que lors qu'il
„ fut saisi de la fiévre. „ J'observe au sujet de l'Epigramme de Mr. *Rousseau*, que j'ai vû un Homme accablé de la goute, qui m'avoua sans même que je le lui demandasse, que c'étoit son bon ami qui la lui avoit causée ; il vouloit dire le vin.

Sonnet d'un Anonyme à un Gouteux qui vivoit délicieusement.

Tu manges des ragoûts exquis,
Tu ne bois que du fin Champagne,
Et tu joins aux liqueurs d'Espagne
Les vins que le Turc a conquis.

Sous

(*) *Nouv. de la Rép. des Lettr. Févr.* 1687. P. 17[illegible]

Sous une houſſe d'écarlate,
Tes rideaux ſont d'un gros damas;
La Hollande a filé tes draps,
Et tes matelats ſont d'ouate.

Dois-tu, *Géronte*, t'étonner
De voir qu'une goute cruelle,
Qui traîne ſa ſœur la gravelle,
Ne veuille point t'abandonner ?

Je la trouverois ridicule
De quitter tes feſtins avec ton lit molet,
Pour s'en aller jeûner avec un Camaldule,
Ou coucher ſur la dure avec un Récolet.

Don Beltran de Roſa devoit épouſer la Fille d'un riche Payſan, & les parens de cette fille faiſoient tous leurs efforts pour l'y diſpoſer, parceque leur famille s'ennobliroit par cette alliance, *Don Beltran* étant Chevalier de *St. Jaques*. Mais cette fille ayant appris qu'il avoit été à Naples, & qu'il avoit la maladie du pays, répondit : *Certes pour rendre mon ſang plus illuſtre, je ne veux pas gâter ma chair.*

On demandoit à un Jeune-homme quels exploits il avoit faits dans les Pays-Bas; il répondit : *Qu'il avoit coupé les jambes à un Eſpagnol:*

Et comme quelqu'un dit, que cette action n'avoit rien d'extraordinaire, mais que ç'auroit été quelque-chose, s'il avoit abattu la tête de cet Espagnol ; il dit : *Il faut que vous sachiez que sa tête étoit déja abattue.*

Un Gentilhomme Allemand étant un jour en conversation avec un Italien, & voulant prouver l'excellence de la Langue Allemande, il soutint que c'étoit celle du Paradis : *Certes*, dit l'Italien, *c'est donc celle dont Dieu se servit lorsqu'il en chassa Adam. Cela se peut bien*, repartit l'Allemand, *mais le Diable avoit auparavant séduit Eve en Italien.*

Dans le tems que l'Electeur Palatin, élû Roi de Bohéme, soutenoit encore ses droits contre l'Empereur, la force à la main, & son Beau-Pere le Roi d'Angleterre ne l'aidant que par des négociations, on représenta une Comédie à Anvers, où entre autres Personnages un Courier parut sur le Théatre, à qui on demanda quelles Nouvelles il apportoit. Il dit : *Que l'Electeur Palatin, selon toutes les apparences, alloit bien-tôt avoir une redoutable Armée ; car le Roi de Danemarc lui envérroit cent mille, les Hollandois cent mille, & le Roi de la Grande-Bretagne cent mille.* On demanda dequoi cent mille ? Il répondit : *Que le premier envérroit cent mille harangs-sorêts ; le second cent mille fromages ; & le dernier cent mille Ambassadeurs.*

Une Hôtesse Espagnole qui n'étoit pas trop satisfaite de son Mari, en parloit en ces termes : *Mon Mari est savant Musicien, parfait*

fait Maître-d'Armes, bon Ecrivain, & très-habile Arithméticien, excepté qu'il n'entend pas la Multiplication.

Un Soldat paſſant par une forêt d'Irlande, s'aſſit ſous un arbre, pour ſe repoſer de la fatigue qu'il avoit ſoufferte, & pour prendre quelque nourriture. Il tira de ſa beſace du pain & du fromage. Mais à peine eut-il commencé d'en goûter, qu'il apperçut deux ou trois Loups qui venoient à lui, & dont la mine affamée l'avertiſſoit qu'ils vouloient avoir part au régal. Cette deſagréable viſite l'épouvanta, & ne ſachant comment éviter leur fureur, & les empêcher de l'approcher de trop près, il leur jetta pluſieurs morceaux, juſqu'à ce que tout fût mangé. Mais les Loups n'étant pas contens avançoient toujours; en-ſorte que ne ſachant plus ce qu'il devoit faire pour leur échapper, il s'aviſa de jouer de ſa Cornemuſe. A peine eut-il commencé d'en jouer que les Loups prirent la fuite, comme s'ils euſſent été épouvantez du ſon de cet inſtrument. Le Soldat voyant cela, dit: *Que la Peſte vous créve, ſi j'avois ſû que la Muſique vous faiſoit tant de plaiſir, vous l'auriez eue avant le repas.*

Lorſque le Prince *de Galles* qui fut depuis *Charles I.* Roi d'Angleterre, étoit en Eſpagne, il y avoit entre les Gentilshommes de ſa ſuite, un Gentilhomme nommé *Archy* dont l'humeur bouffonne & plaiſante divertiſſoit agréablement. Il entroit ſouvent à la faveur de ſes plaiſanteries, où l'Infante étoit avec ſes Dames & ſes

Favorites, & il leur difoit en plaifantant tout ce qu'il vouloit. Un jour que ces Dames s'entretenoient des Affaires du tems, & qu'elles admiroient comme une chofe merveilleufe, „ que le Duc de *Baviere* avec moins de quin-„ ze mille hommes, & après une marche lon-„ gue & pénible, eût ofé attaquer l'Armée „ de *l'Electeur Palatin*, forte de plus de vingt-„ cinq mille hommes, & l'eût mife en dé-„ route, & pris incontinent après Prague; *Archy* étant prefent répondit, qu'il leur diroit quelque-chofe de plus furprenant & de plus merveilleux que cela : *N'étoit-ce pas*, dit-il, *une chofe des plus étonnantes, que dans l'année quinze cens quatre-vingts-huit, il partit une flotte d'Efpagne de cent quarante voiles, pour envahir l'Angleterre, & qu'il n'en pût pas feulement retourner dix, pour rapporter ce qui venoit d'arriver aux autres ?*

Un Cavalier exceffivement noir époufa une jeune Dame blanche comme la neige. Comme on en parloit dans une compagnie: Que vous femble de tels Epoux, dit un Gentilhomme l'un de fes amis ; n'eft-ce pas un beau mariage ? *Oui*, répondit l'ami, *pour engendrer des Pies & des Geais.*

Un certain perfonnage à qui on avoit donné le nom *d'Ane* à caufe de fon ignorance, mangeoit d'un appetit & d'une viteffe extraordinaire. Un Plaifant qui le regardoit manger lui dit : *Qu'il lui confeilleroit d'aller à la guerre contre les Philiftins, puifqu'il favoit fi bien fe fervir de la machoire de Samfon.*

On

On rapporte de Mr. *Edouard Kouk*, que, lorſque ſes amis le venoient voir ſans le faire avertir de leur venuë, il leur diſoit : *Et bien, puiſque vous n'avez pas trouvé à propos de me faire ſavoir que vous deviez venir, vous mangerez avec moi ; mais ſi j'en avois eu ſeulement la moindre connoiſſance, j'aurois mangé avec vous.*

Epigrammes de Mr. Lebrun *ſur un Homme ſans eſprit, qui donnoit bien à manger.*

A l'heure du repas trouvons-nous chez *Valere*,
A m'y rendre plutôt ceſſe de m'engager;
Chez un Sot qui fait bonne chere,
Je vai ſeulement pour manger.

Sur un Homme qui ne donnoit pas volontiers à manger.

Faut-il qu'*Albin* donne à manger?
Toujours prêt à s'en dégager,
Il a mainte excuſe frivole;
Malade, il ne peut faire un pas.
Lui donne-t-on quelques repas?
Albin ſe porte bien, il vole.

A un Homme qu'il connoiſſoit depuis peu, & qui lui avoit donné un mauvais Repas.

Je m'étonnai, quand tu me fis
L'autre jour ſi mauvaiſe chere;
Et je ne ſavois pas *Valere*,
Que nous fuſſions ſi bons Amis.

A un Homme qui aimoit le Faſte, & qui faiſoit mauvaiſe chere.

Le Faſte ſeul paroît dans vos fauſſes largeſſes;
Lorſque vous nous traitez *Damis*,
C'eſt plus pour montrer vos richeſſes,
Que pour régaler vos Amis.
De vos pompeux buffets le ſuperbe étalage
Satisfait ſeulement nos yeux.
De tant de vaſes curieux
Supprimez l'inutile & brillant aſſemblage;
La chere que chez vous on fait,
N'y répond pas. Suivez un conſeil profitable;
Retranchez de votre buffet,
Pour ajouter à votre table.

Chan-

*Chanson de Mr. T** sur la Sobriété à Table.*

Sacro-Sancta Sobrietas
Préside dans tous nos repas,
Pour notre bien & pour ta gloire.
Ren-toi maîtresse de nos plats,
Et verse-nous toi-même à boire,
Sacro-Santa Sobrietas!

L'Envoyé d'un Prince souverain, exposant sa commission au Comte *Maurice* de Nassau Prince d'Orange, rapportoit de point en point tous les titres de son Maître. Le Prince que cette maniere inusitée choquoit, dit à l'Ambassadeur: *Y a-t-il aussi quelque-chose de plus que le Titre?*

Côme Duc de Florence étoit accoutumé de dire en parlant des Amis infidéles: *Nous lisons bien, que nous devons pardonner à nos Ennemis; mais on ne trouve nulle part, que nous le devons faire à nos Amis.*

L'Evêque *Latimer* dit dans une prédication qu'il fit à la Cour: *Qu'il se répandoit un bruit que le Roi étoit pauvre, & qu'on proposoit plusieurs moyens pour enrichir Sa Majesté; que pour lui, il avoit trouvé un moyen très-propre pour y parvenir, savoir qu'on devoit faire avoir au Roi une bonne charge*, c'est-à dire, *un emploi d'importance*; ajoutant, *car tous ceux qui en possédent, sont fort riches.*

Don Juan II. Roi de Portugal commanda un jour qu'on lui donnât à boire. Le Gentilhomme qui devoit le lui préſenter, laiſſa tomber le verre qui ſe caſſa en pluſieurs morceaux. Ceux qui étoient preſens s'étant mis à rire de cet accident: *Ne vous moquez point*, dit le Roi; *car, quoique le verre ſoit échappé à ce Chevalier, la lance n'a cependant jamais tombé de ſes mains, comme j'ai vû que cela eſt arrivé à quelques-uns d'entre vous.*

Le Comte *Louis de Canoſſe* Evêque de *Bajuſſe* avoit à Rome une belle argenterie. On y voyoit pluſieurs piéces d'un ouvrage exquis, & embellies de figures étrangeres d'un travail ſi merveilleux, qu'il ſembloit, en les voyant, qu'on eût devant les yeux les choſes-mêmes qu'elles repréſentoient. Entre autres piéces il avoit un gobelet dont l'anſe étoit faite en forme de *Tigre*, qui plaiſoit extraordinairement à tout le monde par ſa merveilleuſe façon. Un Gentilhomme connu du Prélat, envoya un jour le prier de lui prêter pour peu de tems cette piéce ſi rare, feignant d'en vouloir faire faire un pareil. Mais, comme il le garda plus de trois mois, on envoya le reprendre de la part de l'Evêque. Peu après le même Gentilhomme envoya encore pour emprunter une ſaliere qui avoit la forme d'une *Ecreviſſe*. Le Comte *Louis* ſachant cela fit venir le Page auprès de lui, & lui dit avec un ſourire railleur: *Allez, & rapportez à votre Maître, que ſi le Tigre, de tous les animaux le plus agile, a été trois mois à retourner; je crains que l'Ecreviſſe qui eſt le*

le plus lent, auroit bien besoin d'autant d'années. Qu'il m'en dispense donc, s'il lui plaît.

Un Seigneur de distinction fut voir l'Evêque de *Wurtemberg*, pendant qu'il étoit à table avec sa Cour. Ce Prélat l'appercevant lui dit : Nous voici assis près de nos Brebis. Ce Seigneur ayant remarqué qu'on bûvoit largement, & qu'on ne laissoit gueres reposer les verres, répondit : *Si on n'a pas soin de les bien paître, ils sont du moins bien abrûvez.*

BONS-MOTS

en Vers,

OU

EPIGRAMMES.

LE JUGE.

Un fameux Magistrat, en donnant audience,
Alloit, venoit, passoit, sans vouloir écouter
Une Pimbêche d'importance,
Qui ne put se tenir tout bas d'en murmurer:
La peste soit du Singe, & de toute sa race!
Dit-elle en faisant la grimace.
Le Président l'entend, ne fait semblant de rien;
Expédie tout, & si bien,
Que de tous ses Cliens sa salle il débarrasse.
Ça parlez maintenant, que voulez-vous de nous?
Dit-

Dit-il à la Solliciteuse.
Vous avez, Monseigneur, répondit la Plaideuse,
Mon procès que bien-tôt on doit juger chez vous;
Je venois vous prier de m'être favorable.
Volontiers, repliqua ce Juge incomparable.
Il rend arrêt le lendemain,
Et lui fait obtenir de sa cause le gain.
La Plaideuse aussi-tôt retourne à l'audience,
Prépare des remercîmens.
Elle apperçoit son Juge, elle court, elle avance
Pour l'assommer de complimens.
Il l'arrête tout court: *Je sai ce qui vous méne*;
Lui dit ce Magistrat plus sage que *Caton*,
Il faut que cela vous apprenne,
Qu'un Singe quelquefois oblige une Guenon.

EPIGRAMME.

Aux pieds d'un vieil Hermite un jeune Adolescent,
Le Carême passé, dit en se confessant,
Que par un accident sinistre
Il avoit trois fois en secret,
Dont il avoit bien du regret,
Baisé la Femme d'un Ministre.
Alors le bon Hermite, homme plein de savoir,
Dit: Baiser une Femme est un péché bien noir,

Quand

Quand c'eſt celle d'un Catholique ;
Lors qu'on s'en dit coupable, à l'inſtant je frémis.
Mais pour celle d'un Hérétique,
Bon cela , c'eſt autant de pris ſur l'ennemi.

AUTRE

de Saint-Amant.

Un ſot Railleur à tête griſe
Me demandoit chez *Alcidor* ,
Si les cornes de mon *Moïſe*
Je n'avois point faites encor ;
Non , mais j'en ai fait beaucoup d'autres,
Lui dis-je, *ſans conter les vôtres.*

AUTRE

de Saint-Gelais

Notre Vicaire, un jour de fête,
Chantoit un Agnus gringoté ,
Tant qu'il pouvoit à pleine tête,
Penſant d'*Annette* être écouté.
Annette de l'autre côté
Pleuroit attentive à ſon chant;

Dont

Dont le Vicaire en s'approchant
Lui dit: Pourquoi pleurez-vous, Belle?
Hà, Meſſire Jean, ce dit-elle,
Je pleure un Ane qui m'eſt mort,
Qui avoit la voix toute telle
Que vous, quand vous criez ſi fort.

AUTRE.

A voir le Barbier *Nicolas*
Parler de ce qu'il ne ſait pas,
Ignorer ce qu'il doit apprendre;
Diable emporte ſi je vous mens,
Je penſe qu'il veut entreprendre
De faire la barbe au Bon-ſens.

LE NOTAIRE SECOURABLE.

Un Notaire homme de bien,
S'étant rendu ſecourable,
Jura qu'il ne prenoit rien,
Quand le cas étoit pendable;
On l'eût vû ſerrant le poing,
Et retranché dans un coin,

Crier:

Crier : *Pour un Diadême*
Je n'aur ai jamais ce tort ;
Mais ouvrez ma main vous-même ,
Je n'ai pas le peignet fort.

COLERE DES FILLES appaiſée.

Une Veuve encore de miſe ,
Pour épouſer derechef ,
La Couronne ſur ſon chef ,
Etoit conduite à l'Egliſe ,
Et Filles de s'en fâcher ,
La lui voulant arracher.
Le Curé calma l'orage :
Celles qui l'arracheront ,
Et qui tiendront du veuvage ,
Sur le champ , dit-il , *mourront.*

LE MEDISANT.

Dans une Compagnie avec emportement
Albin ſe déchaînoit contre le mariage ;
Il ſoutenoit impudemment ,
Que l'Hymen & le Cocuage
N'alloient plus l'un ſans l'autre ; & que tout homme ſage

Du

Du Beau-Sexe devoit toujours ſe défier.
Laiſſez-le contre nous crier,
Dit l'aimable Dorine; *il eſt comme ſon Pere*,
Qui s'étant entêté de la même chimere,
N'oſa jamais ſe marier.

LA VEUVE,

CONTE

Par Mr. de St. Uſſans.

Une Jeune Veuve étoit,
Qu'un beau grand Laquais ſervoit.
J'apprens, Picard, lui-dit-elle,
Par des gens appris des mieux,
Que vous faites les doux yeux
A ma Servante Iſabelle.
On vous trouva l'autre nuit,
Vous m'entendez, & la choſe
A penſé faire du bruit.
Sachez que je hai qu'on cauſe,
Et que je n'aime jamais
Le bruit, ſi je ne le fais.

EPIGRAMME.

Un homme ayant emplette à faire
Trouva que ſon Marchand ſe tenoit un peu haut.

Croyez

Croyez-vous, dit-il, cher Compere,
Que nous ne ſachions point ce qu'une choſe vaut?
Venons à raiſon, je vous prie,
Surfaire à ſes Amis! fi, de la vilainie!
Tel gain ne fut jamais permis.
L'habile Vendeur lui replique:
Je voudrois ne gagner que ſur mes Ennemis;
Mais viendront-ils à ma boutique?

AUTRE.

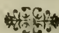
Certain Intendant de Province
Qui menoit avec lui l'équipage d'un Prince,
En paſſant ſur un Pont parut fort en courroux.
Pourquoi, demanda-t-il au Maire de la Ville,
A ce Pont étroit & fragile
N'a-t-on point mis de Gardefoux?
Le Maire craignant ſon murmure:
Pardonnez, Monſeigneur, lui dit-il aſſez haut,
Notre Ville n'étoit pas ſûre
Que vous y paſſeriez ſi-tôt.

AUTRE.

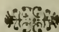
Tu ne dois point nommer *Diane*,
La jeune Beauté que tu ſers;
Car *Diane* prenoit des Cerfs,
Et ta Maîtreſſe a pris un Ane.

AUTRE.

De Fournier, méchant Borgne, & Procureur ſubtil,
Contre un jeune Avocat déployant ſon babil,
Dit qu'au lieu de raiſons il contoit des ſornettes,
Des inutilitez d'un Orateur tranſi.
Mes raiſons, répondit l'Avocat, *ſont fort nettes*
Et rien n'eſt inutile ici
Qu'un des côtez de vos Lunettes.



Savez-vous pour quelle raiſon
La Femme du Sieur *Cherapon*
S'eſt rendue enfin Catholique?
C'eſt que la bonne Dame a près de cinquante ans,
Et qu'elle ſait qu'une Relique
Ne peut avoir de cours parmi les Proteſtans (*).

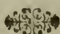


Ton Directeur a trop de zèle;
Il eſt Homme, tu parois belle,
Il eſt preſque toujours chez toi:
Mais veux-tu, dévote *Céphiſe*,
Qu'on te parle de bonne foi?
Ta Dévotion ſcandaliſe (†).

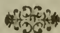
Pour

(*) Le Poëte ſans Fard.
(†) Mr. *Lebrun*.

Pour une affaire d'importance
Iris follicitoit un jour.
Son Rapporteur avec inftance
La follicitoit à fon tour.
La vertu d'*Iris* fit naufrage,
Son affaire eut un bon fuccès;
Elle perdit fon pucelage,
Mais elle gagna fon procès.



Séraphine, voici pourquoi
Je vous nomme Mademoifelle;
Il faut être Fille de Roi,
Pour être Madame & Pucelle (*).



Depuis long-tems *Damon* voyage,
Et depuis fon départ fes champs n'ont rien produit.
Cependant fa Moitié, feule dans fon ménage,
Tous les neuf mois met au jour nouveau fruit.
De ces deux cas il n'eft pas difficile,
A mon avis, de donner la raifon.
Faute de Laboureurs fa terre eft infertile;
Et fa Femme a toujours maint Ouvrier en Ville,
Qui fait l'office de *Damon* (†).

(*) Le Comte de *Buffy*.
(†) Imitation de l'Epigr. 102. du Liv.7.de *Martial*, par l'Auteur de *Rome*, *Paris*, & *Madrid ridicules*.

Quelqu'un demandant à *Henri IV.* Roi d'Eſpagne, pourquoi ſes habits n'étoient pas d'étoffes riches & ſuperbes, mais ſeulement de ſimple drap de peu de valeur. *C'eſt*, répondit ce Prince, *parce qu'un Roi ne doit ſe diſtinguer de ſes Sujets que par ſes vertus, & non en les ſurpaſſant en ſomptuoſité & en magnificence d'habillemens.*

Don Diegue d'Arias Tréſorier du Roi *Don Enrique IV.*, repréſenta un jour à ce Prince l'excès de ſa libéralité & de ſes recompenſes, diſant qu'il étoit néceſſaire de réformer le grand nombre de ſes Officiers, & les ſalaires de ceux qui ne ſervoient point dans leurs charges, ou qui n'y étoient plus propres. Mais le Roi lui répondit: *Si j'étois* Arias, *j'aurois auſſi plus d'égard à l'argent qu'à la libéralité. Vous parlez comme Particulier, & moi j'agirai comme Roi, ſans craindre la pauvreté, ni de m'expoſer à la néceſſité d'impoſer de nouveaux impôts. Le devoir d'un Roi eſt de donner & de meſurer ſon autorité par le Bien public, & non par le Bien particulier; ce qui eſt le véritable fruit des richeſſes. Nous donnons aux uns, parce qu'ils ſont Gens de bien; & aux autres, afin qu'ils ne ſoient pas méchans. Et touchant ces Officiers dont vous voulez que je garde les uns, & que je laiſſe aller les autres; je vous dirai, que je retiens les premiers, parce que j'ai beſoin d'eux; & les autres, parce qu'ils ont beſoin de moi.*

Un homme à qui ſon Ami avoit refuſé quelque grace injuſte, lui diſant, qu'il n'avoit que faire de ſon amitié, puiſqu'elle lui

étoit inutile. *Ni moi de la tienne*, lui répondit-il, *puisqu'on ne la peut conserver que par des injustices.*

On demandoit à un homme de basse condition qui suivoit la Cour du Roi *Louis XI.*, combien il gagnoit. *Je gagne autant que le Roi*, répondit-il; *car nous vivons tous deux aux dépens de Dieu, & lorsque nous sortirons du monde, il n'en emportera pas plus que moi.*

Don Juan premier Duc de Medina-Sidonia, disoit à son Maître-d'Hôtel qui le reprenoit d'être trop libéral: *La grandeur de ma Maison ne se fait pas connoître à thésauriser, mais aux largesses que je fais.*

Un Pauvre demandant l'aumône à un Soldat, lui disoit: Donnez-moi quelque-chose pour l'amour de Dieu, & je le prierai pour vous. Le Soldat lui donna quelque-chose, & lui dit: *Pren & prie Dieu pour toi-même, je ne veux point prêter mon argent à usure.*

Au moment qu'on alloit vers l'Ennemi, un Soldat qui avoit été rossé plusieurs fois pour n'avoir pas pu apprendre de quel pied il falloit partir, tira son Capitaine par la manche, afin de le lui demander. *Maraud que tu es*, lui répondit le Capitaine, *il s'agit bien de cela à cette heure; marche seulement.*

Quelqu'un demandant un jour malicieusement dans une compagnie, pourquoi les Femmes mariées doivent porter le nom de leurs Maris; un autre répondit, afin de les faire ressouvenir qu'elles sont sujettes, & pour leur apprendre que c'est l'Homme qui est leur chef. Une Fem-

me présente à ce discours, mais une Femme la plus méchante de toutes les Femmes, se sentant attaquée, ne put cacher sa colere, & dit: *Mon Mari est-il mon Chef? Il m'est donc permis de faire de mon Chef tout ce qui me plaît, & même de le prendre par les cheveux, ou de le pousser contre le mur.*

Un Vieillard qui avoit une jeune Femme réputée galante, demandant à un Plaisant, à quel endroit du corps la peau étoit la plus épaisse, reçut cette réponse : *Il faut sans doute que ce soit au front, car autrement les cornes vous auroient déja percé.*

Selon quelqu'un, *la Femme est le Paradis des yeux, l'Enfer des ames, le Purgatoire des bourses, & le Lymbe des pensées.*

Pensée d'un Auteur sur le Mariage.

„ Le Mariage ressemble assez à une Armée
„ qui marche à une action. L'Amour, ce sont
„ les enfans perdus de l'Armée, ils sont tuez
„ dès le premier choc. Le Sacrement est le
„ Corps de bataille qui tient bon plus long-
„ tems. Et le Repentir en est l'arriere-garde
„ qui fait ferme presque toujours, tant que le
„ Corps de bataille subsiste. „

Caractere d'un Mari Jaloux.

„ Etant dernierement avec ma Femme de-
„ vant un miroir, je la caressois, & je l'em-
„ bras-

,, braſſois tendrement ; mais venant à regarder ,, dans le miroir, je fus ſi fâché d'y voir un ,, homme qui careſſoit & qui embraſſoit ma ,, Femme , que je caſſai ſur le champ le ,, miroir. ,,

Le propre de la Jalouſie
Eſt de cauſer des maux pires que le trépas ;
Elle trouble le ſens , & cette frénéſie
Fait qu'on croit voir ſouvent ce que l'on ne voit pas. (*)

Une Femme eſt une Machine parlante , qui met tout l'Univers en mouvement , & qui ſe meut par les reſſorts de la tendreſſe.

Une Femme eſt un petit Animal doux & malin, moitié caprice & moitié raiſon. C'eſt un Compoſé harmonique , où l'on trouve quelquefois bien des diſſonances.

Une Femme eſt un Animal timide , mais qui ne laiſſe pas de ſe faire craindre. Elle ne combat que pour être vaincue , & fait demander quartier , en ceſſant de ſe défendre.

Un Amant eſt une eſpéce d'Animal ſoumis , qui s'inſinue auprès des Filles en Chien-couchant , qui les mord en Mâtin , & qui s'enfuit en Levrier.

Un Apoticaire eſt un Animal qui gagne beaucoup , & qui fait bien ſes parties. On a ſupprimé dans cette traduction de la définition

(*) Recueil de Piéces Galantes , en Proſe & en Vers , par Mme. *de la Suze* , *Mr. Peliſſon* , &c.

que Mr. *Hautin* a faite des Apoticaires, dans un Latin qui fait rire; on a, dis-je, ſupprimé dans cette traduction l'épithete de *très-fourbe*, qui eſt dans l'Original que voici. *Pharmacopola*, ou plutôt, *Medicamentarius eſt animal fourbiſſimum, faciens benè partes, & lucrans mirabiliter.* J'ajoute en faveur des Attaquez, qu'il y a des Médecins qui ſavent faire leurs parties auſſi-bien que les Apoticaires. Témoin ce Médecin de Louvain qui ſe fit payer 300. écus-d'or, pour avoir ſeulement ordonné des neſles. (*)

Un Médecin eſt un Homme qu'on paye pour conter des fariboles dans la chambre d'un Malade, juſqu'à ce que la Nature l'ait gueri, ou que les remédes l'aient tué.

„ Un Médecin n'eſt pas un homme qui
„ change aiſément; & dès qu'il a choiſi un ſiſ-
„ tême, avec connoiſſance ou non, il ne faut
„ pas eſperer qu'il l'abandonne. Il croit ſa ré-
„ putation engagée à tuer ſes Malades d'une
„ maniere uniforme (†). „

Quelqu'un diſoit agréablement: *Que les fautes que commettoit un Médecin ignorant & ſans expérience, étoient des* Péchez Mortels, *Peccata Mortalia.*

Le Malade n'eſt plus malade, dès qu'il eſt queſtion de payer. Adieu le Médecin, quoi qu'il en arrive; & voilà apparemment la cauſe de tant de rechûtes.

Un Malade interrogé, pourquoi il ne faiſoit pas

(*) Nouv. de la Rép. des Lettr. oct. 1688. P. 1054.
(†) Mém. Hiſt. & Crit. T. I. p. 45.

pas venir un Médecin, répondit: *Qu'il n'avoit pas encore envie de mourir.*

Le Médecin que l'on m'indique,
Sait le Latin, le Grec, l'Hébreu,
Les Belles-Lettres, la Phyſique,
La chymie & la Botanique;
Chacun lui donne ſon aveu:
Il auroit auſſi ma pratique,
Mais je veux vivre encore un peu. *Mr. B. L. M.*

Un Peintre d'une capacité médiocre ſe fit Médecin, & interrogé qu'elle étoit la cauſe de ce changement, il répondit: *Dans la Peinture toutes les fautes ſont expoſées à la vûë; mais dans la Médecine, elles ſont enterrées avec le Malade.*

On dit que les Médecins ne ſont guéres eſtimez en Suéde & en Danemarc. Cette opinion a donné lieu au Bon-Mot ſuivant. Dans une Ville où il y a une fameuſe Univerſité, un Profeſſeur en Médecine racontoit à table que dans le cours de l'année précédente, on avoit reçu 40. Docteurs en Médecine. Un des Conviez dit là-deſſus, qu'on pourroit bien en remettre une douzaine ou deux par change en Suéde & en Danemarc. *Certes*, répondit un vieux Bourgeois qui avoit été dans ces pays-là, *ces lettres de change reviendroient avec proteſt.*

La Femme qui expie les crimes de ſon Mari, Médecin.

Pendant que M*** d'un nombre de mourans
Délivre par ſon Art la Terre tous les ans,
Et fait craindre l'effet de ſa Science immonde;
De concert avec quelque Ami
Son Epouſe prend ſoin de repeupler le Monde,
Pour expier les crimes du Mari.

La conduite des Médecins juſtifiée par Mr. l'Abbé Regnier Deſmarais.

Dans une aſſemblée autentique
On agitoit, s'il étoit bon
Qu'il fût des Médecins, ou non.
Rome, diſoit un Politique,
Dans le tems de la République,
S'en paſſa ſix cens ans durant.
Un autre diſoit autre choſe.
Somme toute, ils perdoient leur cauſe,
Et c'étoit-là l'avis courant.
Mais votre erreur eſt ſans ſeconde,
Dit quelqu'un, de les condamner;
Sans les Médecins dans le Monde
Comment pourroit-on s'y tourner!

„ Quel-

„ Quelqu'un ſe ſcandaliſant de voir un jeu-
„ ne Médecin en conference avec un Bour-
„ reau, peut-être pour quelque ſujet de diſ-
„ ſection, le Médecin répondit: *Que n'y ayant*
„ *que la main de Bourreau à Bourreau, il vou-*
„ *loit apprendre d'un plus vieux que lui* (*). „
Quelqu'un demandant pourquoi les Méde-
cins ne portent pas l'épée à R. comme on dit
qu'ils le font à la H.; une Dame qui raille a-
gréablement, & ſans porter atteinte à la répu-
tation de perſonne, répondit: *Qu'ils n'avoient*
déja que trop de moyens de tuer les gens, ſans leur
conſeiller ou leur permettre encore celui-là.

„ Mr. *Goiffon*, Médecin de Lyon, a fait u-
„ ne Diſſertation Latine, intitulée *La Dérou-*
„ *te des Vers Peſtilentiels.* Mr. *de la Monie-*
„ *re*, Doyen des Médecins de Lyon, devant
„ y appoſer ſon ſceau, n'en dit autre cho-
„ ſe pour la recommander, ſinon: *Qu'elle*
„ *ne renferme rien de contraire aux Bonnes-*
„ *Mœurs* (†). „

La double Cure d'un Médecin, par le Sr. Baraton.

Un Vieillard étant hydropique,
Languiſſant & prêt à mourir,
Les Médecins du lieu mirent tout en pratique,
Pour lui donner ſecours, ſans pouvoir le guerir.
Il apprit qu'en certaine Ville

Eloi-

(*) Réflexions de *Pepinocourt.*
(†) Journ. des Sav. Févr. 1723. p. 234.

Eloignée environ de trois lieuës de chemin,
Etoit un Médecin habile;
Il se mit en litiere, & l'alla voir soudain.
La Femme jeune, belle, & d'un joli corsage,
L'accompagna dans ce voyage.
Le Médecin étoit bien fait & vigoureux,
De la Dame aussi-tôt il devint amoureux,
Et ne s'attacha qu'à lui plaire.
Enfin il fit si bien, par ses soins & son art,
Qu'en trois ou quatre mois il guerit le Vieillard,
Le tirant pleinement d'affaire;
Et dans le même tems, étant le favori
De la jeune & charmante Dame,
A mesure qu'il fit desenfler le Mari,
Par un plaisant retour il fit enfler la Femme.

Recette admirable.

Voulez-vous guerir promptement
De je ne sai quel mal, qui je ne sai comment
Vous ôte votre bonne mine?
Prenez-moi sans retardement
Je ne sai pas combien, ni de quelle racine;
Joignez-y je ne sai quelle herbe également;
Mettez je ne sai où le tout bien chaudement;
Vous guerirez je ne sai quand.
Maint grand Docteur en Médecine
Ne vous diroit pas autrement.

Ces Vers de Mr. B. L. M. ne ſont qu'une traduction ou imitation des ſuivans, qu'on trouve dans l'Ouvrage de Mr. *Menckenius*, intitulé *Charlatanería Eruditorum.*

Si vis ſanari de morbo neſcio quali;
Accipias herbam, ſed quam vel, neſcio, qualem;
Ponas, neſcio quò; ſanabere, neſcio quandò.

En voici d'autres dans la même Langue, qui ne méritent notre attention, que par la vérité qu'ils renferment.

Fingit ſe Medicum quiſquis; Idiota, Profanus,
Judæus, Monachus, Hiſtrio, Tonſor, Anus. (*)

Tout le monde ſe mêle de Médecine; l'Idiot, le Profane, le Juif, le Moine, le Baladin, le Frater, & la Vieille: Diſtique où ſans pécher contre la *Quantité* (†), ni s'oppoſer à l'experience, on pourroit fort bien changer le mot *Medicum* en celui de *Doctum*, & ſoutenir qu'il n'y a perſonne qui ne ſe croye ſavant, & qui ne décide en Maître des Ouvrages d'eſprit & d'érudition; quoique pour l'ordinaire il manque aux trois quarts de ceux qui le font, l'eſprit & l'érudition néceſſaires, pour juger ſainement & compétemment d'un Ouvrage de l'un

(*) Mercure Savant Janv. 1684. p. 24.
(†) Les Grammairiens appellent ainſi la meſure des ſillabes longues & bréves, pour faire des Vers.

l'un & de l'autre genre. Mais c'est à cette ignorante critique que s'exposent de nécessité tous ceux qui écrivent en Langue vulgaire. Sans compter que par là encore on fait tomber dans le mépris, ou tout-au-moins négliger la Langue de l'ancienne Rome ; car, puisqu'on peut presque tout lire en François, en Anglois, ou en quelque autre Langue vivante que ce soit, qui voudra desormais se donner la peine d'apprendre le Latin?

J'ai ouï parler d'un Savant, & d'un Savant à double caractere, [il étoit Ministre & Régent d'un Collége,] qui, lorsqu'on disputoit avec lui en Latin, & qu'on lui objectoit des choses qui selon lui ne venoient pas au fait, ne manquoit jamais de relancer son Adversaire par un *Hoc aliquid aliud est*, pour dire, *Cela est tout autre chose*, *ou tout différent.* Des Nouveaux-venus dans le pays Latin, entendroit d'abord l'expression de notre Erudit ; mais ceux qui y ont fait un plus long séjour, l'entendront-ils avec la même facilité ? Pas moi.

J'ai connu un Médecin étranger qui ne pouvoit dire la *Nuque du cou*, à moins d'une éxtrême attention. Un jour qu'on l'appella chez une Malade, il ordonna qu'on lui mît une emplâtre à la *Nouque du cul*; ordonnance qui comme on le peut croire, fit éclater de rire les Assistans, & qui surprit fort la Malade qui ne se sentoit point attaquée à la partie que son Médecin venoit de nommer.

Un François crioit *Hem* à un de ses Amis

Amis qu'il voyoit paſſer. Un Allemand qui paſſoit en même tems, & qui croyoit que ce cri s'adreſſoit à lui, dit à l'autre : Pourquoi vous faire *hem*, quand moi paſſe? A quoi le François répondit; *Pourquoi vous paſſe, quand moi faire* hem?

„ Il y a environ 30. ans qu'un Prédica„ teur très-habile, & qui ſavoit parfaitement „ bien ſon monde, dit à ſes Auditeurs, en „ prêchant à *Witthall*, que s'ils ne vouloient „ pas s'engager à donner à leur conduite un „ *tour nouveau*, ils iroient certainement, au „ ſortir de cette vie, dans un endroit que la „ politeſſe lui défendoit de nommer devant „ tant de gens de Cour (*). „

J'ai vû un de ces Prédicateurs à *tours nouveaux* (†) mettre ſon eſprit à la gêne, pour trouver un équivalent du mot *Canon* (§), qu'apparemment auſſi par politeſſe, il n'oſoit proferer en chaire.

Une Précieuſe voyant un Enfant qui avoit été fort maltraité de la petite-verole, dit: *Qu'elle l'avoit eue dans le même goût.*

Un Pere, pour exprimer que ſon Fils prêchoit bien, diſoit : *Qu'il prêchoit comme un Diable* : Expreſſion que j'ai ouï rapporter à pluſieurs comme un mot fort plaiſant ; mais expreſſion que je trouve baſſe & groſſiere, dans tous

(*) Le Gardien T. I. p. 161.

(†) N'y a-t-il pas du ridicule à ſe tant tourmenter, & à perdre trop de tems à les chercher ; ſur-tout lorſqu'ils ſont obſcurs, & qu'on les met à la place de termes qui n'ont rien de bas par eux-mêmes?

(§) Inſtrument de Guerre.

tous les cas où l'on s'en ſert, & très-approchante de l'impie dans cette rencontre. Bien loin donc de l'admirer, ou d'en rire, je ne puis l'entendre ſans indignation.

Un Prédicateur n'ayant plu à une Dame que par ſon ſermon d'adieu, elle dit de ſon Succeſſeur qui lui plaiſoit encore moins : *Qu'elle voudroit bien lui entendre faire auſſi ſon ſermon d'adieu.*

Quelqu'un demandant à une autre Dame, ſi Mr. un tel étoit toujours Miniſtre à. . . , elle répondit : *Il y eſt ſi bien, qu'il y demeurera toute ſa vie.*

Une autre interrogée par un Prédicateur ſur ce qu'elle avoit retenu de ſon ſermon qu'elle avoit entendu, & dont elle paroiſſoit charmée, répondit : *Qu'elle avoit fait vœu de ne rapporter jamais rien de ce qu'elle entendoit dire dans les compagnies.*

Un Officier diſant à un jeune Prédicateur qu'il venoit d'entendre, qu'il avoit très-bien prêché, le Prédicateur lui demanda : *Qui le lui avoit dit?*

Le même Prédicateur ayant fait un ſermon qui n'avoit pas plû à ſon Pere qui étoit du métier, dit : *Qu'il falloit bien que ſon ſermon fût mauvais, puiſque ſon Pere qui en avoit tant fait, le trouvoit tel.*

*Epigramme de Mr. P * *.*

L'autre jour certains Connoiſſeurs
Diſputoient entr'eux du mérite

De

De nos deux grands Prédicateurs,
L'un étoit pour *Sinus*, l'autre vantoit *Barite*.
Pour mettre ſur ce point les deux Partis d'accord;
La différence entr'eux eſt, dis-je, fort petite,
Sinus prêche fort bien, & *Barite* bien fort.

La Fin du Monde.

Quand B*** plus n'écrira;
Quand S** attentif ſera;
Quand C** nous contredira;
Quand C*** ſe mariera;
Quand B** ſouvent prêchera;
Et quand H** ſa cour fera;
Le Monde finira.

Alphonſe Roi d'Arragon s'entendant louer ſur ce qu'il étoit Fils de Roi, Neveu de Roi, & Frere de Roi, dit au Flateur: *Je compte pour rien ce que vous eſtimez tant en moi; c'eſt la grandeur de mes Ancêtres, & non pas la mienne. La vraie Nobleſſe n'eſt point un bien de ſucceſſion; c'eſt le fruit & la recompenſe de la vertu.*

Comme on reprenoit *Alphonſe* de ce qu'il étoit trop bon, & que même il pardonnoit les injures atroces qu'on lui avoit faites, il répondoit: *Qu'il vouloit être agréable aux Gens de bien par la Juſtice, & aux Méchans par la Clémence.*

Il disoit souvent : *C'est quelque-chose d'héroïque de se mettre à la tête de son Armée, & de la conduire contre l'Ennemi ; mais conduire par son exemple tout un Peuple dans le chemin de la vertu, est quelque-chose de plus grand & de plus glorieux.*

Un des Trésoriers d'*Alphonse* lui ayant apporté dix mille écus d'or, un de ceux qui étoient avec lui, dit qu'avec cette somme il seroit riche & content. *Prenez cet argent*, répondit le Roi ; *je souhaite qu'il fasse votre félicité.*

Il appelloit un Riche qui n'avoit pas pris soin de cultiver son esprit par l'étude des Belles Lettres, *une Toison d'or.*

Alphonse voyant le matin, sur la poupe de son Vaisseau, plusieurs oiseaux de Mer voler à l'entour, attendant qu'il tombât de la viande dans l'eau, pour la prendre, & s'en retournant promptement, après l'avoir prise, dit à ceux qui l'accompagnoient : *Ces Oiseaux sont semblables à quelques-uns de mes Courtisans, qui me tournent le dos, aussi-tôt qu'ils ont obtenu de moi ce qu'ils souhaitent.*

Un Chrétien qui descendoit de parens Juifs, vouloit vendre cinq cens ducats une image de S. Jean : *Tu te railles*, lui dit Alphonse; *tu es plus avare que tes Ancêtres : ils n'ont vendu que trente deniers la personne du Fils de Dieu le Roi des Juifs, & tu veux vendre cinq cens ducats l'image seule de son Serviteur?*

Un Chevalier étant venu voir un Chanoine au plus fort de l'hiver, & remarquant qu'aucune

aune de ses chambres n'étoit tapissée, il lui demanda, pourquoi il n'avoit point fait tapisser ses murailles, contre la rigueur du froid. Le Chanoine lui montrant deux Pauvres dont il prenoit soin, répondit : *J'aime mieux revêtir ces Pauvres, que mes murailles.*

Un Italien se trouvant en Lithuanie, un des principaux Seigneurs du Pays lui dit : D'où vient, Monsieur, que les Italiens ne pardonnent jamais? L'Italien lui repliqua : *C'est, Monsieur, parce qu'ils ne s'offensent pas légerement.* Comme c'est-là le grand défaut de la Noblesse Polonoise & Lithuanienne, la replique fut très-sage, & parut la plus fine censure que jamais homme eût pu faire de cette Noblesse. Le Lithuanien en fut si sagement touché, qu'il affecta de relever le défaut de sa Nation en repliquant : *Il faudroit, Monsieur, que nous nous fâchassions aussi légerement qu'on vous l'a fait accroire chez vous, si nous devenions capables de nous fâcher en nous entendant dire des véritez de si bonne grace.* Il lui fit présent d'un cheval, & il ordonna que de sa Terre qui est à deux journées de *Grodnow*, on le conduisît à ses dépens jusqu'à *Dantzic*, où cet Italien vouloit aller.

Un Grec & un Vénitien disputoient de l'excellence de leur Nation. Le Grec, pour preuve que la sienne surpassoit toutes les autres, disoit que c'étoit de la Gréce que tous les Sages & les Philosophes étoient sortis. *Il est vrai*, répondit le Vénitien, *car on n'y en trouve plus.*

Quelqu'un avoit fait peindre toutes ſortes de mommeries & de figures de Foux ſur le devant de ſa maiſon. Un plaiſant paſſant par-là, s'arrêta pour regarder ces figures, & dit tout haut : *En vérité cette maiſon a bien des Foux!* Celui qui y demeuroit, entendant cela, répondit : *Encore en paſſe-t il bien davantage.*

Un Cavalier Eſpagnol voyant une Dame ſe moquer d'une autre tout à-fait belle : *Sus manos*, diſoit-elle, *ſon de palo ſeco* : Ses mains ſont de bois ſec : *Oui*, repliqua-t il ; *mais de ce bois dont Cupidon fait les fléches qu'il tire droit au cœur.*

Une Dame reprochant à *Hercule Strozza* qu'il étoit boiteux, il lui repartit ſur le champ : *Que Vénus qui ſe connoiſſoit du moins auſſi bien qu'elle en amour, avoit pourtant préféré Vulcain aux autres.*

Céſar Caporali, Poëte Italien, a toujours été pauvre & malheureux. Il diſoit à ce ſujet : *Que ſi le hazard l'avoit fait du métier de Chapelier, Dieu auroit fait naître les hommes ſans téte.*

Un Savant qui avoit ſuivi le Duc *d'Alençon* dans ſon voyage d'Angleterre, dînant chez un Seigneur Anglois, ſe mit à parler des prétentions des Princes à la Couronne d'Angleterre ; & dit qu'une Princeſſe en étoit l'héritiere préſomptive, à moins que d'en être exclue, comme née hors du Pays, par une Loi dont il n'avoit jamais ſû l'origine, ni pu apprendre où elle ſe trouvoit. *Vous la trouverez*, répondit le Seigneur Anglois, *au dos de la Loi Salique.*

Un

Un Soldat déchargeant ſon ventre ſur les remparts de *Douay*, des Officiers qui étoient ſous le vent, s'écriérent: Oh! quelle puanteur! Le Grivois répondit: *Quoi donc, Meſſieurs, le Roi prétend-il qu'on lui faſſe du muſc avec du pain d'avoine?*

Le Poëte *S. Amant* ſe trouva un jour dans une compagnie, où il ſe rencontra un homme qui avoit les cheveux noirs & la barbe blanche; & comme cette différence paroiſſoit aſſez bizarre à la compagnie, & que chacun en demandoit la raiſon, *S. Amant* ſe retourna vers cet homme, & lui dit: *Apparemment, Monſieur, que vous avez plus travaillé de la machoire que du cerveau.*

Une Dame reprochant à un Poëte dans un Bal, qu'il étoit ſorti de cadence, il fit ſur ce reproche, l'inpromptu qui ſuit:

Lorſque je vous vois dans la danſe
Briller avec tous vos appas,
Il ne ſe peut que je ne penſe
Que l'Amour anime vos pas.

Pour vous, ſi je ſors de cadence,
Tout ce que vous devez penſer,
C'eſt qu'un Homme en votre preſence
Ne ſait plus ſur quel pied danſer.

„ Une Femme de Qualité voulut pren-
„ dre un Fanfaron d'Officier, pour danſer à
„ un divertiſſement de la Cour. Il s'en ex-

„ cuſa, ſur ce qu'il n'avoit point appris, diſoit-
„ il, *à remuer les pieds en cadence, & qu'il ne*
„ *ſavoit que remuer les bras, pour mettre les En-*
„ *nemis de la Nation hors de meſure. Lorſqu'on*
„ *n'eſt bon qu'à ſe battre*, repliqua la Dame,
„ *il ſeroit à propos qu'en tems de Paix, on ſe*
„ *tînt tranquille chez ſoi, comme votre épée de-*
„ *meure paiſible dans ſon fourreau* (*). „

Le jeune Marquis de *Tierceville* ne paroiſſoit pas avoir autant d'eſprit, qu'il en avoit en effet. Un de ces agréables qui prétendent par des manieres libres & beaucoup de babil uſurper une réputation d'eſprit dans le monde, le mena un jour chez une Dame de conſidération dont il étoit connu, & lui dit en entrant: *Madame, je vous préſente Monſieur le Marquis de* Tierceville, *qui n'eſt pas auſſi ſot qu'il en a la mine.* Le Marquis, ſans ſe déferrer, répondit d'abord: *Madame, c'eſt la différence qu'il y a de Monſieur à moi.*

Une Dame ayant été conduite par un Dévot auprès d'un des *prétendus Prophétes Camiſards*, & celui-ci s'étant voulu mettre en fraix de grimaces, pour la perſuader de ſon inſpiration, en faiſant enfler ſon cou juſqu'au danger d'en étouffer, & le Dévot s'empreſſant à lui faire dénouer la cravatte, de peur qu'il n'étouffât en effet, la Dame moins crédule le pria de s'épargner ce ſoin & cette crainte, en lui diſant: *Que le Saint-Eſprit n'avoit jamais étouffé perſonne*

Des Ambaſſadeurs de Hollande à la Cour de

(*) L'Homme Univerſel de *Balthaſar Gracien* P. 75.

de France, étant régalez par un Miniſtre d'Etat, on ſervit au deſſert du fromage de Hollande; & comme on parloit de ce Pays-là, & de ce qu'il produit, ce Miniſtre en montrant le fromage, dit en s'adreſſant à ces Ambaſſadeurs, *que c'étoit du fruit de leur Pays.* Les Ambaſſadeurs s'appercevant de la raillerie, l'un d'eux prit une poignée de ducats, & les jettant au milieu de la ſalle, dit : *Voilà encore du fruit de notre Pays.*

Un Ambaſſadeur qui n'avoit pas la réputation d'être un grand génie, ſe trouvant un jour dans un Bal, ſe mit à railler de la groſſeur de ſon ventre, & dit en frappant deſſus, qu'il avoit coûté beaucoup d'argent à l'Etat. Une Dame repliqua: *Qu'il eût mieux valu que cette dépenſe eût été faite pour ſa tête.*

L'Empereur *Charles-Quint* voulant refuſer quelque-choſe à un Seigneur Eſpagnol qui ne poſſédoit que peu de Terres ſituées ſur les frontieres de Portugal, *Don Frances* Bouffon de ce Prince, lui dit: *Que plutôt V. M. lui accorde ce qu'il demande, afin qu'il n'ait point ſujet de mécontentement, & que chargeant ſes Terres dans un panier, il ne paſſe en Portugal.*

La nouvelle de la priſe des Lignes Françoiſes à Lens ſans la moindre perte & au commencement d'une des plus glorieuſes Campagnes, ayant été ſûe en Angleterre, fit dire agréablement à quelqu'un: *Que les François étoient devenus Sacheverelliſtes, & qu'ils avoient embraſſé la Doctrine de ne point faire de réſiſtance.*

Le Roi de France ayant dit un jour en con-

verſation, qu'il ne trouvoit point de plus heureux Prince, que le *Grand-Seigneur* qui eſt maître abſolu de tous les biens de ſes Sujets, le Maréchal Duc *d'Etrées* oſa repartir: *Et moi, Sire, je n'en trouve point de plus malheureux; car le Mufti & l'Aga des Janiſſaires ſont maîtres de ſa vie: témoin* Ibrahim *& tant d'autres qu'ils ont fait étrangler, ſans qu'il en ait rien été davantage.*

George Pſalmanaazar, Japonois de l'Iſle de Formoſa, dont il eſt parlé dans l'Hiſtoire ou Deſcription de cette Iſle, après ſa converſion à la Religion Anglicane, fut en Angleterre, où il eut l'honneur de ſaluer Mr. l'Evêque de Londres. Ses avantures qui tiennent un peu du merveilleux, l'ont fait regarder par pluſieurs perſonnes comme un Impoſteur, & ſon Hiſtoire comme un Roman. Cela donna lieu à ce Prélat de l'examiner de fort près, & de lui dire entre autres choſes: Vous êtes Japonois, dites-vous? les gens de ce Pays-là ont les cheveux noirs, cependant les vôtres ſont blonds. Il repartit auſſitôt: *Monſeigneur, j'ai toujours entendu dire que les Anglois ont les cheveux blonds, V. R. les a pourtant noirs.*

Louis XIII. Roi de France étant encore fort jeune, ſe divertiſſoit un jour à ſauter & à courir dans les Jardins de Fontainebleau: & comme il étoit tout mouillé de ſueur, un de ſes Gentilshommes voulut l'eſſuyer & le ſécher; mais il ne voulut point le permettre. Le Courtiſan lui en demanda la raiſon, & dit, que de négliger de s'eſſuyer pourroit peut-être faire

faire tort à sa santé. *Et qui*, répondit ce Prince, *viendra m'essuyer, quand je suerai à la guerre?*

Un certain personnage de Leyde qui passoit pour être un peu fou, mais qui faisoit souvent de vives & justes reparties, étant un jour tourmenté par un des Juges de *Barnevelt*, qui lui demandoit par raillerie ce que pouvoit lui rapporter la Conciergerie *Arminienne* de l'Eglise de *Warmond*, il répondit: *Quoi que je fasse, & quelque peine que je prenne, je ne saurois en retirer deux mille quatre cens florins.* On sait que cette somme fut donnée aux Juges de *Barnevelt.*

Madame de *Groot* étant un jour dans une compagnie où étoit aussi un autre de ces Juges, elle lui dit en face, que les vingt-quatre Juges avoient fait injustice au Pensionnaire & aux autres Condamnez; & comme il repartit, qu'il faut approuver tous les Jugemens que rendent les Juges, selon un proverbe Hollandois dont il se servoit, elle lui répondit: *Et aussi le Jugement de Caiphe, Monsieur?*

On rapporte qu'après que le Maréchal de *Tessé* eut été contraint d'abandonner le siége de Barcelonne, il se trouva un jour dans une compagnie de femmes du premier rang. Une jeune Dame charmante & toute spirituelle prit, non sans dessein, du Tabac, & en fit part à ceux qui en souhaiterent. Le Maréchal s'avança pour en prendre aussi; mais elle retira sa boëte, en lui disant: *Pardonnez-moi, Monsieur, ce Tabac vient de Barcelonne; il est trop fort pour vous.*

Le Duc de *Lorraine* raillant avec le Prince de *Condé*, du Traité qu'il avoit fait (*) avec le Roi, par lequel S. M. lui accordoit entre autres choſes, que les Princes de *Lorraine* deviendroient Princes du Sang, il lui dit : *En toute votre vie vous n'avez pu faire qu'un Prince du Sang, qui eſt le Duc d'Enguien ; & moi d'un trait de plume, j'en ai fait vingt-quatre.*

Un Seigneur Hollandois qui étoit député au Congrès d'Utrecht, demandoit au Miniſtre de France le relâchement des Galériens pour cauſe de Religion. Celui-ci demanda à ſon tour l'élargiſſement des Malfaiteurs qui étoient dans les priſons de ce Pays. Il eut pour réponſe: *Qu'on lui accorderoit ſa demande, pourvû que le Roi ſon Maître regardât ces Malfaiteurs ſur le pied de Freres, comme on regarde chez tout le Parti Proteſtant ceux qui ſont ſur les Galéres pour cauſe de Religion.*

Philippe de Macédoine demandant à *Démocharès* Ambaſſadeur d'Athénes, en quoi il pourroit rendre ſervice aux Athéniens, il répondit, qu'il n'avoit qu'à ſe pendre. *Philippe* pour ne pas violer le Droit des Gens, renvoya l'Ambaſſadeur, qui méritoit lui-même la corde par ſon inſolente réponſe.

„ *Bouillaud*, Mathématicien, étant en Po-
„ logne, comme on le traitoit ſouvent *d'Ex-*
„ *cellence*, s'en fâcha ſur ce qu'il ne méritoit
„ pas ce nom-là. Quelqu'un lui repliqua alors:
„ *Qu'il ne devoit pas s'en fâcher ; puiſqu'en*
„ *Po-*

(*) *En* 1662.

„ *Pologne on donnoit ce titre à tout le monde* (*). „

„ Un Géométre eſt un homme qui cherche peſamment, & pas à pas, les proportions que pluſieurs lignes diverſement tracées ont enſemble (†).

Le Géométre, par le Chevalier de Cailly.

L'Homme à l'égard de ſoi n'eſt il pas miſérable ?
Et ſon ſort n'eſt-il pas un ſort à déplorer ?
Il meſure le tour de la Terre habitable,
Et tout petit qu'il eſt, ne peut ſe meſurer.

„ Feu Mr. *Ozanam*, grand Mathématcien, „ ne ſe permettoit point d'en ſavoir plus „ que le Peuple, en matiere de Religion. Il „ diſoit en propres termes : *Qu'il appartient aux* „ *Docteurs de Sorbonne de diſputer, au Pape de* „ *prononcer, & au Mathématicien d'aller en Paradis, en ligne perpendiculaire* (§). „

Guy Patin rapporte qu'un ancien Docteur, *Guillaume du Val*, diſoit : *Que pour aller en Paradis, il falloit devenir Normand, & ſe dédire de ſes péchez.*

„ On voit dans le Palais du Vatican à „ Rome, une Chapelle magnifique peinte par „ *Michel Ange*, dont le tableau principal re- pré-

(*) *Colomiés*, Mêl. Hiſt. P. 13.
(†) Mercure de Paris. Mai 1718. P. 180.
(§) Eloge de Mr. *Ozanam* par Mr. *de Fontenelle*.

„ présente le Jugement dernier, surprenant les „ Hommes en différentes attitudes. On pré- „ tend que le Peintre avoit représenté dans „ ce tableau toutes les personnes de sa con- „ noissance si ressemblantes qu'on ne pouvoit „ s'y tromper. Il avoit placé ses Amis en „ Paradis, & ses Ennemis dans l'Enfer. Un „ Prélat Camérier du Pape d'alors, se voyant „ au nombre des derniers, fut trouver S. S. „ pour la supplier de vouloir faire changer ce „ tableau, en mettant une autre personne en sa „ place. Sur quoi le Pape lui répondit : *Qu'il* „ *avoit bien le pouvoir de tirer les Ames du Pur-* „ *gatoire*, *mais non pas de l'Enfer*; *qu'ainsi*, „ *puisqu'il y étoit, il falloit qu'il y demeurât* (*). „

Quelqu'un demandant à un Médecin, s'il n'étoit pas de certaine société de Beaux-Esprits, il répondit : *Qu'elle étoit assez vieille & assez remplie de mauvaises humeurs, pour avoir besoin d'un bon Médecin.*

Auguste qui aimoit à avoir auprès de lui *Horace* & *Virgile*, disoit plaisamment : *Qu'i se trouvoit souvent entre les larmes & les soupirs*; faisant allusion à la fistule du premier, & à l'asthme du second.

La peu chaste *Livie*, interrogée d'où venoit que ses Enfans avoient tant de ressemblance avec *Agrippa* qui peut-être n'en étoit pas le Pere, elle répondit : *Nunquam*, *nisi plenâ navi*, *tollo vectorem.*

Selon les Vers suivans, que je tire des *Occultes Merveilles de la Nature par Levin Lemne*, une

(*) Les Solitaires en belle humeur, T. 2. P. 333.

une Femme peut, ſans cette précaution, avoir des Enfans tout-à-fait reſſemblans à ſon Mari, quoiqu'il n'en ſoit pas le Pere.

Or cependant qu'abſent tu as été
En lieu loingtain (c'eſt un cas arrêté)
Que pour autant que ta Femme aſſeurée
Etoit aſſez de ta grand demeurée
Et long ſéjour, & d'autant ne penſoit
En toi abſent en ſorte que ce ſoit;
Auſſi pour vrai les quatre qu'elle a eu,
Durant ce temps, te reſſembler n'ont ſçeu.
Mais ce petit ſeul de tous te reſſemble
Du tout au vif, de face & mœurs enſemble;
Pource que quand elle le concevoit,
Toute peureuſe en toi tousjours reſvoit;
Craignant, *Sabin*, que tandis mal à point,
Comme le Loup en la Fable en ce point,
Par un malheur ſoudain tu ne ſurvinſes,
Et ſon Ami avec elle ſurprinſes.

Alexandre avoit ordonné qu'on donnât à *Xénocrate* 50. talens. Ce Philoſophe ne voulut pas les recevoir, diſant qu'ils lui étoient inutiles.,, Hé quoi! repliqua Alexandre, n'avez-vous pas quelque Ami à qui vous les puiſſiez donner; ou quelque perſonne qui vous ait rendu de bons offices, que vous ſoyez bien-aiſe d'obliger à votre tour? *Tout l'or de la Terre ne me ſuffit pas à moi, pour recompenſer mes Amis*, *dit* Xénocrate. *Et vous, avec tout votre bel-eſprit*, repliqua Alex-

Alexandre, *vous n'avez pas l'adresse de bien placer 50. talens*?

Un Poëte se trouva aussi sot, & plus sot encore que ce Philosophe, dans une pareille rencontre. *Polycrate*, Tiran de Samos, fit présent de 5. talens d'or à *Anacréon*, qui, après les avoir gardez deux nuits, les renvoya, disant : *Qu'il haïssoit les présens qui empêchoient de dormir.*

Quelqu'un a remarqué qu'il y a quatre bonnes Meres qui ont mis au monde quatre Filles très-odieuses. *La Verité a engendré la Haine; le Bonheur, l'Orgueil; La Sécurité, le Danger; & la Familiarité, le Mépris.*

L'Empereur *Trajan* dit au Capitaine de ses Gardes : *Prenez cette épée; si je regne bien, tirez-la pour moi; & si je regne mal, tirez-la contre moi.*

Il seroit beau de ne faire la guerre, avec *Pythagore*, qu'à ces cinq choses : *Aux maladies du Corps, à l'ignorance de l'Esprit, aux passions du Cœur, aux séditions des Villes, & à la discorde des Familles.*

„ Au dire de *Platon*, un Homme qui
„ ne se sert pas de ses yeux, pour s'élever à la
„ connoissance de Dieu & à la sagesse, s'il de-
„ vient aveugle, a tort de se plaindre ; parce
„ qu'en les perdant, il n'a rien perdu. „

Démocrate n'agit donc pas en homme raisonnable, lorsqu'il se brûla les yeux, par la réverbération des rayons du Soleil, sur une plaque de cuivre. Il s'en excuse, *sur ce qu'en fermant deux yeux aux objets qui émeuvent les passions*,

ſions, il en ouvroit mille à la ſageſſe. Et convaincu par quelqu'un de la néceſſité-même des yeux pour devenir ſage, on le fait répondre en ces termes, dans une Livre inſtructif & très-bien écrit ſelon moi : „ Qui ne ſort point de „ ſa maiſon, n'a pas beſoin de conducteur ; „ & pour la lecture, j'étois parvenu à un tel „ degré de ſcience, que je n'avois plus beſoin „ de voir, mais de réfléchir ſur ce que j'avois „ vû (*). „ Si *Démocrite* avoit dévoré tant de Volumes, il pouvoit employer utilement ſes yeux à contempler le vaſte & inépuiſable Livre de la Nature: occupation que préfére à juſte titre à toute autre lecture le fameux Mr. *de Crouſaz* dans ſon *Traité du Beau*, *T. I. P.* 435. Parlons d'autres choſes.

On m'a demandé pluſieurs fois ſur quoi eſt fondé le ſouhait qu'on fait pour les perſonnes qui éternuent; ſouhait auquel les gens qui ſavent vivre, prétendent qu'on doit ſuppléer par une légere inclination. D'autres veulent qu'on ne faiſe, ni ſouhait, ni inclination. Je ſerois aſſez de l'avis des ſeconds. Mais rendons raiſon de la coutume des premiers, qui eſt la plus générale.

„ Les Docteurs Juifs croyent que *Jacob* „ eſt le premier qui ſoit mort de maladie ; „ qu'avant lui les Hommes mouroient en éter„ nuant; & que les Deſcendans de ce Pa„ triarche ne mourant plus de cette manière, „ on n'a pas laiſſé de faire pour eux, en éter„ nuant

(*) IX. Entretien des Ombres &c.

„ nuant, quelque bon ſouhait (*). „ C'eſt-là une vraie imagination de Rabbin.

Polydore Vergile fait venir cette coutume de ce que ſous l'Empereur *Phocas*, il y eut une peſte ſi effroyable, que ceux qui aſſiſtoient aux proceſſions que *Grégoire le Grand* avoit ordonnées pour la détourner, tomboient tous morts en éternuant. Mais j'ai vû ailleurs (†) que *Baronius* a remarqué, que cette coutume étoit déja en uſage long tems auparavant chez les Payens. *Pline* en parle au Livre 28. de ſon *Hiſtoire Naturelle*.

Peut-être que les éternuemens procédant de la tête, la coutume dont il s'agit, eſt une ſuite de la vénération que les Anciens avoient pour cette noble partie d'eux-mêmes, laquelle ils regardoient comme une choſe ſi ſacrée, qu'ils juroient par elle.

Enfin, & c'eſt-ce que je trouve de mieux fondé: „ Le cerveau eſt une partie ſi délica-
„ te, que ſa ſimple commotion eſt quelquefois
„ capable de donner la mort; c'eſt ce qu'on
„ prétend qui peut arriver, même dans l'éter-
„ nuement: & comme cela peut avoir été
„ plus fréquent en de certains tems, on dit
„ que c'eſt de là qu'eſt venue la coutume qui
„ ſe pratique, de faire des vœux pour ceux
„ qui éternuent (§). „

„ Un Jeune-homme qui venoit de voir
„ re-

(*) Chevræana, T. I. P. 170.
(†) Nouv. de la République des Lettres, Janv. & Févr. 1718. P. 30.
(§) Nouv. &c. Nov. 1688. P. 1243.

„ repréſenter une Piéce intitulée *Cléoméne*, dit „ à Mr. *Dryden*, en ſe moquant de la continence du Héros de la Piéce, que quand il „ étoit tête-à-tête avec une Femme, il ſavoit „ mieux employer ſon tems que ce Général de „ Sparte. *Cela ſe peut*, lui répondit froidement Mr. Dryden; *mais auſſi vous me permettrez de vous dire, que vous n'êtes pas* „ *un Héros* (*).

Il me vient à ce ſujet dans l'eſprit, ce qu'on a dit, il y a long-tems & avec aſſez de raiſon, du tête-à-tête entre deux perſonnes de ſexe différent qui ne ſe haïſſent pas:

Solus cum ſolâ non dicit Ave Maria.

Rides me, rideo te, je me ris de tous ceux qui ſe rient de moi, diſoit un ancien Cynique: *Cela étant*, lui répondit un Philoſophe, *vous êtes l'homme du monde qui ſe divertit le mieux.*

Dans la *Femme Provoquée* (†) une Héroïne dit: *Que la Vertu n'eſt qu'un Ane, & qu'un Galant-homme vaut cent fois mieux qu'elle.*

L'Auteur des Sentimens ſur *Inès de Caſtro*, dit: *Que le Parterre eſt une machine qui ſe meut plutôt, quand on la frappe bien fort, que quand on la frappe avec juſteſſe.*

„ *Louis XV.* a fait en peu de mots une „ critique plus fine & plus judicieuſe, que „ toutes celles qui ont paru juſqu'à préſent „ ſur la Tragédie d'*Inès*. Au ſortir de la re„ pré-

(*) Le Gardien, T. I, P. 396.
(†) Comédie du fameux Mr. *Addiſon*.

„ préſentation qui en fut faite devant S. M., „ elle apperçut Mr. *Dodar*, ſon premier Médecin, & lui dit en riant : *Qu'elle avoit été* „ *ſur le point de l'envoyer chercher, pour ſecou-* „ *rir la pauvre* Inès, *qui ſe mouroit ſans ſavoir* „ *comment* (*). „

L'Abbé F** a dit du Pere M**** dont il n'approuvoit pas les ſentimens, en tout.

Lui qui voit tout en Dieu, ne voit pas qu'il eſt fou.

Epigramme de Mr. P**.

Le Poëte ſans fard, par des *Souſcriptions*
Qu'il nomme *déſintéreſſées*,
Prétend nous régaler de ſes belles penſées,
Et voici ſes conditions:
Il ne faut que donner ſon nom, dit-il, *& prendre*
Mon Homére Vengé (Livre qu'on ne peut vendre)
Pour avoir l'autre à juſte prix.
Parbleu, Monſieur l'Auteur! ce n'eſt pas mal l'entendre,
Et vous avez raiſon; car, ſi j'ai bien compris
Le ſens de votre verbiage;
C'eſt qu'en effet il faut, à moins d'être inſenſé,
Qu'on ſoit bien deſintéreſſé,
Pour payer un pareil Ouvrage.

A

(*) Oeuv. Mêl. de Mr. *de la Grange*, P. 135.

A propos de Desintéressement, un Traducteur des *Poësies d'Anacréon* a fait, dans sa Préface P. 35., l'Epigramme suivante sur le Systême de Mr. *de Cambray* touchant l'*Amour Desintéressé.*

Dans son Systême en vain ce grand Prélat s'obstine;
Il le verra toujours contredit, traversé.
Un Siécle où l'*intérêt* domine,
Ne sauroit souffrir la Doctrine
De l'*Amour Desintéressé.*

Ballade de Villon *sur l'intéressement de sa Maîtresse.*

Plaisant assez, & des Biens de fortune
Ung peu garny, me trouvay amoureux,
Voire si bien, que tant aimay fort une,
Que nuit & jour j'en étois langoureux.
Mais tant y a que je fus heureux,
Que, moyennant vingt écus à la rose,
Je fis cela que chacun bien suppose.
Alors je dis, connoissant ce passage,
Au fait d'amours babil est peu de chose;
Riche Amoureux a toujours l'avantage.

Or est ainsy que durant ma pécune
Je fus traité comme amy précieux:

Mais toſt après, ſans dire choſe aucune,
Cette vilaine alla jetter les yeux
Sur un Vieillard riche, mais chaſſieux,
Laid & hideux, trop plus qu'on ne propoſe ;
Ce néantmoins il en jouït ſa poſe.
Dont moi confus, voyant un tel outrage,
Deſſus ce texte allay bouter en gloſe,
Riche Amoureux a toujours l'avantage.

Or elle a tort, car noyſe, ni rancune,
N'eut onc de moy, tant luy fus gracieux :
Que s'elle euſt dit, donne-moy de la Lune,
J'euſſe entrepris de monter juſqu'aux cieux ;
Et nonobſtant ſon corps tant vicieux
Au ſervice de ce Vieillard expoſe.
Dont ce voyant, un Rondeau je compoſe
Que lui tranſmets. Mais en peu de langage
Me répond franc : Pouvreté te dépoſe,
Riche Amoureux a toujours l'avantage.

Prince tout bel, trop mieux parlant qu'*Orose*,
Si vous n'avez toujours bourſe décloſe,
Vous abuſez ; car *Meung*, Docteur très-ſage,
Nous a décrit, que pour cueillir la roſe,
Riche Amoureux a toujours l'avantage.

Bouquet d'un Bel-Esprit de Caen à Mlle. Montecler (*), *pour le jour de sa Fête.*

Jeune merveille de nos jours,
Je craindrois de vous faire outrage,
En vous offrant des fleurs; vous en avez toujours,
Qui naissent sur votre visage.
Pour vous former l'Ame & le Corps,
Le Ciel épuise ses trésors.
Jupiter au berceau vous donna la noblesse;
Plutus ajouta la richesse;
Vénus sur votre front répandit ses appas;
Cômus prit soin de composer vos pas,
Et fit voltiger sur vos traces,
Les jeux, les charmes, & les graces,
De tous les cœurs noble lien,
Ornement des lieux où nous sommes,
Que pourroient vous donner les Hommes,
Si les Dieux-mêmes n'ont plus rien?

Re-

(*) La Maison de *Montecler* est une des plus illustres & des plus riches de la Basse-Normandie. Cette Demoiselle, âgée de 18. ans & Fille unique, en est Héritiere.

Remontrances de Montreuil *à une jeune Demoiselle riche, & qui n'avoit ni Pere ni Mere.*

STANCES.

Puisque nous sommes seuls, il faut que je vous die,
Que depuis quinze jours je cherche à vous parler.
A ne vous rien dissimuler,
Vous menez une étrange vie;
Mais, jeune Philis, entre nous,
Avecque mes conseils il ne tiendra qu'à vous
Bientôt d'en commencer une autre.
Sortez, laissez-vous voir, quittez cette maison,
Partez sans dire adieu, retournez à la vôtre,
Ecoutez la Nature, & suivez la Raison.

C'est trop souffrir que votre Tante
Vous renferme soir & matin:
Je sai que son humeur & sa vertu pédante
Veut vous voir ou quenouille ou chapelet en main.
Mais songez que cheveux, bonne grace, beau teint,
Jeunesse, taille, gorge belle,
Chez elle tout cela n'a plus ni feu ni lieu;
Quand vous serez faite comme elle,
Alors je vous dirai, filez ou priez Dieu.

Vous

Vous entrez dans un âge, où chaque jour augmente
Ces trésors animez que vous tenez des Cieux.
Mais, que vous servira d'avoir de si beaux yeux,
Si vous ne regardez jamais que votre Tante?
Hélas! que deviendront tant de souris charmans,
Ce teint brillant, ces bras, ces lévres, & ces dents?
Tout cela n'est-il fait que pour votre Famille?
Je veux vous en montrer un usage plus doux.
    Sachez, trop innocente Fille,
Que tout cela n'est fait que pour quelqu'un de nous.

Que le Ciel est jaloux de nos contentemens,
Et que nous payons cher un peu d'expérience!
Celle qui peut tout prendre, ignore sa puissance,
Ou la connoît si tard, qu'il n'en est plus le tems.
Quand la beauté se perd, il vient de la prudence;
Quand on est dégoûtante, on voudroit tout charmer,
Un tel aveuglement n'est il pas déplorable?
    Alors qu'on se voit plus aimable,
    C'est alors qu'on sait moins aimer.

pour parler dignement de l'éclat de vos yeux,
Un autre assurément s'en acquitera mieux,
Il dira mieux les maux dont ils vont être cause:
    Mais pour moi, je vous dirai bien,
Que vous avez un cœur dont vous ne faites rien,
Et qu'il seroit fort bon d'en faire quelque-chose.

Il ne faut que vouloir, il n'eſt rien plus facile;
Plutôt aujourd'hui que demain.
Le cœur comme l'argent eſt un meuble inutile,
Quand il ne change pas de main.

Rennes eſt de toutes les Villes
Celle, où le Dieu d'Amour eſt le plus triomphant.
Toutes, dès quatorze ans, y font les grandes Filles;
Et vous ſeule après ſeize y vivez en enfant.

Vous devriez rougir, au bel âge où vous êtes,
De tant de mauvais jours que vous avez paſſez;
Les autres vous font honte, elles ſont trop coquettes,
Et vous ne l'êtes pas aſſez.

Il eſt tems deſormais de rentrer en vous-même,
D'avoir plus de conduite & de vous corriger.
Votre Tante a paſſé, vous paſſerez de même.
La belle vie eſt courte, il la faut ménager.

Vous vous verrez bientôt, à l'âge de vingt ans,
Et vous n'aurez plus en ce tems,
Pas un de vos jours qui n'emporte
Quelque peu de ces fleurs de vos jeunes beautez;
Employez ou perdus, n'importe,
Ils ne laiſſeront pas de vous être comptez.

Dans

Dans tout ce que je viens de dire,
Ne vous figurez pas que je prétende à rien ;
Depuis la mort d'*Iris* tout le monde ſait bien,
Que je ne ſonge plus à l'amoureux empire :
Mais j'ai cru comme vieux Garçon
Vous devoir ce mot de leçon,
Quelqu'autre plus heureux s'en ſervira peut-être.
J'ai formé votre eſprit, il aura votre cœur ;
Je vous ai parlé comme un Maître,
Il ſera votre Serviteur.

Epître galante à une Dame qui aimoit un Vieillard.

Philis, de tant d'Amans qui ſont ſous votre empire,
N'aurez-vous eu le choix que pour prendre le pire?
Vous verrai-je toujours préférer à mes ſoins
Les vieux ans de celui que je craignois le moins,
Et ſur tous mes Rivaux lui donner l'avantage,
Parce que le plus vieux doit être le plus ſage ?
Outre que la ſageſſe eſt de ces qualitez
De qui ſont peu d'état maintes rares Beautez ;
Cette vertu qui ſert dans les grandes affaires,
N'eſt pas eſſentielle aux amoureux Miſteres.

Si

(*) *Recueil de Pièces Galantes de Mme.* de la Suze. *Mr.* Peliſſon *&c. T.* 3. *P.* 119.

Si l'âge nous apporte un don ſi précieux,
Il en ôte à l'amour qui lui ſervent bien mieux;
Et c'eſt en ce ſujet qu'aux Ames fortunées
La valeur n'attend pas le nombre des années. &c.

Le vieux Soupirant, tiré des Brouilleries *ou* Rendez-vous Nocturnes.

Qu'un vieux Soupirant à lunettes
S'amuſe à me conter fleurettes,
Je n'entens rien.
Mais qu'un jeune Galant ſoupire,
Qu'il me regarde ſans rien dire,
Je l'entens bien.

Je tire de la même ſource, *le Rondeau ſuivant.*

Trop amoureux d'une Maîtreſſe,
Qu'elle ſoit fidéle ou traîtreſſe,
Je ne vois rien.
Ce qu'elle fait, ce qu'elle penſe,
Quand je ſuis dans l'indifférence,
Je le vois bien.

Rondeau du Pere de Clément Marot.

Plutoſt que tard un Amant, s'il eſt ſage,
Doit à ſa Dame, en petit de langage,

Dire ſon cas : & puis s'il apperçoit
Qu'il perde tems, & qu'Amour le déçoit,
Quitte tout là, cherche ailleurs avantage;
Car, ſur ma foi, ce n'eſt point petit gage,
Que de bouter ſa franchiſe en ſervage,
Pour endurer ces maux qu'on y reçoit
Plutoſt que tard.
Mais, s'il connoît que ſa Dame ait courage
De lui oſter celle douleur & rage,
Que ſon las cueur pour ſon amour conçoit;
Cueur, corps, & biens, alors comme qu'il ſoit,
Donner lui doit, & bailler en oſtage
Plutoſt que tard.

Les Dames Souveraines en Amour.

Les Dames en amour ſont toujours ſouveraines,
Vous en avez la gloire, & nous avons les chaînes:
Vous regnez, nous ſervons, & votre autorité
Prend ſur nous un pouvoir qui n'eſt point limité;
Même la ſervitude a pour nous tant de charmes,
Que nous nous empreſſons à vous rendre les armes.
Enfin, les plus grands Rois qui regnent deſſus nous,
Ne ſont point en pouvoir comparables à vous;
Ils regnent ſur nos biens, ils regnent ſur nos vies,
Mais nos ames ſous eux ne ſont point aſſervies.
Le plus grand Conquerant ne peut rien ſur nos cœurs;

Et vos yeux ſeuls ont droit d'en être les vainqueurs.
Mais, dès que vous paſſez ſous la loi d'Hymenée,
C'eſt alors que pour vous la chance eſt bien tournée,
Et d'Eſclaves ſoumis, fiers Maîtres devenus,
Nous reprenons les droits que nous avions perdus.
Tout ce que vous aviez, auſſi-tôt n'eſt plus vôtre,
Vous-même vous paſſez ſous le pouvoir d'un autre,
Et pour avoir trop craint un ſot *que dira t-on*,
Vous vous laiſſez ôter juſques à votre nom.
Dans l'empire d'Hymen n'étant plus ſouveraines,
Nous avons les plaiſirs, & vous avez les peines:
Nous regnons, vous ſervez, & notre autorité
Prend ſur vous un pouvoir qui n'eſt point limité.
Là ſe perdent ces noms de Reînes, de Maîtreſſes;
Plus de vœux, de ſoupirs, de tranſports, de tendreſſes,
De vers, de billets-doux, de ſoins, d'empreſſemens,
De regards dérobez, de tendres ſentimens,
De Muſique, cadeaux, bals, balets, ſérénades,
Rendez-vous à la foire, aux cours, aux promenades;
Enfin, charmante *Iris*, vous perdez en un jour
Tout ce qu'on peut nommer les douceurs de l'amour,
Et pour en poſſéder le *ſolide* ſans blame,
Vous croyez qu'il n'eſt rien que de devenir Femme.
Mais le payant au prix de votre liberté,
Vous apprenez bientôt qu'il eſt trop acheté;
Et vous tombez enfin dans ce malheur extrême,
Que le *ſolide* même eſt détruit par lui-même,

Quand

Quand la facilité de la possession
Fait après le dégoût naître l'aversion.
L'amour s'éteint d'abord qu'il n'est plus volontaire,
Il cesse d'être Amour s'il devient nécessaire,
Et dès que le devoir précéde le desir,
C'est une peine, *Iris*, & non pas un plaisir. *&c.* (*)

Mr. de *St. Evremond* (†) appelle les Précieuses, les *Jansénistes de l'Amour*, & dit: *Qu'elles font consister leur plus grand mérite à aimer tendrement leurs Amans sans jouissance, & à jouir solidement de leurs Maris avec aversion.*

„ La Femme de *Noel Brulart*, Procu-
„ reur-Général au Parlement de Paris, ayant
„ remarqué à sa premiere grossesse, que son
„ Mari ne couchoit plus avec elle, depuis qu'il
„ s'en étoit apperçu, elle prit grand soin de lui
„ cacher toutes les autres, le plus long-tems
„ qu'elle pouvoit. A quoi elle réussissoit avec
„ une adresse merveilleuse (§).

Si cette Dame aimoit plus que de raison le *solide* du mariage, elle n'avoit pas le même goût pour les *titres*. Elle ne se fit jamais appeller autrement que *Mademoiselle* la Procureuse-Générale. *Aujourd'hui*, dit là-dessus l'Auteur que je viens de citer, *nous avons des Procureuses Bourgeoises, qui veulent être appellées* Madame. *Grand abus!*

Ex-

(*) Recueil de Piéces Galantes par Mme. *de la Suze*, Mr. *Pelisson* & autres, T. 2. p. 64.
(†) Oeuv. Mêl. T. 1. P. 127.
(§) Mémoires du Sr. *Amelot de la Houssaye*, T. 1, P. 538.

Extrait d'une Lettre contenant l'enseignement d'un Pere de Famille, envoyée par Monseigneur St. Bernard *à un noble Chevalier dit* Remond du Château-Ambroise.

„ Nôces somptueuses apportent dommage „ sans honneur

[Le Discours 124. du *Gardien* condamne aussi les folles dépenses qu'on fait avant & après les Nôces.]

„ Quand de la chasteté de vos Femmes doutez, „ si elles sont aucunement suspectes, mieux „ vaut que de ce vous soyez ignorant; car, s'il „ avient que connoissiez le péché de votre „ Femme, il ne sera Médecin qui de ce vous „ puisse jamais garir.

„ Ouyr parler des autres mauvaises Fem- „ mes, pourra en vous mitiger la douleur que „ aurez de la vostre.

„ Le noble cueur & hault ne s'enquiert „ pas des choses que les Femmes font.

„ Plus facilement chastirez-vous votre Fem- „ me de parole, que de baston.

„ Femme ancienne qui est lubrique, anni- „ hilera grandes richesses; & si la Loi le per- „ mettoit, on la devroit vive enterrer.

„ Quant aux vestemens, vous devez noter „ que robes somptueuses sont prolations de pe- „ tit sens. Vestemens excessivement précieux „ sont tost aux Voisins tédieux.

„ Mettez peine d'estre plaisant à tout le „ monde par vostre bonté, non pas par habits „ ou vestemens extérieurs.

„ Femme qui est bien vestue, & ce nonob- „ stant

„ ſtant veut & demande nouveaux veſtemens,
„ n'eſt pas en chaſteté conſtante.

[*Je crois.* (dit un Journaliſte (*), en parlant de la nudité des Braſiliennes) *je crois que la parure des Femmes Européennes excite plutôt la convoitiſe des Hommes, que la ſimple & groſſiere nudité des Indiennes.*]

„ Si vous propoſez édifier maiſon, à ce
„ ſoyez incliné par néceſſité, & non par en-
„ vieuſe volunté; car l'appétit d'édifier ne
„ ceſſe point en édifiant.

„ Grande & deſordonnée convoitiſe d'édi-
„ fier, ſouvent fait vendre après les édifices
„ tout parfaits; & bourſe vuide fait la perſon-
„ ne très-prudente, mais c'eſt trop tard.

„ Sçachez que celui qui en diverſité & abon-
„ dance de vin garde ſobriété, eſt un Dieu
„ en terre.

„ La Perſonne yvre ne fait rien droitement,
„ fors quand il trébuche en fange, &c. &c. (†)

Enigme tirée du Mercure d'Avril 1723.

Je ſuis le chef d'une Famille,
Qu'un eſprit peu commun forma dans ſon loiſir.
On me rencontre aux Champs moins ſouvent qu'à
la Ville;
Des plus indifférens j'irrite le deſir.
Quoique né ſans adreſſe, & de taille légere,

On

(*) L'Auteur des *Mém. Hiſt. & Crit. Sept.* 1722. *P.* 1.
(†) Le *Mercure de Paris, Juill.* 1723. *P.* 30.

On ne me rejette jamais:
D'une figure assez propre à la guerre,
Je conviens mieux en tems de paix.
Je suis de couleur blanche & noire,
Les Dames respectent mes droits;
Je suis même au-dessus des Rois.
Mais ce qui fait toute ma gloire,
C'est qu'un changement de couleur
N'altere jamais ma valeur.

Explication donnée, le Mois suivant, par Mr. L'Affichard.

Cartes, amusante Famille,
Dont tant de Gens de bien remplissent leur loisir;
Quand je vous tiens au jeu de l'aimable *Quadrille*,
Je perds toujours avec plaisir,
D'abord que c'est avec *Spadille*.

Dépit contre le Jeu de Quadrille *par le P.* Du Cerceau.

Maudit soit mille fois le mal-avisé Drille,
Qui par quelque Démon suscité contre moi,
Pour me faire damner inventa le *Quadrille*.
Ah! traître Jeu! si j'étois Roi

Pour

Pour quelques cinquante ans feulement, fur ma foi,
Je te ferois bientôt rentrer dans ta coquille.
Oui, je t'interdirois par une bonne Loi,
Sous peine au moins de la Baftille.
Comment! Je n'en fors pas d'effroi;
On a trois mille devant foi:
Avec trois mille à l'*Hombre* on brille;
Au *Quadrille* en trois coups, fans dire qui, ni quoi,
On eft réduit à la mandille.
Tant pour les *Matadors* & leur longue famille,
Qui quelquefois bien loin s'étend:
Et puis, pour le *Sans-prendre*, tant:
A la *Vole*, Dieu fait comme l'on vous étrille!
Et toujours des fiches d'autant;
Car pour des jettons, fi, ce n'eft qu'une guenille.
En moins de rien votre petit comptant
A droite, à gauche s'éparpille.
Chacun vous rançonne & vous pille,
Si bien que l'on fe trouve à fec en un inftant.
Quand je dis, *on*, c'eft moi qui n'en fuis pas content:
Je m'agite, je me tortille,
Je dis, pefte du Jeu! tout bas en grommelant;
J'y fuis fur les charbons, ainfi qu'un boudin blanc
Que l'on riffole, & que l'on grille;
Tout y vient à rebours, tout à contre-faifon.
Vous trouvez vous premier? rien n'eft à la maifon,
Pas un *Roi*, pas une *Manille*.

Le jeu pour une fois vous vient-il à foiſon?
Ah! voyez comme en trahiſon
Un beau *Sans-prendre* vous requille,
Et vous rend ſot comme un Oyſon.
Enfin, je vas jouer, bon; mais je perds *Codille*;
Tant pis, il faut payer, vîte & ſans barguigner,
Une fiche de plus qu'on ne pouvoit gagner:
Autre nouvelle béatille
Que pour amande il a plû d'aſſigner.
Je crie à l'injuſtice! En vain je m'égoſille;
Sans égard à mon plaidoyer,
On rit, & l'on me fait payer.
Que chez vous, & *d'A-tous* & de *Rois*, tout fourmille,
N'ayez pas peur d'être appellé.
Mais n'avez-vous qu'un *Roi* pauvre, ſeul, iſolé,
On vous iroit chercher au fond de la Caſtille:
Vous ſerez de moitié, mais de perte, s'entend;
Et fiches de ſauter. Conſolez-vous pourtant;
Car en deux ou trois coups, dit-on, tout ſe r'habille.
Pour ſurcroît d'agrément, c'eſt un très-grand hazard,
Lorſque l'Appellant d'une part
Et l'Appellé de l'autre, entr'eux n'ont point caſtille.
On n'en eſt pas, au moins, quitte en payant ſa part;
On s'entend reprocher la moindre peccadille.
Ah! s'écrie en grondant le premier tout en feu,
Pourquoi redoubler *Tréfle*? étoit-ce là le jeu?

L'au-

L'autre lui renvoyant la bille,
Eh! que jouer? je n'ai que mon *Roi* ſans *A-tous*:
Auſſi pourquoi m'appellez vous?
C'eſt un charme de voir comment on ſe houſpille.
O le beau Jeu! jamais il n'aura ſon égal.
Mais pourtant, tel qu'il eſt, n'en diſons point de mal:
Le Sexe s'y plaît fort, & la Mere & la Fille,
Et juſques à la Mere-grand,
Chacune à le jouer trouve un plaiſir très-grand.
Pourquoi? C'eſt que l'on y babille.
Il durera ce Jeu, le Sexe en eſt garant,
L'invention en eſt trop belle & trop gentille.
Mais pour moi, ſi l'on m'y reprend,
Que je puiſſe jamais ne marcher ſans béquille;
Qu'avant l'âge mon corps en lui-même rentrant,
Se courbe comme une faucille;
Que ſans voir dans mon jeu, ni *Baſte*, ni *Spadille*,
Je ſorte toujours en perdant;
Et qu'au ſortir je n'aie à mettre ſous la dent
Pas un petit morceau, pas la moindre crouſtille.
Non, je n'en veux jamais tâter, ni peu, ni prou;
Et quand j'aurois à moi tout l'argent du Pérou,
Je n'y riſquerois pas le manche d'une étrille.
Par la mort!.... Il alloit jurer, Sire *Robin*;
Mais il eut dans l'inſtant peur de jurer en vain.
Car malgré le courroux qui dans ſes yeux pétille,

Malgré tout ce qu'il dit dans un dépit ſoudain,
Et contre le *Quadrille*, & contre le Deſtin,
Sachez que le pauvre homme grille
D'y rejouer encor demain.

Apologie du Quadrille.

Apprens-nous, cher *Dámon*, trop ſévere Cenſeur,
D'où te vient cette ſombre humeur?
Pourquoi dans tes rimes en Ille,
Dont par-tout ton dépit fourmille,
Te déchaîner avec aigreur,
Contre notre innocent *Quadrille*?
D'où peut venir la maligne vapeur,
Qui dans ta Satire pétille?
Peut-être qu'à ce Jeu ton Rival appellé
Bien plus ſouvent que toi, te rend ſi déſolé.
Il t'en a coûté quelque *Mille*?
Dis-tu; voilà ce qui cauſe ta bille.
Mais doit-on regreter cinq ou ſix *Mille*, auprès
De tout ce que ce Jeu nous procure d'attraits?
Tu n'en connois donc pas les charmans priviléges,
Les petits jargons, les manéges?
Ce joli Jeu très-ſurement
Fut inventé par un Amant.
Quel doux plaiſir! quand une Belle,
Pour partager ſon gain ou ſa perte avec elle,

Ap-

Appelle à ſon ſecours, & choiſit votre *Roi*
Pour ſon ſecond, pour impoſer la Loi;
Que finement on vous regarde;
Que, pour vous mettre au fait, votre aimable Moitié
Daigne vous marcher ſur le pied;
Que ſa bouche vous dit d'une façon mignarde,
Mon bon Ami prendra cela,
Mon Ami bien fort appuira,
Frappant de ſon poing ſur la table,
Gano mon Ami me fera,
S'il le trouve pour agréable,
Ou fera tout ce qu'il voudra.
Et quand il s'agit de la *Vole*,
Pour l'appeller c'eſt un nouveau ragoût:
On vous adreſſe une douce parole,
Mon bon Ami, mon Cher a-t-il du goût?
Oui, ſans doute j'en ai, Madame,
(Dit alors l'Ami tout de flâme)
Je n'en manquai jamais, & tout exprès pour vous
L'on feroit peindre des *A-tous*;
Et puis lorſque la *Vole* eſt faite,
Ah! que notre ame eſt ſatisfaite
De raſſembler les *Matadors*,
Rangez en ordre de bataille,
D'en ſupputer les droits avec la pertintaille,
Et d'en partager les tréſors
Avec votre belle Appellante,

Dont vous avez rempli l'attente.
Réforme donc, Cenſeur, ton nouveau plaidoyer,
Si tu ne veux le Beau-Sexe ennuyer.
Quoi donc! aimerois-tu mieux l'*Hombre*,
Ce jeu devenu triſte & ſombre,
Où bien ſouvent les tiers ne ſont jamais d'accord?
Toujours quelqu'un eſt dans le tort:
Les repriſes n'y ſont qu'une longue querelle,
Qui juſqu'au dernier tour s'aigrit, ſe renouvelle.
Auſſi dit-on qu'à tous les jeux
Les tiers ſont toujours ennuyeux.
A l'*Hombre* encore autre diſgrace,
Dire ſans-ceſſe, *paſſe*, *paſſe*;
Mais à *Quadrille* on en uſe autrement,
L'on eſt toujours en mouvement.
Oui, dans notre charmant *Quadrille*,
Toujours nouvel évenement;
A chaque coup on rit, on brille,
Chaque coup a ſon agrément.
O le charmant amuſement!
Toujours alliance nouvelle,
Vous appellez, on vous appelle;
Tantôt c'eſt votre Ami, tantôt c'eſt votre Belle.
Auſſi c'eſt par lui-même, & non par intérêt,
Que ce Jeu ſi charmant nous attire & nous plaît;
Pourvû que la Blonde ou la Brune
Partage notre gain comme notre infortune,
Soyez

Soyez l'Appellé, l'Appellant,
Perdez, gagnez, on eſt content.
Et chacun ſait que les parties
Qui paſſent pour bien aſſorties,
Ce ne ſont que celles qu'on fait
De ce nombre égal & parfait;
Et qu'on voit ſur-tout les quarrées
Etre aux autres très-préferées.
Que l'Inventeur de cet aimable Jeu
N'y gagne jamais pour un peu;
Que chaque jour à plus d'une repriſe
Un ſort heureux le favoriſe,
Et qu'il y brille à tous les coups;
Qu'il n'ait point de *Bête-remiſe*;
Que ſon jeu ſoit le rendez-vous
Des *Matadors* & des *A tous*;
Qu'il ne perde point de *Sans-prendre*;
Qu'il n'ait jamais le malheureux *Lyſandre*,
Et faſſe toujours un bon choix,
Quand il appellera ſes *Rois*;
Oui, que la conſtante fortune
Aujourd'hui le protége, & le comble demain;
Que les deux *As*, à couleur brune,
Ne ſortent jamais de ſa main;
Que toujours d'un bonheur extrême
Il ſoit ſans ceſſe conſolé;
Qu'il ſoit toujours de la Beauté qu'il aime

Ou l'Appellant, ou l'Appellé :
Et que l'ennemi du *Quadrille*,
Pour le punir de sa prévention,
Ne reçoive jamais de consolation ;
Qu'au lieu de *Baste* & de *Spadille*,
Toujours il voye arriver en son jeu
Les deux *As* en couleur de feu,
Et perde sans cesse *Codille*.

Une Dame étant allée se promener en phaëton avec un très-beau Cavalier, elle s'en fut descendre chez un de ses Amis, à qui elle demanda des mouches. Comme il lui en présenta de toutes bariolées, elle lui dit : *Que ses mouches ressembloient à son teint.* Il répondit à cela : *Qu'il n'étoit nullement surpris qu'elle trouvât son teint laid, ayant le plus beau teint du monde* (*) *à ses côtez.*

Quelqu'un demandant à une Dame, par qui de deux Cavaliers assez vifs qu'elle connoissoit, elle aimeroit mieux se faire mener en chaise, répondit : *Qu'elle se fieroit plutôt aux Chevaux qu'aux Cavaliers.* La peste de réponse !

Un Négociant ayant mis pour titre à son enseigne, *A la paix perpétuelle*, avoit fait peindre dans le tableau un Cimétiére.

Un autre ne faisoit jamais assurer ses marchandises, mais donnoit aux Pauvres ce qu'elles lui auroient coûté d'assurance. Il disoit :

(*) Il s'arrêta là un instant.

soit: *Qu'il n'avoit été qu'une fois en sa vie la dupe de sa maniere de faire assurer.*

Fausse Régle en fait de Jugement (*).

On fuit le repos tranquile,
On va, sur un bois fragile,
Braver les Vents en courroux.
Fait-on un mauvais voyage?
On est mis au rang des Foux.
Est-on heureux? on est Sage.

L'Inconstance de la Fortune.

Tel aujourd'hui vous fait envie,
Qui vous fera pitié demain:
Le sort change en un tour de main,
Tout n'est que songe dans la vie. (†)

Un Homme d'esprit, à qui on demandoit à quoi il passoit son tems, répondit: *A mettre des points sur des I.* Il corrigeoit des Livres, quoiqu'il fût capable d'en faire lui-même de bons, dans un certain genre.

„ Quantité de Livres donnent l'origine à
„ d'au-

(*) Le Sr. *Quinaut* l'aîné, dans la Symphonie du *Divorce de l'Amour & de la Raison.*
(†) Le même, *ibidem.*

„ d'autres, comme s'ils étoient remplis d'u-
„ ne ſemence fertile. On en a toujours vû, qui
„ ayant eu de la réputation, en ont fait naître
„ de ſemblables, ou d'approchans, au moins par
„ le titre. Le Livre de *l'Honnête-Homme* a
„ été cauſe qu'on a fait celui de *l'Honnête-*
„ *Femme*; & que depuis on a vû *l'Honnête Gar-*
„ *çon*, *l'Honnête Fille*, *l'Honnête Mariage*,
„ *l'Honnête Veuve*; *les ſentimens de l'Honnête-*
„ *Homme*; *la Philoſophie de l'Honnête-Homme*;
„ *le Lycée*, *ou des connoiſſances*, *des actions*, *&*
„ *les plaiſirs d'un Honnête-Homme*; & pluſieurs
„ autres Livres, avec des titres pareils. Leur
„ multitude n'étant pas au gré de chacun, on
„ commença de s'en plaindre. Il arriva un
„ jour qu'un Libraire les ayant tous préſen-
„ tez, l'un après l'autre, à un Homme d'a-
„ gréable eſprit, afin qu'il les achetât, il lui
„ répartit: *Qu'il le remercioit de tant d'honnê-*
„ *tetez* (*). „

Les Ana, *Conte par Mr.* de la Monnoye.

Fortunius (†) un jour dîna
Chez un Grand, où l'on raiſonna
Bien fort ſur le *Perroniana*,
Thuana, *Valéſiana*.

Après

(*) La connoiſſance des bons Livres, Chap. I.
(†) Mr. *Helvétius*, fameux Médecin Hollandois à Paris.

Après quoi l'on examina,
Lequel, de *Patiniana*,
Vaut moins, ou de *Naudæana*?
S'il falloit à *Chévræana*
Préférer *Parrhasiana*?
Et priser *Ménagiana*,
Plus que le *Scaligérana*?
En liberté chacun prôna,
Ou, suivant son goût, condamna,
L'un, *Saint-Evremoniana*;
L'autre, *Furetériana*;
Un tiers l'avantage donna
Sur eux à *Sorbériana*.
Tel contre *Anonimiana*,
Contre le *Vasconiana*,
Et contre *Arléquiniana*,
Tint bon pour *Santoliana*.
Au dessert on questionna,
Si le nom *Boursautiana*,
Celui d'*Ancilloniana*,
De *Vigneuil-Marviliana*,
Et de *Colomésiana*,
Jamais des Auteurs émana?
Si l'on verroit *Pithouana*,
Et d'autres que promis on a:
Tels que sont *Baluziana*,
De Selden, *Seldéniana*,

De

De Daumius, *Daumiana*,
De Calvin, *Calviniana*,
De Bourbon, *Borboniana*,
De Grotius, *Grotiana*,
De Bignon, *Bignoniana*,
De Sallot, *Sallotiana*,
De Segrais, *Segréſiana*,
Commire, *Commiriana*,
Enfin *Caſauboniana*,
Et le *Bourdelotiana*,
Même *Furſtembergiana*?
Fortunius lors opina,
Et d'un ton qui prédomina,
La diſpute ainſi termina:
Meſſieurs, nul de tous ces *Ana*
Ne vaut l'*Y-pécacuana* (*).

Le Tout & la Partie, *Dialogue par Mr.* de Chanſierge.

La Partie.

„ Je veux me ſéparer de toi, & tirer de moi
„ ſeule tout mon prix. On pourroit croire
„ que je te dois tout ce que je vaux.

Le

(*) Plante qui a fait la fortune de Mr. *Helvétius*, comme on le peut voir dans les *Mélanges de Vigneuil-Marville T. I. P.* 59.

L'INSENSIBLE TOUCHÉ.

HISTOIRE.

On trouve dans le monde des personnes d'un caractere bien différent à l'égard de l'Amour. Les uns sont tellement possédez de cette passion, qu'ils croyent que chaque Belle doit être l'objet de leurs vœux, & qu'ils sont en droit d'en rechercher la possession. Au contraire il y en a d'autres d'une insensibilité si grande, qu'il semble que leurs yeux ne fassent aucune différence entre la beauté & la laideur : Gens sans délicatesse qui considérent les femmes comme des créatures imparfaites, & infiniment au-dessous des hommes : Gens qu'on peut nommer de véritables Hérétiques en Amour, & qui non-seulement ne sont pas soumis à ce Dieu, mais qui se moquent de son pouvoir, & traitent de pure bagatelle tout ce qu'un tendre Amant met en usage pour exprimer son amour. Cependant il est assez ordinaire de voir ces Gens-là oublier leurs premiers sentimens, & devenir cent fois plus amoureux que les autres. L'avanture *d'Alméd*on en est une preuve ; je vais vous en faire le récit.

» *Almédon* & *Florante* étoient intimes Amis ; » nez dans une même Ville, élevez ensemble, » de plus, ayant étudié dans le même Col- » lége, ils avoient lié une amitié si intime &

ſi ſincere, qu'ils ſe procuroient mutuellement toutes ſortes de plaiſirs, & ne cherchoient qu'à ſe rendre ſervice. La volonté de l'un étoit preſque toujours celle de l'autre. Mais, s'ils étoient ſi parfaitement unis par l'amitié, ils étoient infiniment oppoſez dans leurs inclinations & dans leur humeur. Voici le portrait de ces deux Amis. *Florante* étoit bien-fait de ſa perſonne, d'une taille au-deſſus de la médiocre: il avoit l'air aiſé & les manieres engageantes: il étoit obligeant & civil envers tout le monde, d'une humeur complaiſant & douce, prêt à rendre ſervice à chacun, ſpirituel, plein de feu; enfin poſſédant mille belles qualitez qui le deſtinguoient avantageuſement dans le monde, & qui lui faiſoient trouver des admirateurs même parmi le Beau Sexe. Tous ceux qui le connoiſſoient, charmez de ſon mérite, l'eſtimoient infiniment. Il n'étoit rien moins qu'inſenſible; auſſi ſon cœur, naturellement tendre, fut bien-tôt ſoumis à l'Amour. La Belle *Céphiſe* le charma. Il perdit pour elle une liberté d'ailleurs ſi précieuſe, & ſentit en ſa faveur tout ce qu'un tendre Amant peut reſſentir. Son cœur brûla d'une vive ardeur, dès le premier inſtant qu'il l'eut vûe; & ne réſiſtant point à ſa violence, il fut bientôt enflammé. Auſſi-tôt ſon cœur déclara ſa peine, & n'en fit point miſtere. *Céphiſe* de ſon côté, charmée de ſes manieres honnêtes & obligeantes, ne fut point fâchée de le voir dans cette diſpoſition. Cependant elle ne lui découvrit pas d'abord le penchant qu'elle avoit pour lui; mais

mais elle lui montra un peu de fierté, lorsqu'il lui fit la déclaration de son amour, afin d'éprouver sa sincérité, qu'elle trouva réelle. Ainsi satisfaite de lui, & plus qu'à moitié vaincue, elle auroit uni sa destinée à la sienne, si des raisons de famille n'eussent retardé pour quelque tems un bonheur que *Florante* désiroit si fort. L'attente ne rallentit pas ses feux, au-contraire ils augmentoient tous les jours; & les bontez que son aimable Maîtresse lui marquoit, le rendoient le plus amoureux de tous les hommes. Venons à *Almédon*. C'étoit un des plus beaux hommes qu'on pût voir: il possédoit tous les avantages d'un beau corps; son esprit étoit vif & brillant, extrêmement prompt dans ses manieres d'agir, au-reste, sincére & parfaitement honnête-homme Il avoit non-seulement une extrême indifférence pour les plus belles femmes, mais il affectoit même d'avoir pour elles un souverain mépris; il les tournoit toutes en ridicule, & n'avoit pas le moindre égard pour elles: il se moquoit de ceux qui pouvoient être, comme il disoit, assez lâches ou assez foibles, pour se soumettre à une femme; enfin, il s'imaginoit qu'il auroit toujours la liberté d'aimer, ou de n'aimer pas.

Voilà quels étoient *Almédon* & *Florante*, lorsqu'*Almédon* qui faisoit la guerre à *Florante* de son amour, & qui se railloit tous les jours de la tendresse qu'il avoit pour *Céphise*, devint tout-à-coup rêveur, triste, & mélancolique, fuyant les compagnies, cherchant la soli-

ſolitude : lui qu'on voyoit toujours rire & plaiſanter, gardoit un ſilence dont on ne pouvoit pénétrer la cauſe. *Florante* même étonné d'un changement ſi ſubit, n'en put comprendre la raiſon. Il ſe plaignit à *Almédon* d'un ſilence ſi obſtiné, & le conjura, au nom de leur amitié, de lui découvrir le ſujet de ſa peine; mais il n'en put tirer d'autre réponſe que des *Soupirs* & des *Hélas*. *Florante* cependant allarmé de voir ſon Ami dans une mélancolie ſi profónde, ne ſe découragea pas pour un premier refus, & jugeant bien par ſa conduite, qu'il falloit que ce fût une choſe de la derniere importance qui cauſoit ſon chagrin, il tâcha de le divertir; mais *Almédon* fuyoit toutes ſortes de plaiſirs. *Florante* voyant qu'il devenoit tous les jours plus triſte, réſolut de le preſſer de nouveau à lui ouvrir ſon cœur; mais toutes ſes tentatives étant inutiles, il eut recours à la ruſe. Pour cet effet, ayant remarqué qu'*Almédon* alloit ſouvent ſe promener dans un petit bocage proche de la Ville où ils demeuroient, il épia le moment qu'il y alloit; & l'ayant prévenu, il ſe cacha derrière des hayes, afin d'entendre ce qu'il diroit. Il n'y fut pas long-tems, ſans y voir venir l'affligé *Almédon*, qui ne ſe doutant point que ſon Ami fût ſi proche, pouſſa mille ſoupirs, & laiſſant un libre cours à ſes larmes, il dit quelques momens après : „ Que je ſuis malheureux ! „ & que l'Amour prend une cruelle vengean- „ ce du mépris que j'avois pour lui ! Que je „ fais une triſte expérience de ſon pouvoir !

„ Il

„ Il enflamme mon cœur pour le plus bel objet
„ que le Soleil éclaire ; mais en même tems
„ il endurcit le cœur de cette Belle, & la rend
„ inexorable. Elle me traite avec la derniere
„ rigueur ; elle méprise ma passion ; elle lui
„ donne le nom de feinte ; & dans une si cruel-
„ le circonstance, ma fierté & mon indiffé-
„ rence m'abandonnent. L'Amour seul la rend
„ maître de mon cœur, & me fait aimer vio-
„ lemment celle qui se rit de ma peine. Hé-
„ las ! jamais malheur égala-t il le mien ? Et
„ ne vais-je pas être la raillerie de tout le mon-
„ de ? On me connoît, on sait quels étoient
„ autrefois mes sentimens ; ainsi quelque ri-
„ gueur que mon Inhumaine me fasse ressen-
„ tir, personne ne me plaindra. Que je se-
„ rois heureux au milieu de ma peine, si mon
„ amour pouvoit être au-moins caché au reste
„ du monde ; mais ma Cruelle se fera un
„ plaisir de le publier. Ah ! heureuse in-
„ différence ! précieuse liberté que je croyois
„ conserver toujours ! que ne venez-vous à
„ mon secours ? que ne venez-vous chasser
„ de mon cœur un amour qui trouble mon
„ repos ? Mais c'est en vain que je vous appelle,
„ celui qui vous a chassées, est trop puissant ;
„ il se venge impitoyablement de ce que vous
„ avez osé lui résister si long-tems. Et toi,
„ cher *Florante* dont je me suis si souvent
„ raillé, que tu es heureux ! Tu t'es rendu
„ sans résistance, & l'Amour te favorise com-
„ me son ami, pendant qu'il me fait éprou-
„ ver ce qu'il a de plus rigoureux, comme à

„ ſon ennemi. Ah ! ne t'offenſe point de „ mon ſilence. Je ſuis honteux de l'état où „ je me trouve. Epargne à ton Ami la confu- „ ſion d'avouer ſa défaite. Laiſſe-le ſouffrir, „ il mérite encore de ſouffrir davantage. „ Ignore ſa paſſion, & laiſſe-lui le foible con- „ tentement de croire que tu ne ſais pas qu'il „ aime.„ *Florante* attendri par ces paroles, ſortit au plutôt de l'endroit où il s'étoit caché, & fut embraſſer ſon Ami, & lui témoigner la joye qu'il avoit de le voir dans des ſentimens ſi conformes aux ſiens. Il l'aſſura qu'il étoit touché de ſa peine, & que s'il vouloit lui nommer la Beauté qui l'avoit ſoumis, il feroit tout ce qui ſeroit en ſon pouvoir pour ſa ſatisfaction. Que s'il avoit encore pour lui l'amitié qu'il lui avoit toujours témoignée, il ne devoit plus avoir rien de ſecret pour lui. Que d'ailleurs il n'y avoit pas de honte à avouer qu'on eſt ſoumis au pouvoir d'une charmante Beauté. Qu'à l'égard des ſentimens qu'il avoit eus autrefois, il ne devoit pas craindre qu'ils puſſent porter aucun préjudice à ſon amour ; qu'au contraire, plus il avoit réſiſté & marqué d'indifférence, plus il étoit glorieux à l'Amour de l'avoir vaincu ; & que la Belle dont l'Amour s'étoit ſervi, n'en ſeroit que plus ſatisfaite, & ſauroit bon gré à ſes charmes d'avoir conquis un cœur que tant d'autres avoient attaqué en vain. Que par conſéquent, il ne devoit pas auſſi deſeſperer de vaincre à ſon tour la réſiſtance de cette Belle. Il joignit encore beaucoup d'autres raiſons à celles-là, qui perſuaderent

rent *Almédon* d'ouvrir enfin ſon cœur à *Florante*. La ſurpriſe que la préſence imprévûe de *Florante* lui avoit cauſée ; ſon amour découvert par ſon Ami, à qui il l'avoit caché ; la crainte des reproches & des railleries qu'il en pouvoit faire ; enfin, mille penſées différentes qui l'agitoient, l'avoient rendu immobile. Mais le diſcours de *Florante* le tira ſi agréablement de ſa rêverie, que ne lui laiſſant pas le tems d'achever, il l'embraſſa avec toute la tendreſſe imaginable : „ Vous êtes trop généreux, *Florante*, „ lui dit-il, je ne méritois pas cette marque „ d'une amitié ſi ſincere ; tout autre que vous „ m'eût laiſſé ſouffrir, après le peu de confiance que j'ai eu pour vous, & ne ſe ſeroit „ gueres mis en peine de moi. J'avoue que „ je n'en ai pas agi avec vous, comme avec „ un Ami tel que je ſavois que vous êtes. Mais „ hélas ! qu'il eſt dur de publier ſoi-même ſa „ défaite, lorſqu'on a, comme moi, oſé braver l'Amour ! C'eſt une terrible mortification „ pour un cœur qui ſe croyoit maître de ſa liberté, & qui ſe moquoit de l'eſclavage des „ autres, que de ſe voir tout-à-coup ſoumis à „ ce même pouvoir, & dans un pareil eſclavage, & ſouffrir en même tems mille rigueurs. Mais, puiſque votre généroſité eſt „ aſſez grande pour me prévenir, & qu'au lieu „ de vous venger des railleries que je faiſois „ de votre amour pour *Céphiſe*, vous m'offrez „ votre ſecours, je vais vous apprendre comment mon cœur a ſi-tôt changé de ſentiment.

„ Il n'y a pas encore huit jours que je plai-
„ ſantois avec vous de l'Amour & de ſon pou-
„ voir. Il vous ſouvient quels furent mes
„ diſcours, & que vous me dites entre autres
„ choſes de prendre garde, ſans quoi je ſerois
„ plutôt pris que je ne penſois. Vous ſavez
„ quel défi je fis à l'Amour, & aux charmes
„ des plus belles perſonnes; enfin quelle étoit
„ la confiance que j'avois en ma force. Hé-
„ las! ce fut le dernier jour de ma liberté.
„ L'Amour ſe vengea le lendemain cruelle-
„ ment de mon indifférence, & m'engagea
„ dans des fers auſſi beaux que rudes. Je me
„ trouvai ce jour-là dans une compagnie de
„ perſonnes de l'un & de l'autre ſexe. On par-
„ la de cent choſes différentes; enfin la conver-
„ ſation tomba ſur l'Amour & ſur ſon pouvoir,
„ ſur les charmes des Belles, & ſur l'aſcen-
„ dant qu'elles ont ſur les hommes. Chacun
„ dit là-deſſus ſon ſentiment. Moi qui me
„ faiſois une gloire de braver l'Amour & les
„ Belles, je ne manquai pas de dire, à mon
„ ordinaire, aſſez naturellement ma penſée,
„ & de ſoutenir enſuite ce que j'avois dit. Je
„ me faiſois un plaiſir de diſputer aux Belles
„ la puiſſance qu'elles ont ſur les cœurs; &
„ je leur ſoutenois en face, que ce n'étoit
„ qu'à la foibleſſe des hommes, que l'Amour
„ devoit ſes victoires. Vous qui ſavez quels
„ étoient mes ſentimens, je vous laiſſe à pen-
„ ſer tout ce que j'ai dit dans cette occaſion.
„ Ceux de la compagnie qui ne me connoiſ-
„ ſoient pas, étoient fort étonnez de m'en-

„ ten-

„ tendre parler de la ſorte ; & on me regar-
„ doit comme un homme tout-à-fait extraor-
„ dinaire. Cependant le moment approchoit,
„ qui devoit arrêter des penſées & des ſenti-
„ mens ſi bizarres, & faire un ſi étrange chan-
„ gement dans mon cœur. J'étois dans la
„ chaleur de mon raiſonnement, lorſqu'une
„ perſonne d'une beauté merveilleuſe, & telle
„ que je n'en ai jamais vû de pareille, s'a-
„ dreſſa tout-à-coup à moi, & me dit d'un
„ air ſérieux, en me regardant fixement :
„ *Etes-vous bien perſuadé de ce que vous dites,*
„ *Monſieur* ? Ah *Florante* ! que devins-je dans
„ ce moment ? & quelles ne furent pas mes
„ penſées ?

„ Je demeurai ſans parole, & je ſentis dans
„ ce moment, ce que je n'avois reſſenti de ma
„ vie. Sa beauté, relevée par une rougeur qui
„ parut ſur ſon viſage (apparemment parce que
„ je la regardois avec un trouble qu'on re-
„ marquoit aiſément, & que je ne pouvois
„ cacher), la demande qu'elle m'avoit faite,
„ les diſcours que j'avois tenus ; en un mot,
„ l'amour, la fierté, l'indifférence, livroient
„ un combat ſi furieux dans mon ame, que
„ je ne ſavois ce que je devois dire. Mais,
„ comme je la regardois attentivement, ſes
„ beaux yeux rencontrerent les miens, j'en
„ fus ébloui. Il me ſembloit qu'ils me re-
„ prochoient mon inſenſibilité, & que c'étoit
„ une injuſtice que de leur refuſer l'hommage
„ de mon cœur. Ils acheverent de vaincre le
„ peu de réſiſtance que je faiſois encore, en-

„ forte que l'Amour fut le plus fort, & mon
„ cœur ne réfifta plus. Je me jettai aux pieds
„ de cette Belle; & je lui dis avec une con-
„ fufion qui parut fur mon vifage, & d'une
„ voix tremblante: Oui, Madame, fi j'ai eu
„ jufqu'à préfent des penfées fi injuftes, im-
„ putez-les moins à ma volonté, qu'à mon
„ erreur. C'eft par ignorance que je fuis cri-
„ minel. Je n'ai jamais connu le pouvoir
„ de l'Amour. Heureux! de l'éprouver dans
„ ce moment pour vous. Oui! le Ciel
„ eft témoin de ma fincérité. C'eft vous qui
„ me convainquez dans cet inftant, que per-
„ fonne ne peut fe défendre de vos charmes.
„ Permettez que je vous offre ce cœur que
„ vous avez foumis, & qui fera deformais
„ confifter fon plus grand bonheur à vous plai-
„ re. Je fais bien qu'il eft indigne de vous
„ être préfenté; mais enfin vous l'avez con-
„ quis, recevez-le comme le moindre de vos
„ Efclaves: il fera encore trop heureux fi vous
„ daignez avoir quelque pitié de lui, & s'il
„ peut mourir en vous perfuadant de fa fincé-
„ rité. C'eft à-peu-près ce que je lui dis. Mais
„ à peine me fus-je jetté à fes pieds, qu'elle
„ m'obligea de me relever; & après que j'eus
„ fini, elle me dit d'un air qui m'exprimoit fa
„ furprife: *Vous donnez dans de terribles extré-*
„ *mitez*, *Monfieur*. *Si vous avez gardé fi long-*
„ *tems votre cœur, vous pouvez bien le garder*
„ *encore*: & fe tournant d'un autre côté, elle
„ fut parler à une Amie, & me laiffa dans le
„ plus grand embaras du monde. N'ofant
„ lui

„ lui parler davantage, je quittai la compa-
„ gnie pour réfléchir sur mon avanture. J'a-
„ vois d'abord dessein de vous en faire part,
„ & de demander conseil de votre amitié.
„ Mais me ressouvenant de notre entretien du
„ jour précedent, j'eus une secrette honte de
„ ce que je vous avois dit; je voulus éviter
„ le juste reproche que vous pouviez me faire;
„ enfin je tâchai de vous cacher mon amour,
„ du moins jusqu'au tems que mon aimable,
„ mais trop inhumaine Maîtresse m'eût traité
„ avec plus de douceur. Voilà, cher Ami,
„ ce que je vous ai caché jusqu'à présent,
„ & la raison qui m'obligeoit à garder le si-
„ lence. Depuis mon changement, j'ai été
„ tous les jours voir cette Belle, pour l'assu-
„ rer de mon amour & de ma fidélité; mais
„ elle s'en rit, & m'impose un cruel silence.
„ Je ne vois pas encore d'apparence à vaincre
„ si-tôt sa rigueur. „ *Florante* lui réïtéra, qu'il ne devoit pas perdre l'espoir de la toucher par sa constance. Il ajouta que les femmes sont accoutumées à maltraiter ceux qui leur parlent d'amour; mais que c'est moins par un effet de mécontentement, que par un motif d'épreuve, & pour s'assurer de la sincérité de l'amour de leurs Amans. Il demanda ensuite le nom de cette Belle. *Almédon* lui répondit qu'elle se nommoit *Amarante*, qu'elle étoit Cousine de *Céphise*, & nouvellement arrivée de delà la Mer. *Florante* lui promit de s'employer avec chaleur à faire réussir son amour; & que dès le retour de *Céphise*, il tâche-

cheroit de la perſuader à ſe joindre à lui, pour ce même deſſein. Qu'il ne doutoit pas que ſon mérite & la conſtance de ſon amour, joints aux ſollicitations de *Céphiſe*, ne lui fiſſent bien-tôt trouver la fin de ſa peine. Ils ſe ſéparérent là-deſſus, après s'être donné de nouvelles aſſurances d'une parfaite amitié. Peu de tems après, *Céphiſe* étant de retour, *Florante* s'acquitta de ſa promeſſe. *Céphiſe* s'employa le plus obligeamment du monde pour l'Ami de ſon Amant, & elle perſuada ſi bien ſa Couſine du mérite d'*Almédon*, qu'inſenſiblement elle la diſpoſa à avoir pour lui des ſentimens plus modérez. Enfin l'Amour n'étant point content d'une victoire, voulut auſſi qu'*Amarante* perdît ſa fierté en faveur d'*Almédon*; & pour rendre le bonheur de ces Amans parfait, il leva les obſtacles qui s'oppoſoient à leur union. *Florante* obtint des Parens de *Céphiſe* leur agrément, qu'ils lui avoient juſqu'alors refuſé; ce qui le mit au comble de la félicité. *Almédon* eut auſſi la joye de voir ceux d'*Amarante* donner les mains avec plaiſir à une union qui le rendoit heureux au-delà de ſes eſpérances. Enfin le même jour éclaira l'Hymenée de ces deux Amis. *Almédon* ne ceſſoit de bénir l'heureux inſtant où ſa chére *Amarante* avoit diſſipé ſon erreur, & l'avoit rendu ſenſible aux plus doux plaiſirs de la vie; & *Florante* ne pouvoit ſe laſſer d'admirer un ſi prompt changement. Ces Belles de leur côté voyoient avec plaiſir le pouvoir de leurs charmes, & ſe félicitoient d'être unies à des per-

personnes d'un mérite si distingué, & qui faisoient consister tout leur bonheur à les posséder.

LA BELLE CURE,

HISTOIRE

Véritable & Galante.

On ne sauroit nier que l'Amour n'ait une puissance absolue sur le cœur de ceux qu'il a soumis, & que pour leur faire posséder l'objet pour lequel il les enflamme, il ne les oblige à mettre en usage tout ce qui peut leur être de quelque utilité: Soumissions, avances, prieres, plaintes, rien n'est oublié quand il peut servir en Amour ; de-sorte que quand ce petit Dieu s'est rendu maître d'un cœur, tout cede alors à ce Vainqueur superbe: Fierté, indifférence, résistance, rien ne peut tenir long-tems, & tout ce qu'on lui veut opposer, est trop foible La raison-même, pour peu qu'on veuille pallier avec elle, se trouve trop impuissante pour retirer des fers le cœur que l'Amour veut enchaîner. Il n'y a point de réflexion, de quelque nature qu'elle soit, qui ne perde sa force dans cette rencontre ; & sur-tout quand l'objet dont l'Amour se sert pour ravir la liberté, possé-

poſſéde des qualitez aimables & dignes d'un véritable attachement. Mille exemples journaliers pourroient confirmer ce que je viens d'avancer ; mais l'hiſtoire d'*Iſidore* dont je vais vous faire le recit, ſuffira.

C'étoit dans une Ville de Hollande (fameuſe par le ſiége qu'elle a ſoutenu contre les Eſpagnols dans le tems des premiers troubles de ce Pays) qu'*Iſidore* demeuroit. Son Pere & ſa Mere qui n'avoient pu conſentir à la marier (parce qu'elle étoit leur unique enfant, & qu'elle avoit toujours témoigné plus d'indifférence que d'inclination pour le mariage) moururent peu de tems l'un après l'autre. *Iſidore* que leur mort mettoit en poſſeſſion d'un bien conſidérable, étant majeure, ſe trouva l'unique maîtreſſe de ſa volonté & de ſes actions ; & ne dépendant plus de perſonne, elle réſolut de ne pas laiſſer paſſer le plus beau tems de ſa jeuneſſe, ſans unir ſa deſtinée à celle de quelque Jeune-homme de mérite qui lui plaîroit le plus. Comme l'Amour ne forma pas ce deſſein, auſſi ne fut-il pas d'abord de la partie. Ce ne fut que la conſideration de la circonſtance où elle ſe trouvoit (étant ſeule & ſans proches parens), qui lui fit prendre cette réſolution ; & n'ayant aucun penchant pour l'un plus que pour l'autre, tous les hommes lui étoient indifférens : de ſorte qu'elle recherchoit ſeulement le mérite, & quelque-choſe qui lui plût, ſans ſe mettre en peine en qui cela ſe rencontreroit.

Elle n'avoit jamais manqué de Soupirans ; ſa jeu-

jeuneſſe, ſa beauté, & je ne ſai quels agrémens qui la rendoient infiniment aimable, lui en attiroient tous les jours de nouveaux. Comme les refus de ſon Pere & ſon indifférence ne les avoient pas rebutez, ils ne manquerent pas auſſi, dès que les premiers mois de deuil furent paſſez, de recommencer leurs viſites, & de reboubler leurs inſtances. Chacun d'eux s'efforçoit à l'envi, à lui prouver la ſincérité de ſa paſſion, & la conſtance de ſes feux; ils mettoient, ou du moins ils croyoient mettre tout en uſage pour lui plaire. Cependant cela ne produiſoit rien, ils ne faiſoient que la chagriner. Auſſi toutes leurs pourſuites, toutes leurs galanteries, & toutes les aſſurances de leur amour, ne purent-elles toucher ſon cœur. L'Amour la réſervoit à jouer elle-même un autre perſonnage que celui d'être priée & ſollicitée; il falloit qu'elle devînt ſuppliante, & qu'elle fît des avances que ſon Sexe n'eſt accoutumé que de recevoir.

Depuis qu'*Iſidore* avoit formé le deſſein de ſe choiſir elle-même un Epoux, elle avoit jetté les yeux ſur-tout ce qu'il y avoit dans la Ville de Jeunes-hommes capables de ſe faire diſtinguer avantageuſement par le Beau-Sexe; mais aucun d'eux n'avoit le bonheur de lui plaire. Toutes ces proteſtations d'amour, de fidélité, de conſtance, qu'ils avoient à tout moment à la bouche, lui paroiſſoient plutôt des complimens que des réalitez; & ce n'étoit pas ce qu'elle cherchoit. Un Amant plus ſincere que prodigue en tendreſſe & en pro-

proteſtations, étoit ce qu'elle demandoit ; & pourvû qu'il fût honnête-homme, capable d'aimer uniquement & tendrement ſa Femme, elle l'auroit d'abord préferé à tout autre, quand même il n'auroit eu aucun brillant.

Un jour qu'elle étoit dans une compagnie, la converſation tomba ſur les Jeunes-hommes de la Ville. Chacun dit ce qu'il penſoit de ceux qui lui étoient connus. On parla de leur conduite, de leurs manieres, & de leur eſprit. Les uns furent louez, les autres raillez. L'un admiroit dans celui-ci ſes manieres libres & aiſées ; un autre parloit de l'eſprit de celui-là. Les uns trouvoient celui-ci agréable & divertiſſant ; & les autres trouvoient ſes manieres trop libres & trop cavalieres. Enfin l'un étoit ſpirituel dans l'opinion des uns, & ennuyant ſelon d'autres. Ainſi chacun raiſonnoit, comme il le penſoit. Entre pluſieurs Jeunes-hommes ſur qui la converſation roula, *Eraſte* ne fut pas celui dont on parla le moins. Il étoit de la même Ville qu'*Iſidore*, & reçu Médecin depuis quelques mois. On en parla comme d'un Jeune-homme de mérite, & qui avoit mille bonnes qualitez ; diligent, ſpirituel, d'une conduite réglée, & parfaitement honnête-homme. On donna auſſi beaucoup d'éloges à ſon ſavoir & à ſa capacité : ſeulement on condamnoit la trop grande attache qu'il avoit à l'étude ; ce qui le rendoit ſauvage dans la compagnie des Dames, qu'il ſembloit même éviter. On dit mille plaiſanteries ſur ſa timidité ; après quoi on parla d'autres choſes. Lorſ-

qu'*Iſi-*

qu'*Isidore* fut retournée chez elle, tout ce qu'elle avoit entendu, lui revint dans l'esprit. Son imagination frappée de tant d'objets différens, lui représentoit toutes les personnes dont on avoit parlé en sa présence; & comme elle étoit toujours dans la résolution de se choisir elle-même un Epoux, elle examinoit attentivement l'un après l'autre, les différens caracteres de ces personnes. Cependant selon le portrait qu'on lui en avoit fait, ils ne lui paroissoient pas encore tels qu'elle les demandoit. Enfin *Eraste* se présenta aussi à son imagination; elle se remit en mémoire tout ce qu'on en avoit dit; & loin que la timidité dont on le railloit, lui parût ridicule, elle l'en estima davantage; & le comparant aux autres, ces considérations la menerent si loin, qu'elle sentit un panchant secret pour lui, dont elle ne pouvoit rendre raison. Elle résolut de chercher l'occasion de le voir, & de s'informer plus particulierement de lui. Dès le lendemain elle fit ce qu'elle avoit projetté, & tous ceux qui lui parlerent d'*Eraste*, lui confirmerent tout ce qu'on lui en avoit déja dit ailleurs. Il ne restoit plus qu'à le voir. Elle ne fut pas fort long-tems, sans que l'occasion s'en présentât. Elle fut invitée aux nôces d'un parent d'*Eraste*, qui épousoit une de ses bonnes amies, elle le vit-là; & le trouvant fort à son gré, elle auroit bien voulu qu'il n'eût pas été tout-à-fait si timide, & qu'il eût remarqué ce qu'elle ressentoit pour lui. Elle avoit beau le distinguer des autres, en s'attachant plus particulierement à lui parler, lui faisant cent

queſtions pour lier converſation avec lui ; tout cela étoit inutile, il lui répondoit en peu de paroles, quoiqu'avec beaucoup d'honnêteté, mais ſans lui témoigner en aucune maniere, qu'il fût ſenſible à la diſtinction avantageuſe qu'elle faiſoit de lui. Cette indifférence, ou timidité, la déſoloit : elle craignoit d'être obligée de lui en dire davantage ; car elle s'étoit abſolument réſolue à lui faire connoître ſes ſentimens. „ Hélas ! diſoit-elle en elle-même, „ eſt-il poſſible qu'un homme puiſſe pouſſer „ l'indifférence ou la timidité ſi loin ? Mais „ ne me trompai-je pas ? N'eſt-ce pas qu'il „ mépriſe ce qu'on lui offre, & qu'il ne fait „ nul cas d'une choſe qu'il peut obtenir ſans „ peine ? Mais n'importe, ajoutoit-elle, je „ veux voir juſqu'où il pouſſera cette indifférence, ou cette timidité, & le tems m'apprendra ce qui en eſt. Cependant ſoit indifférence, ſoit timidité, ſi je ne puis le faire „ expliquer ce ſoir, je ſongerai à d'autres „ moyens pour connoître ce qu'il penſe, & „ ce que je dois eſpérer. „ Dans cet entretems, la compagnie ſe ſépara, après avoir paſſé une bonne partie de la nuit à ſe divertir ; & chacun s'étant retiré chez ſoi, on ne ſongea qu'à ſe repoſer. *Iſidore* ne fit pas de même, elle étoit trop occupée de ſon deſſein, pour goûter les douceurs du ſommeil ; auſſi ce ne fut qu'à rêver à ſon indifférent ou timide *Eraſte*, & aux moyens dont elle ſe ſerviroit pour lui faire connoître ſon amour, qu'elle paſſa le reſte de la nuit. Cependant elle ne put ſe déterminer

à rien; ſon amour n'étoit pas encore aſſez violent, pour l'obliger à le déclarer elle-même: ainſi elle prit le parti de patienter, & de laiſſer agir ſes charmes, dans l'eſpérance qu'*Eraſte* ſe laiſſant toucher, viendroit lui offrir un cœur dont elle ſouhaitoit la poſſeſſion. Elle exécuta avec beaucoup de prudence ce qu'elle avoit projetté, afin de ne pas s'expoſer trop aux yeux des perſonnes curieuſes; mais pour le dire en peu de mots, toutes les avances qu'elle fit, furent inutiles. *Eraſte* ſembloit toujours ne comprendre rien au langage muet des yeux & des actions; il ne paroiſſoit pas ſeulement remarquer les démarches ni les mouvemens d'*Iſidore*, autant qu'elle en pouvoit juger par ſes manieres.

Cela la déſoloit, & la mettoit dans une peine effroyable. Tantôt elle croyoit n'en pas faire aſſez, & tantôt elle ſe chagrinoit d'en faire trop. D'un côté, elle craignoit d'expoſer trop ſa réputation; & de l'autre, elle appréhendoit d'être obligée, ou d'en venir à des déclarations, ou de le perdre. Elle fut long tems dans ces peines, & dans l'incertitude de ce qu'elle devoit faire. „ Quoi, diſoit-elle, n'en „ ai-je pas encore aſſez fait, & ma conduite ne „ lui a-t-elle pas ſuffiſamment appris que je „ l'aime? Eſt-il poſſible qu'il ſoit aveugle juſ- „ qu'au point de ne pas remarquer mon amour? „ N'eſt-il pas content de me voir faire des „ avances? Veut-il encore que ma bouche lui „ confirme la paſſion violente que je reſſens „ pour lui, & que je le faſſe triompher juſ-

„ ques-là de ma foibleſſe, & que je m'expoſe
„ peut-être à quelque mépris? Mais que dis-
„ je? Sans-doute qu'il n'a déja que trop re-
„ marqué mon amour; mais il mépriſe ma
„ paſſion, & c'eſt-là la raiſon de ſon ſilence.
„ Cependant il me témoigne en toute occa-
„ ſion beaucoup de reſpect; il a même quel-
„ ques égards pour moi. Ne ſeroit-ce pas
„ qu'il m'aime déja un peu, & qu'il n'oſe me le
„ dire? J'ai ſujet de le croire, il eſt timide;
„ peut-être n'oſe-t-il ſe perſuader que c'eſt à
„ lui que s'adreſſent mes démarches. L'Amour
„ eſt ingénieux à ſe tourmenter lui-même;
„ que ſais-je, ſi *Eraſte* n'a point pour moi les
„ ſentimens que j'ai pour lui? du moins j'ai
„ autant de raiſon de croire l'un que l'autre,
„ puiſque l'un n'eſt pas plus impoſſible que l'au-
„ tre. „ Voilà ce que penſoit *Iſidore* dans l'embarras où *Eraſte* la mettoit. Quelques mois ſe paſſerent de la ſorte. Un moment elle étoit prête à lui déclarer ſon amour, un moment après elle changeoit de réſolution. Quelquefois s'imaginant que c'étoit par mépris qu'il ne répondoit pas à ſes avances, elle vouloit l'abandonner, & ne plus ſonger à lui. Mais elle quittoit bien-tôt cette penſée pour d'autres qui lui parloient en faveur d'*Eraſte*; ainſi elle étoit dans de continuels combats. Elle vouloit, & puis elle ne vouloit plus. Mais à la fin l'Amour triompha abſolument de tous les obſtacles, & la fit réſoudre à déclarer à *Eraſte* les ſentimens qu'elle avoit pour lui. La maniere dont elle vouloit s'y prendre, l'occupa long-tems. Elle trou-

trouvoit par-tout mille difficultez qu'elle croyoit insurmontables. Tantôt elle vouloit le lui faire savoir par une lettre; mais elle craignoit que si cette lettre tomboit en d'autres mains que celles d'*Eraste*, elle ne fût exposée à la raillerie de tout le monde; d'ailleurs, incertaine de quelle maniere *Eraste* recevroit sa déclaration, elle avoit raison de craindre qu'il la pourroit tourner en ridicule, s'il rejettoit son amour. Une autrefois, elle vouloit qu'une Amie lui parlât en son nom; mais elle ne pouvoit se résoudre à découvrir ses sentimens à personne. Après qu'elle eut songé à toutes les voyes imaginables, elle choisit celle de lui parler elle-même: ,, Car, disoit-elle, ,, s'il rejette mes propositions, du moins n'au- ,, ra-t-il nulle preuve pour se vanter de cette ,, avanture; & je n'aurai, à le prendre au pi- ,, re, que le chagrin de me voir refusée en ,, face. Mais, ajoutoit-elle, il ne pourra peut- ,, être point se défendre, & les avantages que ,, je lui puis faire, sont assez considérables pour ,, le toucher, du moins du côté de l'intérêt, ,, s'il n'est pas sensible à celui de l'amour. ,, Ainsi dit, ainsi fait. Elle envoya sa Servante chez *Eraste* avec un billet (*), par lequel lui faisant savoir qu'elle étoit indisposée, elle le prioit de la venir voir; parce qu'elle souhaitoit très-fort qu'il lui donnât quelque reméde pour la soulager. *Eraste* ayant reçu le billet, promit de

(*) On prétend qu'elle lui glissa dans la main un billet, où étoient écrits les deux Vers Latins & Enigmatiques que j'ai citez dans le *Je ne sai quoi* T. I. P. 159.

de se rendre chez elle, à l'heure qu'on lui avoit marqué. *Isidore* que son amour agitoit beaucoup, n'eut pas de peine à faire la malade. L'inquiétude que la crainte du mauvais succès de ce qu'elle entreprenoit, lui avoit causée, lui donnant une émotion peu différente de la fiévre, personne ne put soupçonner la moindre chose. L'heure qu'elle avoit marquée à *Eraste* ayant sonné, il se rendit chez elle, & fut conduit à sa chambre, où étant resté seul avec elle, *Isidore* lui découvrit la véritable cause de sa maladie; & ce jeune Médecin qui n'étoit pas si insensible qu'elle se l'étoit imaginé, fut assez heureux pour la guérir, par quelques mots qu'il prononça d'une maniere engageante. Je ne sai pas tout ce qu'ils se dirent dans cette entrevûë; je sai seulement qu'*Eraste* qui depuis quelque tems s'étoit douté de quelque-chose, lui témoigna tant d'amour & de respect, dès-qu'elle eut commencé à lui parler de son amour, dont elle ne pouvoit faire l'aveu sans quelque émotion, que lui épargnant la peine de continuer, il l'assura, que la
,, seule crainte de lui déplaire l'avoit forcé au
,, silence; & qu'il y avoit déja long-tems que
,, son cœur avoit pour elle des sentimens d'un
,, amour sincere & ardent; qu'il s'estimoit le
,, plus heureux de tous les hommes, de ce
,, que bien loin que sa passion déplût à l'ai-
,, mable objet qui l'avoit fait naître, l'Amour
,, avoit mis dans son cœur des dispositions si
,, favorables pour lui, & permettoit qu'ils brû-
,, lassent des mêmes feux. Il lui protesta qu'il
,, se-

„ feroit toujours fenfible à fes bontez ; que „ la conftance de fon amour égaleroit la „ durée de fa vie, & qu'il la perfuaderoit par fa „ conduite, que s'il ne méritoit pas tant d'a- „ mour & tant de tendreffe, que du moins il „ n'en étoit pas tout-à-fait indigne. „ Ainfi ils fe féparerent contens, avec affurance de s'aimer éternellement. Peu de tems après, ils furent unis du lien indiffoluble du mariage, pour goûter tout ce que l'union de deux perfonnes qui s'aiment réellement, a de charmes & de douceurs.

DORIMENE.

NOUVELLE GALANTE.

Ce n'eft pas toujours la conftance, la fidélité, les fervices, le mérite, ou tout ce qu'un Amant tendre, paffionné, & véritablement amoureux, met en ufage pour vaincre la fierté & l'indifférence de l'objet qu'il aime ; ce n'eft pas, dis-je, toujours cela qui fait réuffir en amour. Car, bien que ce foient-là les voyes les plus naturelles & les plus raifonnables pour gagner le cœur d'une Belle, & la difpofer en faveur d'un Amant qui s'y prend de la forte, c'eft en vain cependant qu'on fe flatte qu'un amour réciproque fera le prix de tant d'ar-

deur, de tant de feux, & de tant de tendreſſe, ſi le Dieu de l'Amour ne ſe met de la partie; & ſi un certain je ne ſai quoi ne s'en mêle, on a beau faire; néant, peine perdue, c'eſt tout ce qui en revient. Mais au contraire, il arrive aſſez ſouvent qu'un Inconnu qui n'aura donné d'autres preuves de la ſincerité de ſon amour, que les premieres proteſtations qu'il en a faites, touchera le cœur de la Belle, enſorte que ce qu'elle n'a pas fait pour aucun des Amans les plus fidéles & les plus conſtans, elle le fait dans un moment pour cet Inconnu. *Dorimène* dont vous allez lire l'hiſtoire, en eſt une preuve.

Araminte étoit une perſonne d'un rang très-conſidérable à la Cour. Son Epoux qui avoit occupé les premieres charges du Royaume, lui avoit laiſſé beaucoup de bien, & une Fille unique qui pouvoit paſſer pour une des plus belles perſonnes du monde. En effet *Dorimène*, c'eſt ainſi qu'elle s'appelloit, poſſédoit tout ce qui peut donner de l'admiration. Ayant à peine atteint l'âge de dix huit ans, elle avoit la taille grande & majeſtueuſe, le viſage rond, bien proportionné, les traits délicats, le front grand, la bouche petite, des lévres de corail, des dents blanches comme l'yvoire; & il ſembloit que les lis & les roſes s'étoient diſputé à l'envi, à qui contribueroit le plus à la beauté de ſon teint. Outre cela, elle avoit les yeux bleus, mais vifs & perçans, les cheveux épais, fins & du plus beau blond, avec une gorge d'albâtre qui auroit diſputé de blancheur a-

vec

vec la neige. Enfin elle avoit une beauté si parfaite, qu'il étoit aussi impossible de ne la pas admirer, qu'il me l'est de la bien décrire. Si *Dorimène* possédoit de si grands avantages du côté de la fortune & de la beauté du corps, ceux de l'esprit n'y étoient point inférieurs. Elle l'avoit fin, délicat, & d'un discernement exquis; qualitez qu'elle accompagnoit encore d'une modestie extraordinaire. On ne sera pas surpris, après ce que je viens de dire, quand j'ajouterai, qu'il n'y avoit point de jeune Seigneur à la Cour qui ne se fît gloire d'être du nombre de ses Soupirans, & qui n'aspirât au bonheur de lui plaire. Elle ne se trouvoit point à d'assemblée qui ne fût nombreuse; & il ne se passoit point de jour, qu'on ne vît quelque différend parmi un si grand nombre de Rivaux. Bien que cette aimable Fille ne donnât aucune préférence à aucun d'eux, un regard jetté sans dessein, un souris, causoient quelquefois de sanglantes disputes; & elle se voyoit souvent la cause innocente de la douleur des premieres familles du Royaume. *Araminte* qui voyoit tout cela avec déplaisir, & qui cherchoit l'intérêt de sa famille & le bonheur de sa Fille, crut qu'elle devoit songer à lui donner un Epoux. Pour cet effet elle jetta les yeux sur le Comte *Roland* qui avoit beaucoup de mérite & beaucoup de bien, & qui se trouvoit du nombre des plus passionnez Adorateurs de la belle *Dorimène*. *Araminte* ayant ces sentimens, ceux qui lui firent la proposition d'unir sa famille à celle

du *Comte*, furent très-bien reçus; & *Dorimène* eut ordre de regarder ce Seigneur, comme celui qui lui étoit destiné pour Epoux. Cette aimable Fille qui ne savoit pas encore ce que c'est que l'Amour, obéït par respect aux ordres de sa Mere. Ce fut alors que le *Comte* crut être arrivé au comble de ses desirs, & qu'il se regardoit comme le plus heureux de tous les hommes. Il se trompoit pourtant, la Fortune & l'Amour en avoient ordonné autrement.

Le dessein d'*Araminte* fut bientôt public. Ce fut comme un coup de foudre pour les Adorateurs de *Dorimène*: ils eurent recours aux larmes & aux plaintes; chacun d'eux employoit tout ce qu'il avoit d'esprit pour marquer son desespoir, & pour toucher le cœur de cette aimable Fille. Elle n'en fut pourtant point touchée; car elle regardoit toute chose avec beaucoup d'indifférence.

Entre tous les Amans déclarez de *Dorimène*, il y en avoit deux qui s'étoient montrez toujours les plus ardens, & qui étant d'un naturel vif & prompt, étoient capables de tout entreprendre dans un desespoir d'amour; mais voyant que leurs soupirs & leurs larmes ne pouvoient rien obtenir, & que le *Comte* alloit être mis en possession de ce qu'ils aimoient le plus, ils prirent tous deux la résolution d'enlever la Fille d'*Araminte*, sans considérer les suites d'un pareil procédé. On ne doit pas en être surpris; car l'Amour au desespoir est incapable de réflexion.

Le

Le Duc *Baraton* & le Comte *Richard*, c'eſt ainſi que ſe nommoient les deux Seigneurs dont je viens de parler, ayant pris la même réſolution ſans le ſavoir, travaillerent tous deux ſéparément à faire réuſſir leur deſſein. Ils n'épargnerent rien pour cela. Le *Comte* ſe trouva pourtant le premier prêt à exécuter ce qu'il avoit projetté ; & *Dorimène* ayant été trahie par ſa Suivante qui avoit été d'intrigue avec le *Comte*, dont elle avoit reçu un préſent très-conſidérable, ſe trouva entre les mains de Raviſſeurs, qui lui firent d'abord prendre la route d'une maiſon, que le *Comte* avoit à une journée de la Ville. On peut facilement s'imaginer quelle fut la ſurpriſe de *Dorimène*, de ſe voir entre les mains de perſonnes qu'elle ne connoiſſoit point ; car le *Comte* n'étoit préſent qu'en habit déguiſé. Elle voulut d'abord jetter des cris, mais on lui ferma la bouche avec un mouchoir ; & ayant été miſe dans une caléche, elle n'eut plus recours qu'à ſes larmes ; foible conſolation contre un mal réel.

L'enlévement de *Dorimène* fit beaucoup de bruit. Le Comte *Roland*, le Duc *Baraton*, & pluſieurs autres Seigneurs, ſe mirent aux champs pour courir après les Raviſſeurs. Nous verrons dans la ſuite quel ſuccès ils eurent.

Le Marquis *Dorimant* étoit un homme qui poſſédoit dans la plus grande étenduë, les graces du corps & de l'eſprit : le ſeul défaut qu'on lui trouvoit, c'eſt qu'il avoit témoigné toujours pour le Beau-Sexe une indifférence qui

qui alloit jusques à l'excès. Se voyant à l'âge de vingt-six ans sans Pere ni Mere, & avec un bien très-considérable & sans dettes, ce qui est bien rare parmi les Grands, il prit la résolution de voyager. En deux ans qu'il y employa, il vit une grande partie de l'Europe ; après quoi il voulut retourner dans sa Patrie. La Fortune & l'Amour firent que peu d'heures après l'enlévement de *Dorimène*, il la rencontra avec quatre de ses Ravisseurs. Il n'eut d'abord aucun soupçon; mais voyant que ces gens se pressoient extrêmement, & que *Dorimène* qui avoit fait en-sorte d'ôter le mouchoir qu'on lui avoit mis devant la bouche, avoit jetté un grand cri, il voulut savoir ce que c'étoit. Mais ayant reçu une réponse choquante du premier des Ravisseurs à qui il s'étoit adressé, il ne balança point à le charger ; & assisté de deux Valets, il commença un combat qui ayant été douteux pendant quelque tems, finit par la fuite du Comte qui avoit été blessé avec un de ses gens.

Durant le combat *Dorimène* s'étoit débarassée de la caléche où on l'emmenoit; & ayant apperçu de loin une hutte de Paysan, elle y courut au travers des champs & des broussailles. Quel changement ! *Dorimène* qui quelques heures auparavant étoit logée dans un Palais, & qui ne marchoit que sur des tapis, où elle recevoit les hommages de mille Adorateurs: *Dorimène*, dis-je, se trouve à présent heureuse de pouvoir recourir à une méchante hutte, où elle est obligée d'aller à travers les ronces & les

les épines. Elle arriva avec beaucoup de peine à ce lieu défiré, où elle fut reçue fort humainement par une vieille Payfane qu'elle y trouva, & qui lui rendit d'abord tous les petits fervices dont elle étoit capable.

Le combat fini, le *Marquis* fut à la caléche, & n'y trouvant perfonne, le Cocher s'étant auffi fauvé, il jugea que ceux qui étoient dedans, avoient pris la fuite. Il jetta la vûë de tous côtez; & ayant remarqué la hutte dont je viens de parler, il ne douta point que ce ne fût là le lieu où ils s'étoient retirez. Il fut quelque tems en fufpens, s'il y iroit. Enfin la curiofité l'emporta; il voulut favoir avec qui il avoit eu affaire. Pour cet effet s'étant fait fuivre par fes Valets, après plufieurs difficultez à franchir des brouffailles, il arriva au lieu dont *Dorimène* avoit fait fon afyle. Il mit pied à terre, entra dans la hutte où il trouva la Fille d'*Araminte*, toute baignée de pleurs, fes habits & fes cheveux mal en ordre. Auffi-tôt que cette défolée Fille le vit entrer, elle crut que c'étoit un de fes Raviffeurs; ce qui lui fit jetter un grand cri. *Dorimant* furpris de cette vûë, lui demanda la caufe de fa douleur, & l'affura qu'elle n'avoit rien à craindre; qu'il étoit un Gentilhomme d'honneur; & qu'il fe feroit un plaifir de lui rendre tous les fervices imaginables. Ce difcours raffura fort *Dorimène*, qui ne douta point que celui qu'elle avoit pris d'abord pour un de fes Raviffeurs, ne fût fon Libérateur. Elle le remercia de fes offres obligeantes, lui

dit

dit ſon nom & ſa famille ; & après lui avoir fait un recit fort ſuccint de ſon malheur, levant la tête qu'elle avoit toujours tenu baiſſée, elle ajouta: „ Monſieur, je n'ai plus d'eſpoir „ qu'en votre aſſiſtance ; je ne ſai où je „ ſuis ; & je ne puis donner de mes nouvel- „ les à ma Mere, ni lui apprendre l'état où je „ me trouve. Ne me refuſez point la grace „ de le lui faire ſavoir; je vous en aurai une „ éternelle obligation, & toute ma famille ne „ manquera pas de vous en témoigner ſa re- „ connoiſſance. „ Quand *Dorimène* eut levé la tête, & qu'elle eut jetté la vûë ſur *Dorimant*, il ſe trouva ſi émû qu'il ne put lui répondre. S'étant un peu remis, & voulant parler, il rencontra par hazard un regard de cette charmante Fille; ce qui redoublant ſon trouble, lui fit ſentir une palpitation de cœur qu'il n'avoit jamais ſentie. Il eut beaucoup de peine à ſe remettre. Enfin ayant fait un effort ſur lui-même, baiſſant les yeux & d'une voix mal aſſûrée, il parla ainſi à *Dorimène*: „ J'ai l'hon- „ neur de connoître votre famille, Madame, „ & mon nom ne vous eſt pas inconnu appa- „ remment. Je ſuis le Marquis *Dorimant*, & „ je me trouve le plus heureux de tous les „ hommes d'être venu ſi à propos, pour tirer „ une perſonne ſi parfaite des mains de ſes „ Raviſſeurs. Je ne vous quitterai point que „ je ne vous aie remis dans votre hôtel ; mes „ biens & ma vie ſont à votre ſervice, vous en „ pouvez diſpoſer entierement. „ Il prononça ces dernieres paroles avec tranſport, & ayant re-

regardé *Dorimène* avec beaucoup de trouble & de langueur, il lui fut impoſſible de continuer ſon diſcours. Cette aimable Fille qui commençoit auſſi à ſentir une émotion dont elle n'étoit pas la maîtreſſe, & qu'elle attribua d'abord à l'état où elle ſe trouvoit, témoigna au *Marquis* qu'elle connoiſſoit parfaitement ſa famille; & après avoir jetté un ſouris languiſſant qui acheva d'arracher le cœur à *Dorimant*, elle lui dit: „ Monſieur, „ vous êtes trop honnête & trop obligeant; „ mais, je vous prie, ne perdons point en com„ plimens des momens qui me ſont ſi chers: „ faites-moi la grace d'envoyer inceſſamment „ quelqu'un de vos gens à Paris, pour rap„ porter ce qui m'eſt arrivé, & le lieu où je „ ſuis. „ *Dorimant* obéït, & fit partir ſur le champ ſon Valet-de-chambre.

La bonne Payſane voyant l'émotion où le *Marquis* & *Dorimène* étoient, crut que cela ne venoit à l'un, que du travail qu'il avoit fait; & à l'autre, que de la peur qu'elle avoit eue. Elle jugea qu'il ne leur falloit que du repos pour ſe rétablir. Elle leur dit ſa penſée fort naïvement; & les obligea d'entrer chacun dans un petit appartement ſéparé, qui n'avoit pour tout meuble qu'un méchant lit & une vieille chaiſe.

Dorimène & le Marquis ne trouverent pas dans leur appartement le repos & la tranquillité que la bonne Payſane vouloit leur procurer. Il ſe paſſa bien des choſes dans leur eſprit, pour le peu de tems qu'ils y furent.

L'A-

L'Amour fut toujours de la partie, & trouva leur cœur ſi fort à ſon gré, qu'il réſolut de les ſoumettre à ſon empire, & même d'y faire ſa demeure. *Dorimène* réſiſta long-tems; mais enfin il fallut ſe rendre.

Dorimant étant ſorti du lieu où il étoit, & *Dorimène* étant venue un moment après, il lui parla en des termes ſi touchans, & lui fit une déclaration d'amour ſi pleine d'eſprit, que cette agréable Fille ne put s'empêcher de lui faire connoître l'eſtime qu'elle avoit pour lui. Enfin il fallut aller plus loin; & après que tout ce que l'Amour peut inſpirer de tendre à deux cœurs, eût été dit, on en vint à des proteſtations de fidélité & à des aſſurances d'un amour inviolable, que ces deux Amans ſe jurérent.

Le *Marquis* ayant appris de la Payſane, qu'il y avoit un Seigneur de ſes amis qui avoit une Maiſon à une demi-lieuë de là, voulut y conduire *Dorimène* qui ne voulut point y conſentir. Elle le pria d'y aller ſeul, & de faire ſon poſſible pour avoir une voiture, afin de la mener à Paris. *Dorimant* eut bien de la peine à ſe ſéparer de ce qu'il aimoit le plus au monde; il obéït pourtant, jugeant qu'une prompte obéïſſance étoit le plus ſûr moyen de prouver ſon amour à cette admirable Fille.

Quand *Dorimant* fut parti, *Dorimène* ſe retira dans ſa petite chambre, à deſſein de ſe repoſer, & de ſe remettre un peu de la fatigue qu'elle avoit ſoufferte, & du trouble qu'elle avoit eu.

Ce-

Cependant le Comte *Richard* étoit arrivé à sa maison de campagne, au desespoir d'avoir manqué son coup. Ses blessures étoient assez légeres, il se fit panser; & plein de rage il prit la résolution de sortir du Royaume, pour n'être pas témoin du triomphe de celui qu'il croyoit être son Rival.

Le Comte *Roland* & le Duc *Baraton* avoient couru la campagne, sans apprendre des nouvelles de *Dorimène*. Ils avoient pris divers chemins; & après avoir long-tems couru, la Fortune les fit rencontrer dans un chemin peu éloigné de la hutte ou étoit la personne qu'ils cherchoient. Ils s'en demanderent des nouvelles, sans se pouvoir rien apprendre. Le *Comte* croyant que le *Duc* pouvoit bien être le Ravisseur, & qu'il ne feignoit de chercher *Dorimène* que pour mieux couvrir son jeu, il lui en témoigna quelque-chose: ils prirent feu là-dessus, & se dirent des paroles desobligeantes; des paroles ils en vinrent enfin aux coups. Ils avoient chacun un Valet-de-chambre avec eux, qui prirent aussi parti. On déchargea les pistolets, sans qu'aucun des Combattans fût blessé; mais le cheval du *Comte* reçut une balle dans la tête, qui le fit tomber. Le *Duc* voulut se servir de cet avantage, pour tuer son ennemi; mais le *Comte* eut le bonheur de se défendre quelque tems, à la faveur d'un arbre dont il se couvrit. Il alloit cependant succomber; car son Valet-de-chambre ayant été mis hors de combat, celui du *Duc* venant assister son Maître, il n'étoit pas possible que le *Comte* étant à pied, & tout

ſeul, pût réſiſter contre deux hommes bien montez. Mais au moment que ce Seigneur ſe voyoit ſans eſperance de pouvoir échaper à la fureur de ſon Ennemi, le Marquis *Dorimant* arriva, qui ne balança pas un inſtant à prendre le parti du *Comte*, & à charger le *Duc* qui ne ſongea plus qu'à ſe défendre. Le combat ne dura pas long-tems; parce que le *Marquis* & le *Duc* s'étant reconnus, & étant très-proches parens, mirent bas les armes. Le *Marquis* fit voir au *Duc* le tort qu'il avoit de vouloir tuer un homme qui n'étoit plus en état de ſe défendre. Le *Duc* en convint, & ne s'excuſa que ſur ſon eſprit de vengeance, dont il n'avoit pas été le maître. Le *Comte* témoigna toute la reconnoiſſance poſſible à ſon liberateur; & le *Marquis*, après quelques éclairciſſemens, rendit le *Duc* & le *Comte* amis.

Dorimant apprit avec ſurpriſe qu'ils étoient ſes Rivaux. Cependant, comme il vit que leur deſſein n'avoit été que de remettre *Dorimène* entre les mains d'*Araminte*, il ne voulut pas leur faire un myſtere de ce qui s'étoit paſſé entre lui & les Raviſſeurs de leur Maîtreſſe. Ce recit les étonna fort, & ils prirent tous enſemble le chemin du lieu où étoit *Dorimène*; & y étant arrivez, cette charmante Fille eut une grande émotion à la vûë de toutes ces perſonnes. Leur rencontre la toucha, & ſurtout la générosité du *Marquis* à ſauver la vie au Comte *Roland*. Un moment après, l'ami de *Dorimant* arriva avec une Caléche. *Dorimène* s'y mit, & eſcortée par tous ces Seigneurs,

gneurs, elle arriva chez ſa Mere, où tous ſes parens & amis étoient aſſemblez. *Dorimant* la préſenta à ſa Mere, & fit le recit de tout ce qui s'étoit paſſé. Il reçut les applaudiſſemens de toute cette illuſtre compagnie. *Dorimène* confirma tout ce que le *Marquis* avoit dit; les louanges & les applaudiſſemens redoublerent. *Dorimant* y répondit avec beaucoup de modeſtie; & s'adreſſant à *Araminte*, il lui déclara ſa paſſion pour *Dorimène*, en des termes très-propres à faire voir la grandeur de ſon amour. *Araminte* lui témoigna qu'il lui faiſoit beaucoup d'honneur & à ſa Fille; & qu'après le ſervice qu'il venoit de leur rendre, elle n'étoit pas en état de lui rien refuſer; „ Mais, „ ajouta-t-elle, j'ai donné ma parole au *Com-*„ *te*; ainſi ce que vous me demandez, ne dé-„ pend plus de moi. " Le Comte *Roland* prit alors la parole, & dit: „ Madame, je crois „ que perſonne ne peut ignorer que je n'aie „ un amour très-ardent & très-ſincere pour „ *Dorimène*, je me flate d'en avoir donné des „ preuves; & s'il étoit néceſſaire, je le ferois „ encore au péril de ma vie. Cependant il y a „ deux raiſons qui me portent à céder mes „ prétentions au *Marquis*. La premiere eſt, „ qu'ayant eu le malheur de ne pouvoir tou-„ cher le cœur de cette Belle, & aimant mil-„ le fois mieux ſon contentement que le mien, „ je ſuis aſſez généreux pour ne vouloir pas „ la forcer dans ſes inclinations, en l'arra-„ chant à une perſonne qu'elle aime, & qui „ eſt digne d'en être aimé. La ſeconde raiſon

„ eſt, que le Marquis m'ayant ſauvé la vie, „ je ne puis mieux lui témoigner ma reconnoiſſance, que par le ſacrifice que je lui „ fais de ce que j'ai de plus cher au monde.„ Toute la compagnie fut charmée du diſcours & de la générofité du *Comte*. Le mariage du *Marquis* & de *Dorimène* fut conclu, & la cérémonie en fut remiſe au lendemain. Ces deux Amans ſentirent alors une joye qui ne ſe peut exprimer, & dont perſonne ne ſauroit bien juger, que ceux qui connoiſſent toute la puiſſance de l'amour, & le contentement qu'il fait ſentir à deux cœurs étroitement unis. La cérémonie ſe fit avec beaucoup de magnificence. Le *Comte* y aſſiſta ; & voyant qu'il n'avoit plus d'eſpérance, il changea tout ſon amour en une véritable eſtime pour *Dorimène*, & vécut toujours dans une intime union avec le *Marquis*.

O D E (*)

*Sur la parfaite Amitié à M***.*

Vous, qui d'une amitié parfaite
Eprouvez les doux mouvemens,
Et dont l'ame ne ſemble faite,
Que pour de ſi beaux ſentimens,
Soutenez ma voix chancelante,
Raſſurez ma Muſe tremblante,
Objets de ſa nouvelle ardeur;

De

(*) Ce *Tome II.* eſt augmenté de ce qui ſuit.

De vous ſeuls elle peut apprendre,
Quelle eſt la route qu'il faut prendre,
Pour célébrer votre bonheur.

De la raiſon prudente & ſage
Vous prenez les doctes avis,
Et vous faites un bon uſage
De ſes conſeils ſi mal ſuivis:
Vive lumiere de votre ame,
Elle l'éclaire, elle l'enflamme;
Régle de votre jugement
Elle en fait toute la juſteſſe;
De votre cœur digne maîtreſſe,
Elle en bannit l'égarement.

De là ce deſir légitime,
Cette noble inclination,
D'où ſe forme à l'abri du crime
Cette aimable & tendre union;
Source des plaiſirs de la vie,
Par les biens dont elle eſt ſuivie;
Azyle contre la douleur
Que cauſe un état miſérable,
Qu'elle fait rendre ſupportable
Malgré l'excès de ſa rigueur.

De là cette foi mutuelle
Qui vous arrache vos ſecrets,
D'où naît cette ardeur & ce zèle
Au mépris de vos intérêts:

Par cette heureuse intelligence,
L'un fait tout ce que l'autre pense;
Peines, plaisirs, tout est commun:
Ce que l'un veut, l'autre l'approuve,
Et dans cet accord il se trouve,
Que deux cœurs n'en composent qu'un.

C'est en vain que la noire envie
S'efforce de vous séparer:
La vertu la tient asservie;
Et lorsqu'elle ose murmurer,
Toute la fureur qui l'anime,
Ne sert qu'à redoubler l'estime
Qui détermina votre choix:
Libres du doute & de la crainte,
D'un si saint devoir, sans contrainte,
Toujours vous respectez les loix.

Ne venez point ternir le lustre
Des hommes que nous admirons;
Ne prenez point un nom illustre,
Qu'avec respect nous révérons:
Vous qui sous un dehors sincere,
Cachez une ame mercénaire,
Il ne peut vous être permis
De goûter la douceur charmante,
Du bonheur que ma Muse chante
A l'honneur des parfaits Amis.

BEAU PROJET,

S'il étoit praticable.

Tout l'Univers ſe plaint encore,
Qu'il n'eſt plus d'Ami, ni d'Amant;
L'inquiet Amour s'évapore,
L'Amitié va trop lentement.
Ah! qu'une chaîne ſeroit belle,
Si l'on la formoit quelque jour
Des ſoins d'une amitié fidelle,
Et des ardeurs d'un tendre amour.

Par là les cœurs que l'Amour charme,
Verroient leur bonheur affermi:
Ceux que le nom d'Amant allarme,
S'adouciroient du nom d'Ami:
L'Amour par ſa flamme agréable
Rendroit plus vive l'Amitié;
Et l'Amitié rendroit durable
Ce que l'Amour auroit lié.

DIALOGUE

Des Yeux & de la Bouche.

LES YEUX.

Un Amant qui vient de paſſer par ici, a bien témoigné quelle eſt la force de notre empire. A toutes les fois qu'il s'eſt préſenté à nous, il a été bleſſé de nos traits; & peut-être eſpéroit-il d'y trouver quelque remède par l'oubli & l'éloignement. Mais c'eſt à ce coup qu'il faut rendre les armes: il n'a plus de défenſe qui vaille; il s'en va avec le trait qu'il porte dans le cœur, plus en peine & en ſouci que n'eſt le Cerf qui a reçu un coup de fléche, & qui cherche en vain le dictame pour ſe guérir en un lieu où il n'en croît point. Que nous ſommes glorieux de cette victoire, & de mille autres qui augmentent nos trophées! En tous les lieux où nous paroiſſons, tout s'aſſujettit à nos loix. Nous allons être les Rois abſolus de la Terre, & on ne pourra vivre ſans être de nos Eſclaves ou de nos Sujets; car il y a divers degrez de ſoumiſſion, & ceux qui refuſeront de ſe ranger aux uns ou aux autres, en ſeront punis ſévérement, recevant des bleſſures plus dangereuſes que les premieres, dont la ſeule mort les pourra guérir.

LA

LA BOUCHE.

D'où vient ce nouvel orgueil, mes freres? Quelle ambition extraordinaire vous porte à la tyrannie; Eſt-ce obſerver l'ordonnance céleſte, de vouloir commander abſolument tout ſeuls à mon excluſion, moi qui ai reçu autant de graces & de pouvoir que vous? Soit que Promethée nous ait formez, ou quelque autre des Dieux, ne nous a-t-il pas été enjoint de vivre en bonne intelligence, & de ne rien entreprendre l'un ſur l'autre? Quoi! ſous ombre d'un petit trait qui a été reçu par hazard de quelque jeune étourdi, vous entrez en opinion de vouloir ſubjuguer tout le monde, & de n'avoir beſoin en cela d'autre force que de la vôtre? Croyez que j'ai autant de pouvoir que vous; & que ſi les vœux de votre nouvel Eſclave ne s'adreſſent qu'à vous ſeuls, c'eſt qu'il ne m'a pas encore conſiderée.

LES YEUX.

Auſſi faut-il prendre garde à nous principalement, & malgré qu'on en ait, on y eſt attiré à cauſe de l'éclat que nous jettons, lequel ſe fait remarquer des plus inſenſibles. On nous compare auſſi aux diamans qui brillent plus que toutes les autres pierres précieuſes, ou aux deux freres jumeaux, & même au ſoleil.

LA BOUCHE.

Si vous avez l'éclat des diamans, j'ai celui des rubis. Tenons-nous, je vous prie, à ces comparaiſons qui ſont aſſez avantageuſes pour nous. Vous vous mécomptez en vous comparant au ſoleil, ou aux étoiles: vous ne brillez pas d'un tel feu qu'on en ſoit éclairé dans les lieux où il n'y a, ni chandelle ni autre lumiere, & vous ne verriez pas clair vous-mêmes ſans le ſecours d'autrui.

LES YEUX.

Quelque choſe que vous puiſſiez inventer là-deſſus pour nous mépriſer, ſi eſt-ce que nous ſommes vos guides, & vous nous en êtes redevables. Tout le reſte du corps auquel nous ſommes attachez, en reçoit de l'utilité; & pour montrer encore une marque de cette ſouveraineté que vous nous voulez diſputer, nous ſommes aſſis au-deſſus de vous comme dans le trône qui appartient à deux puiſſans Rois.

LA BOUCHE.

A quoi penſez-vous de dire cela, puiſque le front & les cheveux qui ſont deux aimables parties, ſont encore au-deſſus de vous? puiſque même vous ajoutez foi à tout ce que diſent les Amans, il vous faut convaincre par leurs paroles. Il eſt certain que pluſieurs voyant le front

front poli comme yvoire, & borné de ces deux arcs d'ébeine qu'on appelle des sourcils, ont pris cela pour le Trône de l'Amour; & quant aux cheveux, ils les ont estimez des filets à prendre les cœurs, & des chaînes à les retenir. Ils ont aussi conté merveilles de la beauté des jouës, dont ils ont cru que le teint surmontoit la couleur des roses & des lis; & le menton qui est placé au-dessous de moi, n'a pas manqué d'avoir ses louanges. Voilà donc quantité de belles parties qui plaisent aux yeux des hommes, & qui aident à conserver l'autorité que nous avons sur eux. Que si vous montez à cette ambition de vous dire Souverains, je ne pense pas de vrai qu'elles soient capables de s'attribuer un même honneur; mais au moins elles m'assisteront toutes pour vous empêcher de parvenir à votre violent dessein. Il est certain qu'il n'y a que vous & moi qui puissions avec quelque raison concevoir de si hautes pensées, que d'aspirer à un empire absolu. Comme la plupart du tems on ne considére que nous, on n'estime point aussi autre chose. Quand tout ce qui nous accompagne, est caché d'un masque, nous ne laissons pas de paroître, étant d'une si libre condition, que nous ne saurions souffrir d'être enfermez. Cependant, c'est alors que nous présentant en public, nous faisons le plus de conquêtes; & vous ne sauriez nier que si vous acquerez quelques Amans, je n'en aie pour le moins autant à ma part.

LES YEUX.

Cela ne ſe peut faire ; car je vous maintiens encore que mon éclat s'apperçoit le premier, & eſt auſſi apperçu par plus de gens, dont il y en a beaucoup qui s'en vont là-deſſus, n'étant que trop bleſſez, & ne s'arrêtent point à vous regarder.

LA BOUCHE.

Je vous ai déja repris de ce que vous penſez avoir tant de lumiere. Je m'imagine que vous croyez auſſi jetter quelques rayons au dehors ; mais, quand cela ſeroit, encore n'iroient-ils pas plus loin que les traits que je lance : & prenez bien garde à ce que je veux dire; car je n'entens pas ſeulement l'éclat de ma rougeur, mais les traits qui ſortent de moi avec force, comme s'ils étoient décochez d'un arc, & en effet j'en ai auſſi la forme. Ce ſont mes paroles qui charment quelquefois par leur douceur, qui étonnent par leurs menaces, qui attirent par leurs promeſſes, & qui, quoi qu'elles faſſent, gagnent toujours quelque empire ſur les ames, & font connoître qu'il n'y a rien de plus élevé qu'elles, puiſqu'elles ſont filles de la Raiſon & de l'Intelligence.

LES YEUX.

Votre défenſe auroit quelque pouvoir, ſi nous n'étions pas pourvûs de la parole comme vous.

LA BOUCHE.

D'où vient donc cette parole? Qui eſt-ce qui en peut ouïr le ſon ? il n'en ſort aucun de vous. J'avoue que maintenant vous me faites entendre ce que vous penſez ; mais c'eſt par une mutuelle correſpondance, & par l'entremiſe de l'ame qui nous eſt commune, laquelle fait que nous avons enſemble tout cet entretien. Vous ſeriez fort empêchez à parler d'une autre ſorte, ſpécialement avec les perſonnes de dehors.

LES YEUX.

Que vous êtes abuſée en ceci, puiſque notre principal office eſt de parler ! On n'entend dire autre choſe, ſinon : *Je parle des yeux* ; & ce langage eſt ſi ordinaire parmi les hommes, que le langage dont vous vous ſervez, l'eſt beaucoup moins.

LA BOUCHE.

Les Amans ſont pourtant ravis quand leur bou-

bouche s'ouvre pour ſe communiquer leurs penſées amoureuſes.

LES YEUX.

Il arrive le plus ſouvent des occaſions où ils ne peuvent pas faire ce que vous dites ; & n'oſant ſe ſervir de vous, ils ont recours à nous. Or, s'ils n'oſent vous employer, c'eſt qu'il y a du crime en cela, & que notre diſcours eſt moins coupable.

LA BOUCHE.

Si vous dites la même choſe que moi, vous n'êtes pas plus innocens. Mais, quoi qu'il en ſoit, je nie encore que vous ayez l'uſage de la parole ; & ſi on vous l'attribue, ce n'eſt que par figure.

LES YEUX.

On nous l'attribue réellement, & nous l'avons auſſi. Vous ne ſauriez nier que nous ne faſſions connoître beaucoup de ſecrettes penſées.

LA BOUCHE.

Vous n'en faites connoître qu'une partie ; & vous y laiſſez tant d'ambiguïté, que cela ſeroit toujours obſcur, ſi je n'y donnois de l'éclairciſſement.

LES YEUX.

C'eſt parler comme le Vulgaire, d'avoir des paroles ſi faciles à entendre. Les Oracles des Dieux ſont toujours obſcurs.

LA BOUCHE.

Il faut donc qu'ils ſoient après expliquez de la bouche de leurs Prêtres, & enfin vous trouverez que je ſuis toujours néceſſaire. Ceux qu'on eſtime les plus ſavans dans le Monde, & qui ont le plus de pouvoir de gouverner la multitude, ce ſont ceux qui parlent le mieux ; & ils n'ont pas acquis le nom d'Orateurs pour parler des yeux ſeulement, mais pour s'être ſervis adroitement de leur bouche. Enfin je ne ſuis pas moins néceſſaire dans la Police générale des hommes, que dans les intrigues de l'Amour ; & pour vous montrer qu'outre le langage j'ai une autre qualité qui me fait eſtimer grandement, ne vous puis-je pas repréſenter ici encore que je ſuis le plus doux organe de l'union des ames, & le témoignage ſenſible de ce qui ſe fait ſpirituellement ? Je veux dire que je ſuis employée aux Baiſers qui ſont les aſſurances de l'Amour & de l'Amitié, & qu'aucune autre partie ne s'y trouve propre comme moi ; car ſi un œil en touche un autre, & une main ſa ſemblable, ce n'eſt point véritablement un baiſer. Pour compoſer un baiſer véritable, il faut que j'y intervienne ; & afin que

que l'on connoiſſe combien le baiſer eſt aimable, étant diviſée en deux parties, comme je ſuis, il ſemble que ce ſoit ſeulement afin que mes lévres ſe baiſent, & que ne faiſant preſque jamais autre choſe que baiſer, à me conſiderer auſſi toute entiere, je ne ſois priſe que pour un Baiſer.

LES YEUX.

Si vos lévres ſe baiſoient toujours, vous ne parleriez jamais; & quand vous baiſez auſſi quelque choſe, vous ne ſauriez parler, deſorte que vous perdez un avantage pour l'autre. Au-reſte, comme vous vous baiſez vous-même, vous n'êtes pas ſi orgueilleuſe que vous ne baiſiez auſſi quelque autre choſe: vous baiſez des jouës & des mains, & bien ſouvent des yeux.

LA BOUCHE.

Vous ne dites pas que je prens plaiſir ſur toute choſe à baiſer une bouche qui me reſſemble, & que c'eſt-là où j'établis mon ſouverain bien, la correſpondance ne ſe trouvant point ſi parfaitement ailleurs. Auſſi entre toutes les beautez qu'on eſtime dans un viſage, il n'y en a point qui aient plus de douceur que celles dont je ſuis pourvûe.

LES YEUX.

Vous êtes fort préſomptueuſe de parler ainſi à votre louange. Vos beautez n'égalent point les nôtres, & ne ſauroient jamais avoir tant d'effet. D'ailleurs vous ne pouvez rien apprendre de ce que vous êtes, que par le rapport que nous en faiſons. Cette puiſſance vaut bien la vôtre. Si vous faites tant d'état de votre parole, repréſentez-vous que vous n'auriez rien à dire d'excellent, ſi vous ne racontiez ce que nous avons obſervé. Vous racontez quelquefois ce que les oreilles vous ont appris; mais la créance qu'on y préte, n'eſt point égale à celle qu'on donne librement à des témoins oculaires.

LA BOUCHE.

Véritablement ce que vous me dites, me fait penſer à des choſes que je n'avois pas aſſez conſidérées: ſi-bien que, pourvû que vous n'uſurpiez point un empire abſolu ſur moi, je ſuis prête à vivre toujours en bonne intelligence avec vous.

L'Amour a ſon champ de bataille ainſi que Mars, & ſes combats ſont auſſi rudes, & d'auſſi longue durée, que les ſiens. Voici comment:

A TIRSIS.

Les travaux d'un Guerrier ſont de longue durée,
Et la peine aux Amans ſans ceſſe eſt préparée.
Rien ne peut arrêter leurs deſſeins emportez :
Ils traverſent les Monts & les Flots irritez :
Ils n'appréhendent point les Miniſtres d'Eole,
Et paſſent ſans frayeur de l'un à l'autre Pole.
Pour ſouffrir les rigueurs d'un âpre & froid Climat,
Il faut, mon cher Tirſis, être Amant, ou Soldat.
Sans ces deux qualitez, nul n'a le privilége,
De ſouffrir conſtamment les frimats & la neige.
Les grands deſſeins d'Amour, ainſi que ceux de Mars,
Sont ſouvent expoſez à d'étranges hazards :
Ils ſont fort incertains, mille accidens les ſuivent :
Quand moins on les prévoit, c'eſt alors qu'ils arrivent,
Et leur plus ſûr ſuccès vient de l'activité :
L'Amour eſt agiſſant, il fuit l'oiſiveté.
Moi-même, cher Tirſis, qu'une molle pareſſe,
Sembloit avoir banni du monde & de la preſſe,
Qui m'étois ſéparé de la foule & du bruit,
Il m'eſt venu ſurprendre au milieu de la nuit.
Il m'a mis dans le cœur une ardeur ſans pareille :
Il m'a fait voir Iris, cette jeune merveille :
Il m'a mis à ſa ſolde, & je m'eſtime heureux
De vivre ſous ſes Loix dans l'Empire amoureux.
Voilà, mon cher Tirſis, d'où vient ma vigilance,
Et je te puis jurer avec toute aſſurance,
Que pour fuir la pareſſe, & chercher l'action,
Il ne faut qu'être atteint de cette paſſion.

MAXI-

MAXIME.

Il faut s'il eſt poſſible,
Eviter avec ſoin,
De voir ſouvent & ſans témoin
Un objet qui jadis nous rendit trop ſenſible.
Le retour
A l'Amour
N'eſt pas bien difficile.
Un cœur ſe croit guéri, qui n'eſt que ſoulagé;
Et tel ſe retrouve engagé,
Qui venoit de jurer d'être libre & tranquille.

L'amour de la plupart des jeunes-gens eſt comme une vapeur de vin, qui trouble d'abord la raiſon, & qu'une heure de ſommeil diſſipe.

Beaux yeux, qui captivez les cœurs
De mille & mille Adorateurs
Par tant de traits inévitables,
Soyez brillans, ſoyez aimables,
Je ne vous croirai plus; vous êtes des flateurs.

Il ne faut donc pas ſe fier au langage des yeux, ſi l'on n'eſt aſſuré d'être aimé, à moins qu'on ne veuille trouver la peine, où l'on cherche le plaiſir.

Et comme tout le monde aſpire à ſon bonheur,
Qu'on cherche le plaiſir, & qu'on fuit la douleur,
Qu'on ne s'embarque pas, ſi la mer n'eſt tranquille:
Je le dis une fois, & le redirai mille.

C'eſt-à-dire, ſi l'on eſt aſſuré d'être aimé autant que l'on aime. Mais, quand l'amour eſt réciproque (ce qui arrive toujours quand la ſimpathie l'a fait naître,) ouvrez votre cœur hardiment, & y recevant avec tranſport ces rayons de feu qu'on vous darde, écoutez ce que vous diſent ces Oracles muets, & les croyez, puiſque la raiſon y ſouſcrit elle-même.

BOUQUET A IRIS.

Nos Parterres n'ont rien qui ſoit digne de vous,
En vain, aimable *Iris*, je les ai courus tous,
Les fleurs à peine y commencent de naître:
On n'y voit point encor paroître,
Flore, ni ſes vives couleurs.
Sa pareſſe me deſeſpere.
Recevez cependant le plus conſtant des cœurs;
Une amitié tendre & ſincere
Eſt bien plus rare que des fleurs.

LE

LE GROS LOT

Vernis de Réputation.

HISTORIETTE.

Une jeune Demoiſelle reſtée orpheline dans l'âge critique où les ſentimens naiſſans font préter l'oreille au langage des Paſſions, faiſoit par ſa conduite l'admiration de tout le monde. Il y avoit plus de cinq ans, qu'elle conſervoit ſa réputation toute entiere en dépit des recherches de la médiſance, & par un bonheur preſque unique elle s'étoit préſervée auſſi des fables de la calomnie. Un Seigneur Allemand enflammé par ce qu'il entendoit dire de ce prodige de ſageſſe, réſolut d'en triompher. L'idée de cette victoire le flatant d'autant plus qu'elle lui ſembloit moins aiſée à remporter, il en fit l'entrepriſe, & la conduiſit en habile homme qui a de l'argent à perdre. Il ſoupira tant qu'il fallut pour préluder ſur le bon ton, & flater la vanité qu'avoit cette Belle de faire honorer ſa vertu. Voilà l'affaire engagée, & ſon orgueil ſéduit. Elle ne fit pas aſſez la ridicule pour refuſer des ſentimens, & même elle croyoit que c'étoit une portion de mérite, que de recevoir & d'y répondre. D'ailleurs elle avoit des Etrangers la fauſſe idée qu'en ont preſque tous les Fran-

François, que qui ne ſait pas leur langue, n'eſt qu'un ſot, & qui ne conçoivent pas comment un Allemand n'eſt pas un Cheval. La jeune perſonne regardoit celui-ci comme un bon benèt, qui l'alloit faire Madame la Marcgrave, & elle conclut qu'il ne falloit pas manquer cette occaſion. Il ne la voyoit jamais chez elle, & ils ne ſe rencontroient que chez une Dame du Faubourg S. Germain; de façon qu'on ne pouvoit rien dire de cette intrigue. Quand ce Seigneur qui avoit plus de diſcernement & d'autres projets qu'on ne lui en ſoupçonnoit, crut avoir fait aſſez d'impreſſion par le reſpect, il déclara qu'il étoit prêt à partir, & pria d'accepter un diamant de 200. piſtoles pour ſe ſouvenir de lui. La condition n'ayant rien d'offenſant, la petite perſonne ne crut pas devoir le refuſer, & le reçut après quelques façons, ſans doute. Le lendemain il lui apporta une montre-d'or pour l'engager à compter toutes les heures de ſon abſence, & uniquement pour ſe ſouvenir de lui. C'étoit une galanterie ſi décente, ſi honnête qu'il n'y avoit point d'apparence de donner à un Etranger de ſon rang la mortification d'un refus, que peut-être il eût pris pour incivilité. On recommença des minauderies qui aboutirent à l'accepter. Cet homme-là, généreux à l'excès, n'étoit jamais plus flaté que lorſqu'on faiſoit bon accueil à ſes préſens, & c'étoit l'animer à en faire de nouveaux. Auſſi ne manqua-t-il pas le jour ſuivant à offrir un néceſſaire d'or, & toujours pour ſe ſou-

souvenir de lui. La Demoiselle qui ne demandoit pas mieux que de cultiver sa mémoire, ne fit que quelques grimaces qui n'étoient rien qu'une satisfaction déguisée ; & voilà le nécessaire dans la poche. Notre Marcgrave crut avoir assez bien fait les choses pour qu'on reçût sans se fâcher un billet qu'il écrivit le lendemain, en ces termes :

Matimoiselle, ni timeurant pas à Paris plus tavantache qüe li chour ti temain, che enfoye à fous en Bourse di mil pistoles, à causse di savoir si Matimoiselle, il mi frà la faveur qui che soupe auchourd'hui ché sa Maisson, & me carder min archent chusquè à ci-soir. Che suis avec les obligations, en hâte fotre &c.

La jeune personne comprit que c'étoit un nouveau don qu'il n'osoit pas faire en face, & après un moment de réflexion par laquelle elle entrevit un projet charmant pour l'honneur de sa vertu, elle lui répondit qu'elle n'avoit garde de lui refuser à souper ; qu'elle le prioit seulement de venir sans éclat pour qu'on ne fît pas de mauvais contes dans le quartier. Il suivit ses intentions exactement, & arriva seul chez elle, & le plus simplement vêtu, que peut l'être un jeune Seigneur Allemand. Ils souperent le plus gayement qu'ils purent ; & comme la Demoiselle craignoit apparemment, qu'il ne fît quelque bruit en sortant, & que le voisinage ne se scandalisât à cause qu'il étoit nuit, elle le garda dans son appartement jusqu'au lendemain matin. Quand elle vint à penser à tous les bijoux, elle se trou-

trouvoit embaraſſée comment les faire paroître ſans nuire à ſa renommée. Elle alla voir tirer la Lotterie de Saint-Sulpice pour apprendre quel numero gagneroit le Gros-Lot, & s'il étoit poſſible ſavoir auſſi qui en auroit le billet. Le hazard la ſervit fidélement, & elle alla trouver une vieille Servante à laquelle elle offrit 500. livres pour lui faire agréer le payement de 15000. livres qu'elle lui apportoit. Celle ci n'héſita pas un inſtant, & lui céda le billet qu'elle payoit ſi bien. La jeune Demoiſelle charmée d'être en poſſeſſion de cet effet, le montra comme par maniere d'acquit. On crut lui apprendre ſon bonheur. Elle fit ſemblant de n'en rien croire ; enfin on s'offrit à l'accompagner pour aller toucher cette ſomme. Elle en fut ravie, c'étoient des témoins qui devoient répondre de ſa vertu. Elle en reçut ou plutôt elle en mendia avec affectation les aubades ; & tout cela la mit bientôt en droit de faire figurer ſes bijoux dans le monde. On n'en fut pas ſurpris ; on mit toute ſa magnificence ſur le compte du Gros-Lot, & l'on entendit par-tout louer l'équité du Ciel de recompenſer ainſi la ſageſſe, & de prévenir par des bienfaits ſi à propos diſpenſez les piéges qu'on ne tend que trop ſouvent à l'innocence indigente.

EPI-

EPIGRAMME DE MARTIAL
(Liv. 1. Epig. 58.)

TRADUCTION.

Je ne voudrois pas qu'une Belle
Fût trop docile ou trop cruelle;
Il me la faut entre les deux:
Trop de difficulté me rendroit malheureux;
Trop de facilité me dégouteroit d'elle.

PROVERBE D'AMOUR.

Entre deux Amans raiſonnables
L'Amour eſt bientôt las de la ſévérité;
A la trahiſon près & l'infidélité
Tous les crimes ſont pardonnables.

Plaute dit, parlant d'une femme de mauvaiſe vie:

Qu'il faut qu'une adroite Lionne,
Morde ſi délicatement,
Qu'elle ne rebute perſonne
Par un fâcheux raiſonnement;
Que d'un excès d'amour elle ſemble être folle;
Et que toujours ſon cœur démente ſa parole.

Une Femme qui menoit aſſez prudemment

ſes intrigues pour que ſon Mari ne s'en apperçût pas, & même pour qu'il la crût la plus fidéle des femmes, ne penſa point courir grand riſque en profitant d'une nuit que ſon Mari alloit en campagne, pour la paſſer en liberté avec ſon Amant. Le hazard qui ſe mêle de tout, fit rencontrer celui qui alloit partir, par un de ſes amis qui le conduiſit à l'Hôtel de Gêvres, où il laiſſa une trentaine de louis qu'il emportoit pour le tems de ſon voyage. Dans cette déroute, il prit le parti de différer ſon départ, & après avoir maudit, & les Boules, & les Roulettes, & les Joueurs, & ſa facilité, & ſon ami tentateur, & juſques à la ruë qui l'avoit conduit vers lui, il revint au milieu de la nuit chercher de la conſolation dans les bras de ſa chere moitié. A la façon de frapper à la porte, elle reconnut le Maître, & elle n'eut que le tems de faire prendre les hardes à ſon Amant, & de le faire entrer dans une chambre voiſine. Elle cacha ſon émotion de ſon mieux. Cependant elle ne rêvoit qu'aux moyens de faire ſortir ce pauvre Priſonnier, qu'un rien pouvoit trahir. A peine ſon Mari étoit couché, qu'elle imagine une ruſe. Elle feint une colique inſupportable, & le prie de lui aller chercher d'une liqueur excellente pour cet accident. Heureuſement il falloit aller pour cela dans un autre corps de logis. Elle va propoſer à ſon Amant de profiter de cette minute favorable. Il lui demande auparavant ſa culotte qu'il avoit oubliée dans ſon appartement. Elle la lui donne, & en même tems elle entendit Monſieur qui revenoit,

venoit, & qui étoit si proche qu'elle n'eut que le loisir de mettre son Amant sur l'escalier. Le Mari rentra sans liqueur, & lui dit qu'il n'avoit pas trouvé sa clef, qu'il portoit communément dans la poche de sa culotte. Mais, ajouta-t-il, je suis bien consolé de cette perte par la trouvaille que j'ai faite. Il vient de m'arriver un miracle tout des plus miracles. Voilà une bourse de cinquante louis & une montre d'or que je ne me connoissois pas, & je ne saurois concevoir comment pareille chose peut se faire si le Diable ne s'en mêle. La bonne Dame vit d'abord le mystere. Le tout étoit que le bonhomme ne le vît pas. Ce qu'il y avoit de bon, & qui servoit à le tromper, comme l'Amant fugitif s'y étoit trompé, c'est que les deux culottes étoient de velours noir. Enfin il n'en pouvoit revenir, & la Dame vit qu'il falloit promptement lui suggérer là-dessus quelque idée qui pût prévenir les réflexions. Pour moi, dit-elle après bien du tems de silence, je ne peux rien m'imaginer, sinon que c'est quelque Silphe ou quelque Gnome, enfin quelque Esprit folet qui vous a pris en amitié, & qui veut vous entretenir. En effet, reprit le Mari, j'ai ouï faire des histoires de cela autrefois; mais je ne les croyois gueres: cependant il n'y a pas moyen d'en douter après cette avanture. Peut-être en disant cela ne parloit-il pas sincerement; mais au moins, s'il pénétroit la vérité, avoit-il dequoi en bien rire, & être content, étant payé, puisque bien d'autres le sont (suivant l'expression commune) étant battu.

SON-

SONNET

En bouts-rimez ſur les Femmes.

Crainte de devenir auſſi cornu que.......... Pan
N'épouſons de nos jours, ni belle ni... guénuche.
Telle qu'on croit un Ange, eſt ſouvent un.... Satan;
Tout trompe également ſous la bure & la... pluche.

Telle eſt Biche en effet qui paſſe pour un.... Faon,
Du miel de ſon printems on a vuidé la..... ruche.
Telle pleure un époux encore au bout de..... l'an,
Tourterelle au dehors, & dans le cœur... Autruche.

Artemiſe n'eſt plus, de qui la foi fut.......... hoc
La plus chaſte en amour n'abhorre point le... troc,
Le croiſſant nous eſt ſûr, & c'eſt la moindre... niche,

Le plus beau de nos biens eſt pour Frere... Frapart.
La femme donne tout pour ne tenir en.... friche
Certain lieu dont le nom n'eſt pas plus que le... car.

VENUS PLANETTE.

Un jour le Meſſager des Dieux
Diſoit à Vénus la Planette:
Quoi, toute ſeule avec cinq Dieux!
Ah, ah! Madame la Coquette,

C'eſt

C'eſt toujours vous-même. Fort bien,
Lui répondit la Déïté femelle :
Parbleu, vous nous la donnez belle,
Je ne ſuis pas Vénus pour rien.

LES BAIGNEUSES.

Deux Sœurs que leur Pere retenoit avec une attention qui avoit un faux air de captivité Eſpagnolle, avoient néanmoins aſſez de raiſon pour ne point en murmurer : elles cherchoient encore moins les occaſions de ſe revancher par des intrigues clandeſtines. Ainſi c'étoient des ſoins ſuperflus que ceux de ce Pere, puiſqu'elles ne tâchoient pas à le tromper. Une jeune perſonne qui ne ſe donne pas de mouvement pour mettre en défaut la vigilance, eſt bien en état de conſerver elle ſeule ſa vertu. Cette grande contrainte ne leur déplaiſoit qu'en un point ; c'eſt qu'il ne leur étoit point permis d'aller baigner. Elles n'avoient d'autres regrets, & elles ne ceſſoient de s'exhorter l'une l'autre à prendre ſur elles de ſe dérober une nuit à ſa garde, & de ſe donner ce plaiſir. Après avoir long-tems combattu, comme ſi c'eût été une noire trahiſon qu'elles euſſent tramée, elles s'y déciderent. Elles prennent leurs meſures. Elles arrêtent un fiacre qu'elles engagent à attendre au bout de leur ruë l'heure du ſommeil du cher Pere, & même celle de tous les domeſtiques. Enfin cet heureux tems arri-

ve. Le battement de cœur les prend, elles hésitent de nouveau; & plus par le reproche délicat que leur timide vertu leur fait de tromper ainsi la confiance paternelle, que par la crainte que quelque accident ne les trahisse, elles sont sur le point de tout abandonner. Des heures entieres se passent à ne vouloir pas, à faire quelques pas incertains, & à se rasseoir; enfin cette passion ou plutôt cette envie l'emporte, & les voilà timidement décidées. Elles sortent de chez elles, & malgré les petits remords qui les reprennent à chaque pas, elles arrivent jusqu'à leur fiacre, qui les conduit sur le bord de l'eau en un endroit où la Seine basse & tranquille leur permit d'être assise, & de goûter à leur aise le plaisir qu'elles recherchoient au prix de tant d'inquiétudes. Quand cet homme leur eut indiqué la place, elles le firent retirer bien loin, lui & sa voiture. Malheureusement pour elles, quatre ou cinq voleurs qui alloient en caravanes, en passant sur la Grêve, foulerent aux pieds leurs hardes, qu'elles y avoient laissées en se mettant à l'eau. Ils les enleverent. Elles le virent, mais n'oserent crier de peur d'un sort plus triste. Si jamais elles furent embarassées, ce fut cette fois. Enfin il fallut bien aller trouver le fiacre. Quand elles y furent rentrées, elles firent confidence de ce désastre à leur cocher. Par extraordinaire cet homme étoit un peu traitable: il leur proposa de venir chez lui, & qu'elles tâcheroient de s'ajuster quelques robes de sa femme. Autre embaras: Et leurs clefs qu'elles avoient perdues par l'enleve-

levement de leurs poches? Il leur conſeilla d'épier l'heure de l'ouverture de leur porte. Il y a apparence que ces expédiens euſſent réuſſis ſi le Guet à cheval n'eût paſſé inopinément par-là. Ces Cavaliers dont le devoir eſt d'être curieux, s'approcherent du caroſſe, & ſurpris d'y voir deux Filles vraiment nues, ne crurent pas tout-à-fait à leur parole, de l'hiſtoire qu'elles leur firent, & voulurent à toute force les eſcorter chez celui qu'elles réclamoient pour leur Pere, & qui ſe reveilla le premier de toute ſa maiſon au bruit qu'on fit en frappant à ſa porte. Il mit la tête à ſa fenêtre, & ne vouloit pas croire qu'il fut poſſible qu'on lui ramenât ainſi ſes Filles. Il les reconnut à la fin. Elles rentrerent; mais dès qu'il fit jour, il les conduiſit lui-même dans une maiſon d'où elles ne ſauroient ſortir pour aller baigner.

PETIT CONTE.

Un jour *Béliſe* avec ſon Frere *Arcas*,
Se querelloient je ne ſai pour quel cas.
Mon Frere, je ſuis votre aînée,
Diſoit *Béliſe* avec hauteur.
Eh bien, répond *Arcas*, que s'enſuit il, ma Sœur?
Que vous êtes plus vieille, & non pas plus ſenſée.

Un brave homme de notre tems, étant un jour au jeu, s'acoſta d'un de ſes amis, & lia converſation avec lui, pendant laquelle il s'apperçut

perçut qu'il puoit extraordinairement de la bouche, & le lui dit. L'autre s'en fâcha jusqu'à sortir, & mettre l'épée à la main. Mon brave la mit aussi ; prêt à sa battre, il lui vint une réflexions, & dit au puant : *Monsieur, si je vous tue, vous puerez davantage: si vous me tuez, vous n'en puerez pas moins.* A cette pensée, ils remirent chacun l'épée dans le foureau, & se quitterent bons amis.

Certain gros mal-adroit & peu civil passant avec un sien Camarade dans la ruë Saint-Martin devant la porte d'un Notaire qui devisoit avec son Compagnon d'office, cet Incivil fit un pet assez gros pour être entendu, aussi bien des Notaires que de celui qui l'accompagnoit, lequel lui dit: Voilà un Pet autentique! *Tu as raison*, dit l'autre, *car il est passé par devant deux Notaires.*

Un Procureur étant dans une assemblée de Beaux Esprits, entendit souvent nommer la *Parque.* Il demanda ce que c'étoit que la *Parque* à un Clerc de Procureur son voisin qui y étoit, & qui lui répondit: *Que c'étoit avec quoi on faisoit du parquet.*

LETTRE

D'un Pere à son Fils.

Comme j'apprens que vous n'apprenez rien, je vous envoye notre cheval, pour que vous montiez dessus, & que vous veniez ici. Voilà un

un écu que votre Mere vous envoye, & que je ne ſais pas; mais, ſi vous voulez toujours être une âne, apprenez que je ſuis votre Pere,

MARTIN.

Un jeune Italien fort ſpirituel, entrant un jour dans la chambre du Cardinal Salviati, & le trouvant en diſpute avec un homme qui jouoit avec lui aux échecs, lui donna d'abord le tort, ſans entendre les raiſons de l'un ni de l'autre. Le Cardinal lui demandant pourquoi il jugeoit ainſi, ſans ſavoir le fait: *Parce que*, répondit-il, *ſi vous aviez raiſon, tous ces Meſſieurs qui ſont témoins de la difficulté qui s'eſt élevée dans votre jeu, auroient d'abord jugé en votre faveur; au lieu qu'il n'y en a pas un entr'eux qui oſe dire ſon avis, parce que vous avez tort.*

EPIGRAMME.

Flater n'eſt pas toujours un vice,
L'intention en fait la qualité:
Si beaucoup flatent par malice,
Quelques-uns flatent par bonté.

AUTRE.

Sur un Poëte devenu Philoſophe.

Licidas vient ſubitement
De paſſer de la rime à la Philoſophie:

Que dirons-nous d'un pareil changement?
Que *Licidas* a changé de folie.

Un Auteur loué & en même tems maltraité de la fortune, peut parler ainsi :

Il faut vivre, & la gloire a bien peu de vertu,
Pour soutenir long-tems une tête affamée.
Quand l'estomac est vuide, & le corps abattu,
Qu'est ce que les honneurs, qu'une vaine fumée?

Saint-Evremont dit:

Le métier de Dévot, ou plutôt d'Hypocrite,
Devient presque toujours la ressource des gens
Qu'une longue débauche a rendus indigens;
Des Femmes que la beauté quitte,
Ou qui d'un mauvais bruit n'ont pu se préserver;
Et de ceux qui pour s'élever
N'ont qu'un médiocre mérite.

La Gageure gagnée, reperdue.

Trois jeunes-gens échauffez de la débauche dans laquelle ils avoient consumé toute la nuit, passoient sur le Pont-Neuf au point du jour. Dans le moment y passoit aussi un homme d'un âge mûr, & portant un certificat extérieur de bravoure qui rendoit encore plus fol-
le

le la propofition que l'un de ces trois petits Meffieurs fit de lui demander à déjeûner fans le connoître. Les Camarades de notre étourdi, loin d'accéder à la propofition, gagerent contre lui qu'il ne la réaliferoit pas. Ce défi éguillona fa vanité, & furchargea fon impertinence. Il court au-devant de cet Officier, l'arrête, lui barre le chemin, & lui dit: Monfieur, je viens de parier que vous me donneriez à déjeûner : vous m'avez l'air trop galant-homme pour me faire perdre la gageure. Sans y prendre garde de fi près l'autre répondit : Vous vous imaginez bien, Monfieur, que je ne me fuis pas levé exprès fi matin pour avoir l'honneur de vous donner à déjeûner, n'aiant pas celui de vous connoître. J'ai quelques affaires preffées auxquelles je vous prie de me permettre de vaquer. Vous êtes preffé, Monfieur, répondit le premier, mais c'eft tant pis pour vos affaires : il faut voir avant de nous quitter, fi c'eft que je me fuis trompé. Je fuis peu fait à perdre des gageures ; que je ne prétens point perdre celle-ci ; & au cas que vous ne vouliez pas de bonne amitié, il faudra que ce foit de force. Notre Militaire qui obfervoit les deux autres, & qui au difcours de celui-ci, le prit pour un homme préparé à tout évènement, moins intimidé de ce langage, que maître de lui-même, feignit de fe rendre à la menace, & entra au premier cabaret avec le jeune fou, & les deux autres les fuivirent étonnez de cette réuffite. En en-

trant, cet Officier commanda un déjeûner ſplendide, qui avoit tout l'air de coûter au moins un louis. Ce qui rejouït beaucoup celui qui l'avoit attaqué. Il croyoit qu'il auroit le plaiſir d'en faire un bon conte. C'eſt-là le vice de la plupart des jeunes-gens. Ils aimeroient mieux n'avoir point de ſuccès, que de ne pas s'en élever des trophées. Ils ne peuvent rien tenir de ſecret, & ce n'eſt pas tant l'envie de faire telle & telle choſe qui les tient, que l'eſpérance qu'ils ont, qu'il en ſera parlé, & que la ſatisfaction dont ils ſe font fête, d'avoir quelque choſe à dire d'eux-mêmes. L'air avantageux que donne une haute réputation, tenoit déja celui-ci, qui ſe préparoit à faire bien du dégat dans ce qu'on alloit ſervir. Mais celui qui s'étoit laiſſé forcer ainſi, fit feinte de ſortir, jugeant bien que l'autre, craignant qu'il ne s'éclipſât, le ſuivroit. Cela réuſſit. Ils entrerent l'un & l'autre dans une petite cour. Le premier mit pourpoint bas en diſant: Vous croyez donc, Monſieur, de bonne-foi déjeûner à mes dépens, c'eſt ce qu'il s'agit de voir. Faites-en ſeulement autant que moi, & défendez-vous. Qui fut ſot? ce fut le jeune étourdi; auſſi ſon courage fut mis en déroute. Son Adverſaire le deſarma, prit ſon épée, la caſſa, & le prenant par la main le fit paſſer au comptoir, & donnant en ſa préſence la garde de ſon épée au Cabaretier: Vous vous payerez là-deſſus, dit-il à cet homme, du déjeûner que vous ſervirez à ces Meſſieurs, & vous ren-

rendrez le reſte à celui-ci. Adieu, Monſieur, & bon appetit, ajouta-t-il en parlant au vaincu. Je ſuis fâché de ne pouvoir vous tenir compagnie ; mais je vous ai dit que j'avois affaire. C'eſt ainſi que le jeune Tapageur gagna ſa gageure, & la reperdit.

Quoiqu'on ſe ſoit ci-devant amplement étendu ſur le chapitre des Gaſcons, on a jugé néanmoins à propos de ne pas ſupprimer les Gaſconnades, Fanfaronnades, & ſubtilitez ſuivantes, qui ont aſſurément leur mérite auſſi bien que les précédentes.

Un Gaſcon aiant obtenu un brevet du Roi de cinq cens écus pour une penſion dont Sa Majeſté le gratifioit, ſe rendit chez le Tréſorier de l'épargne, à qui ce brevet s'adreſſoit. Comme il ne le connoiſſoit point, il demanda au premier qui ſe préſenta : *Votre Maître eſt-il au logis* ? Il lui répondit que c'étoit lui-même. *C'eſt donc vous*, dit-il, *qui êtes le Tréſorier* ? Oui, répondit-il. *Sabous lire* ? lui demanda le Gaſcon. Sans doute, repartit le Tréſorier. *Boyez un peu*, dit-il, *ce que le Roi bous mande*, & en même tems il lui préſente ſon brevet. Le Tréſorier l'aiant lû, lui dit : Et bien, Monſieur, vous devez recevoir de moi cinq cens écus. *Quand les aurons-nous, mon mignon* ? Monſieur, dit-il, nous nous allons mettre à table, vous aurez, s'il vous plaît, patience que nous ayons dîné. *Combien durera ce dîner* ? demanda-t-il. Il durera bien, répondit l'autre, une heure & demie au moins ; car il y a aujourd'hui bonne compagnie chez moi, & nous ferons

plus long-tems à table qu'à l'accoutumée. *Cap-de-bious*, dit le Gascon, *si cela est, j'en suis. Laquais*, s'écria-t-il, *va dire au logis qu'on ne m'attende point à dîner. Diou me damne*; dit-il, *Monsieur, je ne fais point de cérémonie.* Ce qu'entendant Monsieur le Trésorier, il fut contraint de l'emmener dîner. Le Gascon n'est pas plutôt entré dans la salle qu'il se lave, se met le premier à table, disant : *Sans cérémonie, Messieurs*, & commence à mâcher des deux côtez comme une personne qui de long-tems ne s'étoit trouvée en pareil festin. Quand on eut achevé de dîner, il s'adresse à Monsieur le Trésorier, lui disant : *Et bien, mon mignon, aurons-nous de l'argent.* Oui dea, Monsieur, lui dit-il ; & sur le champ fit appeller un de ses Commis, auquel il commanda de lui donner les cinq cens écus, & de déduire en même tems vingt écus pour son écot. Le Commis fait son devoir, & lui compte son argent à vingt écus près. Le Gascon dit qu'il n'avoit pas son compte. Le Commis lui soutint que si, & lui fit recompter quatre ou cinq fois son argent ; tant qu'à la fin il lui dit : Il y a vingt écus moins, Monsieur, que je rabats pour votre écot. *Comment, morbleu, pour mon écot ! Que veut dire cela?* Monsieur, dit le Commis, ces Messieurs qui sont là-dedans, payent chacun autant. *Au Diable*, dit-il, *j'en nourrirai deux mois toute ma famille.* Mais, quoiqu'il fît du bruit, il fallut qu'il en passât par-là. Ainsi il fut très-bien payé de son effronterie, & traité comme il le méritoit.

Le

Le jour du Caroufel où fe firent pour le mariage du Roi Louis XIII. de glorieufe mémoire & d'Anne d'Autriche, les magnificences peut-être les plus fuperbes qui fe foient faites en France & ailleurs, on avoit fait dreffer, dans la Place Royale à Paris, quantité d'échafauds, afin que le monde jouît commodément de cette rejouïffance publique. Chaque place y étoit louée une piftole pour les trois jours que ces magnificences durerent. Un certain Payfan vêtu de violet, riche comme il eft à croire, (car il ne plaignit point fa piftole pour avoir une place fur ces échafauds) ne fut pas des derniers à retenir & payer la fienne. Comme une certaine Dame témoignoit devant un de nos Cavaliers Gafcons qu'elle eût fort defiré d'avoir fa part de ce divertiffement, & d'occuper une place fur un de ces échafauds, puifqu'elle ne pouvoit en avoir une dans les pavillons de la Place qui étoient réfervez pour les Princeffes & Dames de qualité, ce Gafcon s'offrit de lui faire trouver place. Il l'emmène donc; & comme toutes les places étoient occupées, il jetta les yeux fur notre Payfan, croyant qu'il le feroit aifément déloger. Il l'appelle donc, criant tout haut par plufieurs fois: *Holà hau, bioulet*, fans que l'autre crût qu'il s'adreffât à lui; mais entendant répéter ce difcours, il fe retourne, & voyant qu'il jettoit la vûë fur lui, il demande ce qu'il lui vouloit. A quoi le Gafcon répond: *Sors de là, bioulet; place aux Dames.* Le Payfan qui n'étoit pas des plus aifez à effrayer, lui dit: Moi,

Monſieur, pourquoi ſortirois-je de ma place que j'ai ſi bien payée? je n'en ferai rien. Le Gaſcon à ce diſcours uſe de menaces & d'injures, diſant; *Parbleu*, *Maraud*, *je te le ferai bien faire*, *moi*; *ne veux-tu pas ſortir de là*; à quoi l'autre ne répondit rien. Le Gaſcon attribuant ce ſilence à timidité (car ils ſont fort hardis quand on a peur d'eux) le menace plus qu'auparavant, lui diſant: *Cap-de-bious*, *Coquin*, *Pendart*, *ſi tu me mets en colere*, *je ferai folie*; *Dieu me damne*, *ſi je ne te taille en piéces dont la plus grande ſera l'oreille : veux-tu ſortir de là*? Le Payſan qui étoit en lieu où l'autre ne pouvoit pas atteindre (auſſi je crois qu'il n'en avoit gueres envie), ne répondoit point à ces menaces; & le Gaſcon de les redoubler à cauſe de ſon ſilence, voulant faire ces bravades en préſence de ſa Nimphe pour être plus eſtimé d'elle. Mais le Payſan entendant qu'il continuoit à l'injurier, ſans lui rien répondre deſcend en bas de l'échafaud, & enfonçant ſon chapeau dans ſa tête, il ſe met à le gourmer de toute ſa force. Le Gaſçon ſe voyant attaqué, & ne croyant pas avoir affaire à un ſi rude joueur, fut réduit à venir aux ſupplications, & lui dit: *Cap-de-biou*, *bioulet*, *je me moque*, *Dieu me damne je ſuis ton ami*. Mais l'autre ne le laiſſa point qu'il ne l'eût très-bien étrillé; puis il remonta à ſa place, laiſſant le pauvre Gaſcon tout en ſang & tout honteux d'avoir reçu cet affront en ſi bonne compagnie, & beaucoup plus devant cette Dame qu'il aimoit: & penſant le répa-

réparer en quelque façon, il menace le Paysan du doigt, lui disant, mais si bas peut-être que l'autre ne l'entendit point: *Tai-toi, je te rattraperai une autrefois*. Cette Dame n'avoit-elle pas sujet d'être satisfaite de son courage?

Un certain Cavalier Gascon étant avec quelques François, discouroit de sa valeur, & se vantoit d'avoir tué quantité de gens en duel. On lui demanda comment il osoit aller avec tant de franchise par les ruës de Paris, & que cela étant, il falloit bien qu'il eût des rémissions de tous les meurtres qu'il avoit faits. *Comment, cap-de-bious, des rémissions?* dit-il. *Il y en a une si grande quantité en notre maison, que tous nos chassis ne sont faits d'autre chose. Toutefois j'ai de la peine à en obtenir une pour le dernier meurtre que j'ai fait. Il faut croire que nos prédécesseurs étoient bien plus honnêtes-gens que l'on est aujourd'hui. Jamais homme ne tua son Adversaire plus généreusement que j'ai tué le mien, & si j'ai plus de peine à obtenir cette rémission, que tous mes prédécesseurs n'ont eu en plus de huit cens années. Ce Chancelier-ci ne doit pas être généreux, comme ont été tous ses dévanciers: j'ai beau montrer la générosité de mon action, je ne saurois lui faire entendre raison. Ah! que n'ai-je affaire à un homme d'épée, ces gens de plume me font desespérer; car il n'y a pas d'honneur à acquerir avec eux.*

Un autre Gascon nommé le Sr. de la Terrade, discourant de son extraction, de ses moyens, de ses superbes bâtimens, & des grands

revenus de ſa Terre de la Terrade, ſe plaignoit que ſes coquins de valets en un an lui avoient vendu pour plus de mille écus de bois mort de ſa forêt; conſidérez ce que pouvoit valoir le revenu du bois verd? Après qu'il fut parti, un de la compagnie qui le connoiſſoit, & qui avoit été chez lui, dit: Avez-vous entendu ce que ce Fanfaron vient de dire? J'ai été chez lui, j'ai vû cette Terre de la Terrade dont il fait tant d'exagérations; & il n'eſt rien de plus vrai, qu'un eſcargot des plus gros pourroit faire le tour de cette Terre en moins d'un demi-quart-d'heure de tems: il faut, ſi ce qu'il dit, ſoit vrai, que le bois y ſoit vendu beaucoup plus qu'au poids de l'or.

Un Gaſcon allant par le Pays, à pied s'entend, & chargé d'argent comme un crapaud de plume, arriva en une hôtellerie de village, affamé comme un homme qui n'avoit fait de longtems un bon repas. Quoiqu'il n'eût pas le ſol, il ſe propoſa de ſe très-bien régaler en ce lieu, ſe figurant qu'il ne recevroit pas de moindre affront quand il faudroit payer, de devoir trente-cinq ou quarante ſols, que trois ou quatre; & il s'y détermina d'autant plus aiſément, qu'aux hôtelleries on ne demande de l'argent qu'à la fin de l'écot, & qu'il ne faut pas moins de ſubtilité pour échaper d'une petite dette que d'une groſſe. Il ſe fait donc ſervir ſelon ſon goût. Quand l'heure de partir approcha, il fut queſtion de compter. Il fait venir le Maître, & de diſcours en diſcours, car il étoit fort adroit, il lui fit pluſieurs queſtions pour l'amener au but

qu'il

qu'il s'étoit proposé. Après donc s'être informé des loix, coutumes & priviléges du Pays, il demanda à son hôte: Si un Gentilhomme, dit le Gascon, avoit tué un Hôtelier, à quoi pourroit-il être condamné? L'hôte lui répondit qu'il y avoit quelque distinction: que si l'hôte laissoit une femme & quantité d'enfans, qu'il seroit condamné à beaucoup plus, que s'il avoit tué un qui ne seroit pas marié. L'autre lui repliqua qu'il parloit d'un hôte qui n'étoit pas marié; car il savoit que le sien ne l'étoit pas. Il repartit que pour la mort il n'en savoit rien; mais qu'il avoit vû qu'on avoit condamné un homme qui avoit blessé un autre d'un coup d'épée, à dix écus d'amende, & à payer le Chirurgien. Ce Gascon lui demanda ensuite combien on donnoit pour un soufflet. Ah! dit l'hôte, on en est quitte pour un écu. Donnez-m'en donc un, dit l'autre, & me rendez mon reste, car je n'ai point d'autre argent à vous donner. Comment, dit l'hôte, est-ce en cette monnoye que vous me voulez payer? Vous laisserez votre manteau, ou vous me payerez, car je n'entens point raillerie là-dessus. *Oh!* dit le Gascon, *ne me raisonnez pas, je vous ferois courir comme un liévre.* Moi, repartit l'hôte, il n'est pas en votre pouvoir de me faire sortir de ma place. *Je gage l'écot*, dit le Gascon, *que je te ferai courir plus vîte que tu ne voudras?* Ils gagerent; & là-dessus le Gascon gagne au pied, & l'hôte se met à courir après pour être payé. Ce que voyant le Gascon: *A ce coup vois-tu bien que tu as perdu la gageure, & que tu ne me*

me saurois plus rien demander? & ainsi il s'en alla sans payer son écot.

Ce conte-ci est assez drôle, & pourroit servir à faire rire un jour de Mardi-gras. Quatre Gascons bons compagnons eurent envie de faire bonne chere sans qu'il leur en coutât rien, aux dépens de qui il appartiendroit. Sachant qu'il y avoit un garçon qui étoit fort niais en un bon cabaret de Paris, ils crurent qu'il leur seroit fort aisé de le déniaiser. Ils concerterent donc ensemble le tour qu'ils avoient envie de lui jouer, & s'en allerent là-dedans demander à dîner. Il ne faut point demander s'ils firent bonne chere, & s'ils bûrent du meilleur, puisqu'ils n'avoient pas résolu d'en rien payer. Comme ils eurent bien dîné, ils appellerent le garçon pour compter. Ayant arrêté le compte, l'un d'eux fit semblant de mettre la main à la poche pour tirer de l'argent, quoique pas un d'eux n'eût un liard. Ce que voyant un autre qui étoit assis auprès de lui, dit: Que prétendez-vous faire, vous ne payerez rien ici; & véritablement il avoit bonne raison, aussi n'étoit-ce pas son dessein. Le troisiéme se mit en colere, disant au valet: Je vous défens de prendre de l'argent d'autre que de moi. Mais le quatriéme insista encore plus que pas un, disant qu'absolument il vouloit payer. Chacun faisoit défense de son côté à ce pauvre diable qui ne savoit auquel entendre. Après toutes ces grimaces un d'eux dit aux autres: Messieurs, je vois bien ce que c'est; il n'y a aucun de nous qui le veuille céder à son compagnon, & nous se-

ſerions juſques à demain à nous le diſputer enſemble. Il faut que celui-là paye ſur qui le ſort tombera. Bandons les yeux à ce garçon, afin qu'il n'ait pas la liberté de choiſir qui bon lui ſemblera; & celui qu'il prendra de nous quatre, payera l'écot. Les autres s'y accorderent, & le bon valet auſſi qui n'y penſoit point de malice. On lui bande les yeux avec une ſerviette; & mes drôles faiſans ſemblant de s'écarter, s'en allerent les uns après les autres, laiſſant ce pauvre nigaud tâtonnant dans cette chambre, les yeux bandez. Il fut bien une demi-heure en cet état, tâchant d'en attraper quelqu'un, juſqu'à ce que le Maître de la maiſon revenant de la Ville entra dans cette chambre. Celui-ci l'entendant marcher, le va prendre au colet, lui diſant: *Ah! ma foi vous payerez l'écot.* Ce valet n'avoit jamais deviné ſi juſte; car l'écot alla ſur le dos du Maître, lequel ayant appris la fourbe qu'on lui avoit jouée, eut ſujet d'admirer la ſubtilité de ſon valet.

On auroit pu inſerer dans ce Recueil pluſieurs tours & ſubtilitez que la miſere inſpire aux Gens qui en ſont atteints, pour ſe procurer le néceſſaire que la charité & la compaſſion quelquefois leur refuſent injuſtement; mais on ſe contentera de rapporter ce qui s'eſt paſſé, il n'y a pas long-tems, dans la Ville d'Amſterdam à ce ſujet.

Un homme qui ſe trouvoit dans ce cas, s'aviſa d'une plaiſante invention. Il s'étoit informé du jour que le Diacre d'une certaine Egliſe devoit faire ſon tour pour collecter l'argent

que

que les Gens bien intentionnez donnent pour l'entretien des Pauvres, & crut qu'il lui feroit fort facile de profiter de cette occaſion. Il ſe rendit chez un fripier avec un ſien petit garçon & un ami pour choiſir des habillemens propres à ſon deſſein. Dans cet équipage le faux Diacre ne manqua pas de prévenir le vrai Diacre pour faire la collecte; & il l'auroit achevée heureuſement, ſi le vrai Diacre à qui on diſoit tout par-tout que ſon Confrere y avoit déja été, ne s'étoit douté de quelque fourberie. Dans cette penſée il fit diligence pour atteindre ce prétendu Confrere avant qu'il eût achevé ſon tour; ſi bien qu'à la fin il l'attrapa. Le faux Diacre fut fort ſurpris de ce contretems, & voulant alléguer ſa miſere pour ſe juſtifier, l'autre le fit conduire par quelque ſergent dont il s'étoit fait accompagner, à l'Hôtel de Ville où il reçut la recompenſe de ſa témérité.

Si j'étois Pere de famille, je m'appliquerois avec grand ſoin à imprimer bien profondément cette maxime dans l'eſprit de mes enfans.

Un Avocat célébre fut ſollicité par un de ſes amis d'abandonner la pratique du Palais, pour s'attacher à un grand Miniſtre qui lui offroit dix mille livres d'appointemens fixes. Il refuſa net. Quelques jours après cet ami rencontra dans la grande ſalle du Palais l'Avocat chargé de ſacs, & entouré de Plaideurs qui vouloient tous en même tems avoir audience de lui. Il crut avoir trouvé une occaſion favorable de renouer ſa négociation. Il apoſtropha l'Avocat ſur la miſere d'une telle pro-

feſſion,

feſſion, qui lui donnant tous les jours de nouvelles affaires à étudier, le mettoit outre cela dans la néceſſité de ſe conformer aux différens caracteres de ſes Cliens, tantôt barbares, tantôt emportez, la plupart du tems injuſtes, & preſque toujours déraiſonnables. *Vous avez raiſon*, répondit l'Avocat, *& je ne puis gueres juſtifier ma profeſſion, qu'en diſant qu'elle me fait vivre. Je vois*, continua-t-il, *que vous m'allez dire que M***. me fera vivre plus paiſiblement. Cela eſt vrai: mais, ſi M***. meurt dans ſix mois, dans un an, que deviendrai-je après avoir tout quitté? Apprenez donc que preſque tous ceux que vous voyez ici, ſont autant de petits M***. pour moi: que s'il m'en meurt un, il m'en renaît un autre: qu'en un mot*, Populus iſte non moritur, *c'eſt-à-dire, que le Public ne meurt point, & que l'on court bien moins de riſque dans une profeſſion qui n'a que lui pour objet, qu'à travailler pour quelque Particulier que ce ſoit.*

VII. ODE D'HORACE
Livre 2.

TRADUCTION.

Horace invite à la Modération.

Quiconque veut vivre content,
Doit éviter également
La pleine mer, & le rivage.
Il ne faut pas, autrement, dit
Alcippe, ſi l'on eſt bien ſage,
Etre trop grand, ni trop petit.

Heu-

Heureux, heureux, l'eſprit ſolide
Qui cherche en tout la médiocrité!
Deſſous un toit ni pompeux ni ſordide
Il voit couler ſes jours avec tranquillité.

La plus haute Montagne eſt la plus foudroyée:
L'Aquilon ſur le Pin déchaîne ſa fureur:
Plus une Tour eſt élevée,
Plus elle tombe avec horreur.

Des choſes d'ici bas telle eſt la Loi commune,
Rien n'eſt conſtant; un Eſprit fort
Dans l'une, ou dans l'autre fortune,
Eſpére ou craint un autre ſort.

Jupiter à l'horreur des frimats & des glaces
Fait ſuccéder les fleurs & les zéphirs.
S'il eſt un tems pour les diſgraces,
Il eſt un tems pour les plaiſirs.

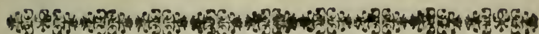
Penſez-vous qu'Apollon s'amuſe
Eternellement à chaſſer?
Bien ſouvent, pour ſe délaſſer,
Il accorde ſa Lyre au doux chant d'une Muſe.

Ainſi la paix ſuit les combats;
Ainſi le calme ſuit l'orage:
Enfin dans l'infortune armez-vous de courage;
Dans la proſpérité ne vous oubliez pas.

Fin du ſecond Tome.

TABLE

TABLE
DES
MATIERES
Contenues dans ce
TOME SECOND.



A.

An-

B.

Biens.

C.

Com-

D.

E.

Evre-

F.

Guil-

H.

I.

K.

K.

L.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

V.

V.

U.

W.

X.

Y.

Y.

Z.

F I N.

